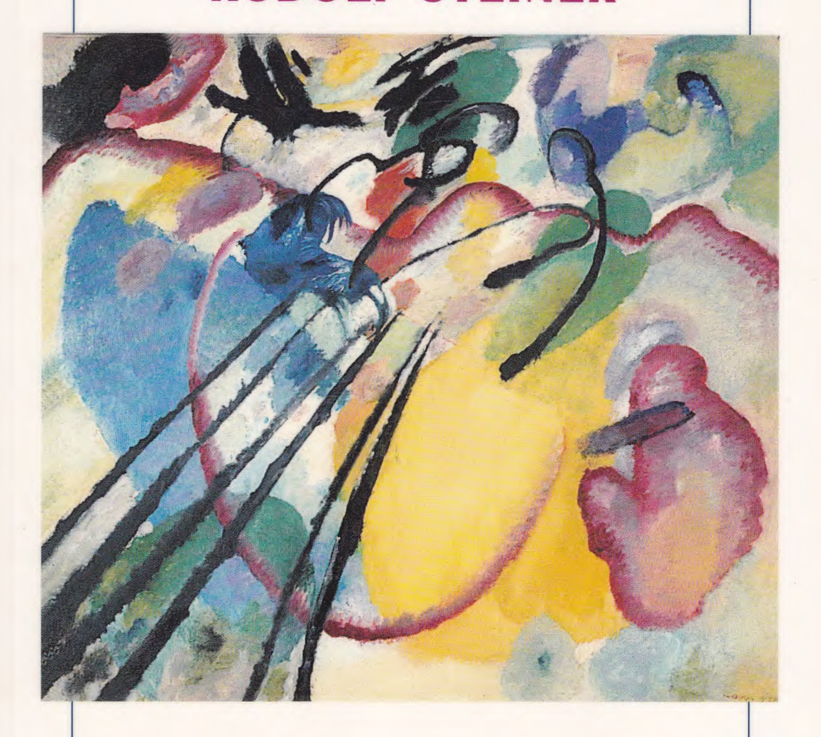
RUDOLF STEINER



Le monde des sens

et

le monde de l'esprit

TRIADES

RUDOLF STEINER

LE MONDE DES SENS
ET
LE MONDE DE L'ESPRIT

Six conférences faites à Hanovre
du 27 décembre 1911
au 1er janvier 1912

Traduction de
Raymond Burlotte

1997
TRIADES
PARIS

Titre original :

Die Welt der Sinne und die Welt des Geistes
5ᵉ édition, 1990

GA 134

Édition française antérieure dans une autre traduction :
Triades, Paris 1965

Couverture :
« Improvisation 26 », 1912 de Wassily Kandinsky

ISBN 2-85248-195-2

SOMMAIRE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Hanovre, 27 décembre 1911

Dans ce cycle de conférences, ma tâche sera de jeter un pont entre ce qui fait l'objet de l'expérience quotidienne, que chacun peut faire dans la vie courante, et les préoccupations les plus élevées de l'humanité. Une fois encore, nous allons explorer un des chemins par lesquels on peut passer de la vie de tous les jours à ce que l'anthroposophie, la science de l'esprit, peut offrir à notre âme et à notre esprit. Nous savons que l'anthroposophie, du fait que nous approfondissons ce qu'elle peut nous donner, pénètre dans nos sentiments et notre volonté. Elle atteint ces forces dont nous avons besoin pour être à la hauteur des multiples événements de l'existence. Nous savons aussi que l'anthroposophie, telle que nous pouvons à présent en faire l'expérience par les influences qui nous viennent des mondes supérieurs, représente une nécessité pour notre humanité actuelle. En effet, l'humanité devrait, en un laps de temps relativement court, perdre toute certitude, tout calme intérieur et toute paix qui lui est indispensable pour vivre, si ce que nous appelons l'anthroposophie ne venait pas vers elle actuellement. Nous savons enfin que, parce qu'il y a ce courant spirituel anthroposophique, deux tendances se heurtent fortement aujourd'hui dans la pensée et le sentiment des hommes.

La première de ces deux tendances s'est préparée depuis de nombreux siècles ; elle s'est répandue partout dans les milieux les plus variés, et ira encore en se renforçant. C'est celle que nous appelons le matérialisme au sens le plus

large. Elle se déchaîne pour ainsi dire contre cette autre direction de la pensée qui est donnée par l'anthroposophie, l'orientation de pensée spirituelle. Et la lutte entre ces deux orientations du penser et du ressentir sera de plus en plus perceptible dans l'avenir immédiat. Il sera à peine possible de distinguer si l'on se trouve devant l'une ou l'autre de ces tendances. S'il peut exister en effet un matérialisme patent, ouvertement déclaré, il peut aussi se dissimuler sous toutes sortes de masques. Des courants matérialistes prendront souvent un déguisement spirituel, et il sera parfois difficile de voir où se dissimule vraiment le matérialisme et où se trouve le courant de pensée spirituel. À quel point il est ardu de s'y reconnaître dans ce cas, je l'ai dit récemment dans deux conférences où j'ai montré comment, en partant de certaines idées prédominantes à notre époque, on pouvait devenir un honnête et loyal adversaire de la science de l'esprit. Le titre de la première de ces conférences était : *Comment on réfute la science de l'esprit*, le titre de la seconde : *Comment on fonde la science de l'esprit.*[1]

Sans prétendre avoir pu aller jusqu'au bout de l'examen de ces deux points de vue, j'ai simplement voulu faire naître le sentiment que c'est avec de grandes apparences de raison que l'on peut élever beaucoup d'objections contre la conception de la science de l'esprit. Ceux qui ne peuvent en quelque sorte faire autrement que s'élever contre elle ne font nullement partie des hommes les moins sincères de notre époque ; ils sont souvent, au contraire, au nombre de ceux qui s'efforcent le plus loyalement d'atteindre la vérité. Je ne vous rappellerai pas tous les arguments qu'on peut opposer à la science de l'esprit ; il suffit d'indiquer qu'étant donné les habitudes de pensée et les points de vue actuels, ces objections reposent sur des bases solides, et qu'une réfutation fondamentale de

la science de l'esprit est tout à fait possible. Mais il faut se demander, lorsqu'on cherche à réfuter cette science, lorsqu'on lui oppose tous les raisonnements possibles : Quelle est la meilleure, la mieux fondée de ces réfutations ? Voyez-vous, si quelqu'un, à partir des convictions qui l'animent au plus profond de lui-même, professe d'abord la science de l'esprit, puis se familiarise ensuite avec l'ensemble des sciences telles qu'elles s'inspirent de la conception matérialiste, il pourra être amené à réfuter la science de l'esprit. Mais pour pouvoir faire une telle objection, il faudra d'abord qu'il adopte une certaine attitude. Pour pouvoir entreprendre de réfuter la science de l'esprit, cet homme devra se placer exclusivement au point de vue du raisonnement intellectuel. Ce que j'entends par là, nous le verrons mieux en l'étudiant sous l'angle opposé. Tenons-nous-en pour le moment à ce que je mets en avant comme étant le résultat d'une expérience personnelle : si, connaissant les résultats de la science moderne, on ne s'appuie que sur le raisonnement intellectuel, on peut opposer à la science de l'esprit une réfutation fondamentale. Mais laissons cela pour le moment et essayons d'aborder notre sujet d'un tout autre point de vue.

L'homme peut considérer le monde sous deux aspects différents. Il peut d'une part contempler un magnifique lever de soleil où l'astre semble se créer lui-même dans l'or du matin, le suivre dans son lumineux voyage et se représenter comment le rayon solaire, la chaleur solaire font miraculeusement sortir de la Terre le cycle annuel de la vie. D'autre part, le soleil s'étant couché et toute lumière crépusculaire s'étant éteinte, l'homme peut aussi se plonger dans la contemplation des étoiles innombrables qui s'allument dans l'obscurité croissante et s'absorber dans l'admiration de la voûte céleste. Lorsqu'il regarde ainsi la nature qui l'entoure, son âme doit s'emplir de félicité. Il fera alors

sienne la belle et profonde pensée que Goethe exprimait ainsi : Lorsque nous élevons le regard vers les merveilles du monde étoilé, lorsque nous considérons la marche de l'univers avec toutes ses splendeurs, nous avons pourtant le sentiment que toute cette beauté qui nous entoure n'a de sens que lorsqu'elle se reflète dans une âme d'homme qui l'admire.[2]

Oui, en pensant à l'air qui l'entoure de toutes parts, qui pénètre en lui lorsqu'il respire, qui le parcourt tout entier, qui forme et construit son être, l'homme doit se dire qu'en un sens il est non seulement le produit de l'air, de ses lois, des éléments qui le constituent, mais il est aussi le produit de l'immense univers qui l'entoure. Cet univers s'infiltre en lui par ses sens, par sa vue, par son ouïe qui lui révèle le monde des sons, et aussi par d'autres sens qui s'ouvrent sur d'autres mondes. Devant tout cet univers sensible, en réfléchissant à tout ce qu'il perçoit là dehors, il peut se dire que la raison d'être, le sens de tout ce qui l'entoure se trouve en lui-même, comme cristallisé dans cette merveille qu'est l'être humain.

Comment n'aurait-il pas alors ce sentiment que le poète grec exprimait en ces mots : « La vie est pleine de prodiges, mais rien n'est plus prodigieux que l'homme ! [3]» Combien incomplètes nous paraissent toutes les manifestations du monde extérieur ! Dans l'homme, pourtant, elles semblent avoir conflué en un tout. Plus on observe le monde sensible, plus l'homme apparaît comme le lieu où confluent tous les éléments particuliers du reste de l'univers. Alors, devant ce monde immense dont l'homme est le produit, naît dans notre âme le sentiment, surgit en nous la pensée, que l'homme est issu de la volonté divine, qu'il est la plus noble de toutes les œuvres de cet univers au centre même duquel il se dresse et que les desseins, les actions des dieux ont édifié à son intention. Une œuvre

voulue des dieux, voilà l'homme! Cela, un autre observateur l'a dit aussi en mettant le monde extérieur en rapport avec l'homme: Que sont tous les instruments du musicien comparés à ces autres instruments de musique, ces prodiges de construction que sont chez l'homme l'oreille et le larynx?[4] On peut admirer beaucoup de choses dans le monde; ne pas s'émerveiller devant l'homme tel qu'il se dresse au milieu du monde, c'est méconnaître de quelle façon prodigieuse il est construit, et dans l'âme ne peut que naître cette pensée: quelle activité créatrice ont donc dû déployer les entités divines pour parvenir à réaliser l'homme!

Voilà un des chemins que l'on peut suivre lorsqu'on observe le monde. Mais il y en a encore un autre, celui qui s'ouvre à nous lorsque, ayant développé le sentiment de ce qu'il y a d'élevé, de fort et de sublime dans ce que nous appelons l'idéal moral, nous en écoutons la résonance dans notre cœur. Toute nature saine et équilibrée peut ressentir dans toute sa grandeur la noblesse de l'idéal moral humain. Et l'on peut alors éprouver devant ces idéaux un sentiment analogue à celui qui s'élève dans l'âme devant la beauté et la splendeur des spectacles de l'univers. Une intense chaleur peut se répandre dans l'âme où s'enflamment l'amour et l'enthousiasme pour les buts et les idéaux moraux de l'homme. Puis, s'ajoutant à ces sentiments, surgit nécessairement une pensée, mais une pensée tout autre que celles que nous inspire la contemplation des phénomènes de l'univers. Ceux qui ressentent cette autre pensée de la façon la plus significative sont les hommes qui ressentent aussi la force des idéaux moraux de la façon la plus élevée et la plus intense. Ils se disent: Comme tu t'es éloigné, ô homme, tel que tu es à présent, des idéaux moraux élevés qui peuvent naître dans ton cœur! Comme tu parais petit et misérable dans tes possibilités, dans tes actions, en

face des idéaux grandioses que tu peux te proposer ! Ne pas avoir ce sentiment, ne pas se sentir tout petit devant la force des idéaux moraux, serait faire preuve d'une âme elle-même bien petite. C'est en effet lorsqu'il acquiert une certaine grandeur d'âme que l'homme sent qu'il est peu conforme à ses idéaux. Et naît alors dans l'âme la pensée qu'il faut chercher avec énergie et courage toutes les occasions de gagner en maturité et de transformer toujours davantage ses idéaux moraux en forces intérieures. Chez certaines personnes, l'idée de ne pas être conformes à leurs idéaux peut même s'enraciner en elles au point qu'elles se sentent complètement démolies, loin de Dieu. D'un côté, elles ressentent avec force que l'être humain, tel qu'il est dans le monde sensible, a été voulu par Dieu, que sa nature extérieure est le confluent de tout l'univers voulu par la Divinité, qu'il est fait à l'image de Dieu ; mais lorsqu'elles considèrent leur vie intérieure, elles voient naître dans leur cœur les idéaux que Dieu y a inscrits, idéaux qui devraient sans aucun doute constituer pour elles des forces voulues par Dieu, et elles font alors l'expérience de leur propre inadéquation.

Deux voies s'ouvrent donc à l'homme quand il observe le monde. Il peut se regarder de l'extérieur et se réjouir profondément à l'idée que sa nature a été voulue par Dieu, mais il peut aussi, en s'observant de l'intérieur, être écrasé par le sentiment que son âme est infiniment loin de Dieu. S'il éprouve un sentiment sain, il ne pourra alors que se dire : C'est de la même source divine que doivent provenir, *et* les forces qui ont fait de l'homme un prodigieux extrait de l'univers, *et* les idéaux moraux qui sont inscrits dans son cœur.

Pourquoi l'un de ces aspects du monde est-il si éloigné de l'autre ? Telle est en réalité la grande énigme de l'existence humaine. Et il n'y aurait jamais eu, en vérité, de

théosophie ni même de philosophie dans le monde si, consciemment ou inconsciemment, à l'état de sentiment ou de pensée plus ou moins claire, cette division ne s'était pas produite dans les âmes humaines. Toute réflexion profonde, toute recherche sérieuse proviennent en réalité de l'expérience intérieure engendrée par cette division. Quel est donc le rapport entre l'homme voulu par Dieu et l'homme loin de Dieu ? C'est en fait le problème fondamental de toute philosophie. Quelle que soit la manière dont on l'a formulée, cette question est à la base de toute pensée et de toute réflexion humaines. Comment l'homme peut-il se représenter qu'un pont puisse être jeté entre la contemplation du monde extérieur, assurément créatrice de bonheur, et ce qu'il constate dans son âme, qui non moins assurément est la cause d'un profond déchirement ?

Pour voir quelle est l'origine des erreurs, il nous faut tout d'abord décrire le chemin que l'âme humaine peut suivre pour s'élever d'une façon juste jusqu'aux plus hautes énigmes de l'existence. Dans le monde où règne aujourd'hui la science extérieure, on dira sans doute, lorsqu'il s'agit de savoir, de connaître, que la vérité doit se révéler à celui dont la faculté de jugement est saine, lorsqu'il a pensé de façon juste. Or c'est une erreur de croire que la connaissance, la vérité, doit forcément apparaître quand nos jugements sont corrects. Pour le montrer, je vais me servir d'une comparaison toute simple. Vous verrez ainsi que ce qui est juste ne mène pas nécessairement à ce qui est vrai.

Il était une fois dans un village un petit garçon que ses parents envoyaient souvent acheter des petits pains. On lui donnait toujours dix kreutzers, en échange desquels il rapportait six petits pains. Or lorsqu'on n'en achetait qu'un seul, il coûtait deux kreutzers. L'enfant, ne sachant pas l'arithmétique, ne se demandait jamais pourquoi, si un petit pain coûtait deux kreutzers, il pouvait en rapporter six

pour dix kreutzers. Un jour il fut accompagné par un autre enfant à peine plus âgé que lui, mais plus fort en calcul. Celui-ci, voyant ce qu'il en était, dit au premier : C'est cinq et non pas six petits pains que tu devrais rapporter. Cet enfant raisonnait juste, mais il ne savait pas que, dans ce village, l'usage était de donner six petits pains à quiconque en achetait cinq. Le bon calculateur avait donc bien raisonné, il n'avait pas fait d'erreur, mais son raisonnement juste ne cadrait pas avec la réalité. Cet exemple montre bien que la pensée la plus consciencieuse, la plus scrupuleuse, celle qui ne fait que suivre un cours logique, peut mener à une conclusion qui, quoiqu'exacte, se révèle tout à fait fausse une fois confrontée avec la réalité. Ce peut toujours être le cas. Aussi une preuve tirée du raisonnement n'est-elle jamais déterminante pour ce qui est du réel. D'une façon générale, il est facile de se tromper dans l'enchaînement particulier des causes et des effets lorsqu'il s'agit de l'appliquer au monde extérieur. En voici un exemple : supposons qu'un homme suive le bord d'une rivière ; tout à coup, on le voit de loin tomber à l'eau et lorsqu'on l'en retire, il est mort. En regardant le cadavre, on peut conclure qu'il s'est noyé et faire d'ingénieuses suppositions à ce sujet. Peut-être y avait-il à l'endroit où cet homme est tombé à l'eau une pierre sur laquelle il a trébuché. Si la supposition est exacte, le raisonnement est juste, car si l'homme a vraiment trébuché sur une pierre qui l'a fait tomber à l'eau, il peut fort bien s'être noyé. Mais il se trouve que ce n'est pas le cas pour cet homme-là justement. Si l'on ne s'en tenait pas à cet enchaînement de cause à effet, on pourrait découvrir qu'étant au bord de la rivière, cet homme a été atteint d'une crise cardiaque, ce qui a provoqué sa chute. Il était déjà mort à ce moment-là, tout en semblant agir comme quelqu'un de vivant qui tombe à l'eau. Vous voyez dans ce cas comment, en réunissant les

données extérieures, on parvient à une conclusion fausse qui ne correspond pas à ce qui s'est vraiment passé. Or c'est à tout instant que, dans la littérature scientifique, on rencontre des jugements tout aussi faux, mais on ne s'en aperçoit pas, de même qu'il était impossible de s'apercevoir sans enquête que l'homme tombé à l'eau avait été victime d'une crise cardiaque. Dès que l'enchaînement de cause à effet est un peu subtil, de pareilles erreurs sont fréquentes. Voilà qui peut vous montrer qu'en fait notre penser est absolument incompétent à l'égard de la réalité il n'a aucune valeur décisive et n'est pas un véritable juge.

Mais alors, comment sortirons-nous du doute et de l'ignorance si vraiment notre penser ne peut pas être un guide sûr ? Celui qui a l'expérience de ces choses, celui qui s'est beaucoup occupé de la pensée, sait qu'on peut tout prouver et tout réfuter. L'ingéniosité de la philosophie ne lui en impose plus. Il peut l'admirer, mais il ne peut plus se fier au seul jugement de sa raison, sachant qu'on pourra toujours lui opposer un jugement contraire tout aussi bien fondé. Et ceci s'applique à tout ce qui peut être prouvé ou réfuté. À ce propos, on peut souvent faire des observations fort intéressantes dans la vie. On éprouve un certain plaisir, purement théorique d'ailleurs, à rencontrer des hommes au moment où, dans leur évolution intérieure, ils s'aperçoivent qu'on peut en effet tout prouver et tout réfuter, mais où ils ne sont pas encore assez mûrs pour se faire ce qu'on peut appeler une conception spirituelle du monde.

J'ai souvent pensé ces derniers temps à un homme qui, lorsque je l'ai rencontré, était justement dans cette disposition intérieure, sans pour autant être parvenu à saisir la réalité grâce à la science de l'esprit. Il était arrivé à reconnaître qu'on peut réfuter mais aussi défendre n'importe quelle affirmation philosophique. C'était un professeur à l'université de Vienne qui s'appelait Laurenz Müllner.[5] Il

est mort il y a quelques semaines. C'était un homme extrêmement intelligent qui savait défendre avec beaucoup de lucidité toutes sortes de systèmes philosophiques, mais savait aussi les réfuter et se considérait toujours comme un sceptique. Je l'ai moi-même entendu émettre cette affirmation terrible : Toute philosophie n'est finalement rien d'autre qu'un très beau jeu de l'esprit ! Lorsqu'on avait souvent observé chez cet homme le jeu étincelant de sa pensée, il était aussi très intéressant de voir que, lorsque quelqu'un attaquait une conception du monde, il pouvait défendre avec passion celle qu'il avait énergiquement combattue quelques jours plus tôt. C'était un cerveau remarquable, l'un des plus éminents philosophes de son temps. Il est aussi intéressant de voir ce qui avait provoqué chez lui cet état d'esprit. Car il était non seulement un parfait connaisseur de l'évolution de la philosophie, mais aussi prêtre catholique, et il s'efforça toujours de rester un bon prêtre catholique, tout en étant finalement pendant des années professeur à la faculté de Vienne. Or le fait de s'être plongé dans la façon de penser du catholicisme l'amenait à trouver bien mesquin le jeu de pensées tel qu'il était pratiqué dans le monde, lorsqu'il le comparait aux pensées imprégnées de ferveur religieuse ; pourtant ce même catholicisme l'empêchait en même temps de se libérer de ses doutes. Il était lui-même trop grand pour en rester simplement à un catholicisme dogmatique, mais d'un autre côté le catholicisme était trop fort en lui pour qu'il pût s'élever jusqu'à une conception de la réalité selon la science de l'esprit. Il est extrêmement intéressant d'observer une pareille âme ; cela permet de voir ce qui est nécessaire à l'homme pour qu'il puisse atteindre la réalité. Il va de soi que cet homme si perspicace se rendait compte que sa pensée ne pouvait pas le mener jusqu'à la réalité.

Dans la Grèce antique déjà, on savait quel doit être le point de départ d'une pensée saine qui se donne pour but de parvenir jusqu'au réel. L'ancienne maxime grecque est encore valable aujourd'hui : Toute recherche humaine doit partir de l'étonnement.[6] Prenons ceci dans le sens positif, chers amis ! Le fait est qu'une âme qui veut pénétrer jusqu'à la vérité doit être, en face de l'univers, dans un état d'étonnement. Si nous comprenons l'antique adage dans toute sa force, nous en viendrons à nous dire que lorsqu'on prend l'étonnement pour point de départ dans l'étude des faits universels, c'est comme si l'on mettait en terre une graine d'où sortira plus tard une plante, et cela quelles que soient les circonstances qui ont provoqué la recherche et l'effort de réflexion. Toute connaissance doit en effet avoir l'étonnement pour germe. Il en est tout autrement de celui qui, au lieu de partir de l'étonnement, s'appuie par exemple sur quelques principes fondamentaux, tels qu'ils lui ont été inculqués pendant sa jeunesse par ses braves professeurs, et ont fait de lui un philosophe ; ou bien de celui qui est devenu philosophe uniquement parce que, dans le milieu où il a été élevé, la coutume veut qu'on fasse ce genre d'études, et qu'il est bien connu que les examens de philosophie sont les plus faciles. Bref, il y a pour la philosophie des centaines, des milliers de points de départ qui n'ont rien à voir avec l'étonnement. Le rapport avec la vérité auquel ils mènent tous est comparable à une fleur qui, au lieu de provenir d'une graine, serait faite en papier. La comparaison est parfaitement exacte. Toute véritable connaissance qui a pour but d'étudier les énigmes de l'existence doit provenir de ce germe qu'est l'étonnement. Le penseur le plus ingénieux, même affligé de ce qu'on pourrait appeler une super-intelligence, n'arrivera à rien s'il n'est pas passé par le stade de l'étonnement. Il établira de savants enchaînements d'idées et ne dira rien qui ne

soit exact, mais l'exact n'atteint pas toujours la réalité. Il est donc indispensable, avant de commencer à raisonner, avant même de mettre sa pensée en mouvement, de passer tout d'abord par l'état d'étonnement. Un penser qui se met en mouvement sans être passé par cet état d'étonnement reste au fond un simple jeu de la pensée. Il faut, en quelque sorte, que le penser *naisse* de l'étonnement.

Mais ceci ne suffit pas. Si l'homme prédestiné par son karma à devenir intelligent en éprouve un certain orgueil et, se réjouissant de son ingéniosité, se contente de la développer, le fait qu'il ait commencé par s'étonner ne l'aidera en rien. Car, une fois que l'étonnement a pris place dans son âme, s'il avance sur le chemin de la pensée en ne faisant que penser, il ne pourra toujours pas atteindre à la réalité. Je ne veux pas dire par là qu'il faut cesser de penser et que la pensée est nuisible. C'est là une idée très répandue dans certains milieux, même dans les cercles théosophiques : du moment que le point de départ doit être l'étonnement, on y tient le penser pour mauvais, et même pernicieux. Mais ce n'est pas parce qu'on a fait un petit effort de pensée et qu'on sait énumérer les sept[7] de l'homme etc., qu'il faut s'arrêter de penser ! Il faut continuer au contraire. Mais un autre état d'âme doit succéder à l'étonnement, état que nous qualifierons le mieux en disant qu'il s'agit de la vénération pour ce que le penser approche. Après l'état d'étonnement, il faut passer par l'état de respect, de vénération. Tout penser qui s'émanciperait du respect, de la contemplation empreinte de respect pour les vérités qui s'offrent au penser, ne parviendrait pas à la réalité. Jamais le penser ne doit entrer dans le monde en dansant d'un pied léger. Il doit s'enraciner, une fois dépassé l'état d'étonnement, dans un sentiment de vénération pour les fondements de l'univers.

C'est en cela que le chemin de la connaissance s'oppose de la façon la plus frappante à ce que de nos jours on appelle la science. Supposez que, s'adressant à un savant qui, dans les flacons de son laboratoire, analyse certains produits et en combine d'autres, on lui dise: Tu ne pourras jamais trouver la vérité! Tu analyses et tu synthétises bravement toutes ces substances, mais cela ne donne jamais que des faits. Or tu traites sans la moindre piété ni la moindre vénération ces faits de l'univers. Devant ce qui se passe dans tes flacons, tu devrais éprouver la même piété, la même vénération qu'un prêtre devant son autel! Que vous répondrait cet homme? Il éclaterait probablement de rire parce que, du point de vue de la science moderne, il est en effet impossible de comprendre que la vénération puisse avoir quoi que ce soit à faire avec la vérité, avec la connaissance. En supposant qu'il ne se moque pas de vous, il vous dirait tout au plus: Je puis m'enthousiasmer pour ce qui se passe dans mes flacons, mais c'est là une affaire strictement personnelle, qui n'a rien à voir avec la recherche de la vérité. Toute personne sensée l'admettra. On passerait pour plus ou moins fou aux yeux des savants d'aujourd'hui si l'on disait que recherches et réflexions ne doivent jamais être séparées de ce qu'il faut bien appeler la vénération et qu'il n'est pas permis de faire un pas sur le chemin de la pensée sans que l'on se soit pénétré d'un sentiment de vénération envers ce que l'on étudie. Telle est la seconde condition.

Mais l'homme qui serait parvenu jusqu'à ce sentiment de vénération et qui, de ce fait, voudrait ensuite avancer avec le seul appui du penser aboutirait de nouveau à un néant. Il ne progresserait toujours pas. Il découvrirait bien quelque chose d'exact et, du moment qu'il serait passé par les deux premiers stades, il atteindrait certes des points de vue solidement établis. Mais il n'en devrait pas moins

aboutir à l'incertitude. Car l'âme qui est passée par l'étonnement et la vénération doit encore faire un troisième pas que l'on pourrait décrire ainsi : avoir le sentiment d'être dans un unisson plein de sagesse avec les lois de l'univers. Or on n'acquiert ce sentiment qu'après avoir déjà reconnu dans une certaine mesure la non-valeur de la seule pensée et s'être dit à maintes reprises que se fier uniquement à l'exactitude de la pensée – qu'elle serve à affirmer ou à réfuter, peu importe –, c'est se mettre dans le cas de l'enfant avec ses petits pains. S'il avait été capable de se dire que son calcul pouvait être juste, mais qu'il devait, sans se fier à sa seule réflexion, pour rechercher la vérité, se mettre vraiment d'accord avec la réalité, cet enfant aurait découvert ce qui se tient au-dessus de son exactitude à lui, à savoir l'existence de cette coutume locale de donner six petits pains pour le prix de cinq. Il aurait découvert qu'il faut sortir de soi pour aller dans le monde extérieur et qu'il ne suffit pas de penser juste pour décider si une chose est réelle ou si elle ne l'est pas.

Se mettre ainsi en accord avec la réalité, voilà une chose qui ne va pas de soi, sans quoi, mes chers amis, ni vous ni jamais aucun homme ne serait passé en ce point par l'épreuve de la tentation luciférienne. Car l'homme avait bien été destiné par les guides divins du monde à savoir distinguer le bien du mal, à parvenir à la connaissance, à manger du fruit de l'arbre de la connaissance, mais il devait y arriver plus tard. Là où les hommes ont péché, c'est en voulant parvenir trop tôt à cette notion de la distinction entre le bien et le mal. Ce qui leur était destiné pour plus tard, ils ont voulu, sous l'influence de Lucifer, y parvenir prématurément. Voilà d'où tout cela provient. Il ne pouvait en résulter qu'une connaissance insuffisante qui, comparée à la véritable connaissance destinée à l'homme, est comme un enfant né avant terme par rapport

à celui qui est né à maturité. Les gnostiques[8] disaient déjà – avec raison, on le voit – que la connaissance, telle qu'elle accompagne l'homme à travers ses incarnations sur terre, était en réalité un enfant prématuré, un *ektroma*, du fait que l'humanité n'avait pas su attendre d'être passée par toutes les expériences qui auraient dû l'amener ensuite à cette connaissance. Tout un laps de temps aurait dû s'écouler pendant lequel certains états d'âme auraient peu à peu mûri chez l'homme, puis la connaissance lui serait échue en partage. Or ce péché originel de l'humanité, on le commet encore aujourd'hui, sans quoi on serait moins pressé de parvenir rapidement à ce qu'on considère comme vrai, et on serait davantage préoccupé de progresser vers la maturité qui seule permet de comprendre certaines vérités.

Voilà encore quelque chose qui pourra paraître bien surprenant à l'homme d'aujourd'hui. Si on venait en effet lui dire : Tu as sans doute bien compris le théorème de Pythagore : dans un triangle, la somme des carrés des deux côtés de l'angle droit est égale au carré de l'hypoténuse – ou, pour prendre un exemple plus simple, le fait que trois fois trois font neuf –, mais si tu veux en saisir le sens profond, il faut d'abord que tu fasses telle et telle expérience intérieure ! il rirait bien, cet homme d'aujourd'hui, et il rirait encore davantage si on lui disait qu'il ne comprendra ces choses que lorsqu'il se mettra à l'unisson avec l'ordre universel qui fait que les lois mathématiques se révèlent à nous d'une certaine façon. En fait, les hommes commettent encore le péché originel quand ils croient, à chaque stade, pouvoir tout comprendre, et qu'ils ne voient pas que, pour comprendre ceci ou cela, il faut avoir fait certaines expériences et être bien convaincu du fait qu'avec tous ses jugements même les plus rigoureux, on n'atteindra jamais rien dans la réalité.

Cela fait partie du troisième stade que nous avons à décrire. Quelque effort que l'on fasse, l'erreur peut toujours se glisser dans un jugement. Un jugement juste ne peut s'obtenir qu'une fois acquises certaines conditions de maturité ; il faut attendre, en quelque sorte, que le jugement vienne vers nous. Si nous devons prendre de la peine, ce n'est pas pour élaborer un jugement, mais pour acquérir la maturité qui permettra à ce jugement de s'imposer à nous. Alors seulement il correspondra à la réalité. Même celui qui se donne un mal fou pour aboutir à un jugement juste ne peut jamais être certain que l'effort qu'il fait le mènera à juger conformément à la réalité. Seul peut espérer y parvenir celui qui met tous ses soins à se rendre de plus en plus mûr. Il pourra alors s'attendre à ce que des jugements exacts découlent directement des phénomènes qui se présentent à lui. On peut faire à ce sujet d'étonnantes expériences. Celui qui juge avec une excessive promptitude pensera naturellement que, si quelqu'un est tombé à l'eau et qu'on l'en retire mort, c'est parce qu'il s'est noyé. Mais le sage, mûri par l'expérience de la vie, saura que la règle générale ne signifie rien dans un cas particulier et qu'il faut chaque fois observer les faits tels qu'ils se présentent, afin que ce soient ces faits eux-mêmes qui décident du jugement. Tout cela est facile à vérifier dans la vie.

Prenons le cas suivant : aujourd'hui quelqu'un vous dit quelque chose. Bien. Mais vous pouvez être d'un autre avis, et trouver que ce qu'il dit est faux. Votre jugement peut être différent du sien. Or son opinion, comme la vôtre, peut être soit fausse, soit juste. À certains égards, les deux jugements peuvent être justes, et les deux peuvent aussi être faux. Parvenu à ce troisième stade, vous n'attacherez aucune importance au fait que ces deux opinions diffèrent, car cela ne veut finalement rien dire, chacun se tenant alors, en quelque sorte, sur la pointe de son propre

jugement. Celui qui est devenu sage évitera à ce stade de se prononcer, même s'il pense avoir raison. Il retiendra son jugement, ne serait-ce qu'à titre d'expérience, d'épreuve. Mais supposez maintenant que quelqu'un vous dise une chose aujourd'hui et le contraire deux mois plus tard. Là vous pouvez faire abstraction de vous-mêmes ; vous n'avez rien à voir avec les deux faits. Quand vous les laissez agir sur vous, vous n'avez besoin d'en contredire aucun, car ils se contredisent mutuellement. Le jugement vient du monde extérieur, pas de vous. C'est alors seulement que le sage se formera un jugement.

On ne comprendra jamais la manière dont Goethe, par exemple, a conduit ses travaux scientifiques si l'on ignore ce principe de sagesse d'après lequel ce sont les choses elles-mêmes qui doivent juger. Goethe, comme je l'ai montré dans mon introduction à ses œuvres scientifiques, prétendait que l'on ne devrait jamais émettre de jugements, d'hypothèses en ce qui concerne les phénomènes extérieurs ; car les faits eux-mêmes sont les théories[9], ils révèlent eux-mêmes leurs idées quand on s'est rendu assez mûr pour les laisser agir sur soi de la façon juste. Ce qui importe, ce n'est donc pas de pressurer son âme pour savoir ce qu'on tient pour juste, mais de mûrir, afin d'accueillir le jugement issu des faits eux-mêmes. Il ne faut pas faire du penser un juge des choses, mais un instrument pour l'expression des choses. Voilà ce qui s'appelle se mettre à l'unisson des choses.

Puis, une fois atteint ce troisième stade, il ne faut toujours pas que le penser veuille ne s'appuyer que sur lui-même. Un autre état d'âme doit intervenir, le plus élevé de ceux qui mènent à la vérité. C'est l'état que le mot acceptation dépeint le mieux. L'étonnement, la vénération, l'accord plein de sagesse avec les phénomènes du monde, l'acceptation de l'ordonnance du monde, tels sont les degrés par

lesquels nous devons passer, et qui doivent toujours accompagner notre penser, ne jamais l'abandonner à lui-même, sans quoi il parviendra seulement à ce qui est exact, mais pas à ce qui est véritable. Arrêtons-nous ici ; à travers l'étonnement, la vénération, l'accord avec les phénomènes du monde, nous en sommes arrivés à ce que nous avons appelé l'acceptation, sans encore l'expliquer. Nous y reviendrons dans la prochaine conférence en répondant d'autre part à une question que nous avons déjà soulevée : Pourquoi suffit-il de faire de soi un pur intellectuel pour pouvoir réfuter la science de l'esprit ? Voici deux questions avec lesquelles nous voulons continuer à avancer demain.

DEUXIÈME CONFÉRENCE
Hanovre, 28 décembre 1911

Nous en étions arrivés hier à considérer un état d'âme que nous avons appelé l'acceptation et qui nous est apparu comme le plus élevé qu'il faille atteindre pour que le penser, ce qu'on appelle la connaissance dans un sens ordinaire, pénètre dans la réalité, entre en contact avec ce qui est vraiment la réalité. En d'autres termes, un penser qui se serait élevé à des états de l'âme où nous serions passés par l'étonnement, par la vénération de celui qui s'adonne au monde réel, et ensuite par l'accord plein de sagesse avec les phénomènes, ne pourrait pourtant pas atteindre le réel tant qu'il n'aurait pas réussi à s'élever jusqu'aux régions où l'âme connaît l'acceptation. Or cette acceptation ne peut s'acquérir que si l'on se rappelle sans cesse, de façon tout à fait énergique, que le penser seul n'a aucune valeur déterminante et si l'on s'efforce d'éveiller en soi cette impression : Tu ne dois pas attendre de ton penser qu'il t'apporte la connaissance de ce qui est vrai, mais seulement qu'il t'éduque ! Il est extrêmement important de se rendre compte que le penser nous éduque. Si nous tirons de ce principe fondamental toutes ses conséquences pratiques, nous surmonterons certains obstacles tout autrement qu'on ne cherche d'habitude à le faire.

Peu d'entre vous sans doute ont étudié à fond le philosophe Kant. Du reste, ce n'est pas nécessaire. Il nous suffit de rappeler que, dans son ouvrage le plus important, *La critique de la raison pure*, il prouve le « pour » aussi bien que le « contre ». Prenons par exemple une phrase : Le monde a

eu un commencement dans le temps.[10] Dès la page suivante, nous en trouvons peut-être une autre : Le monde a existé de toute éternité. Et à l'appui de ces deux phrases, dont il est facile de voir qu'elles affirment deux choses exactement contraires, Kant apporte des preuves valables aussi bien pour l'une que pour l'autre. Il prouve, de la même manière, tantôt que le monde a eu un commencement, tantôt qu'il n'a jamais commencé. Il se sert de ce qu'il appelle des « antinomies » pour montrer combien la connaissance humaine est limitée dans ses possibilités, et qu'elle aboutit nécessairement à ce genre de démonstration contradictoire. Certes, tant qu'on est d'avis que, soit en pensant, soit en élaborant des concepts ou soit encore en réfléchissant à propos de certaines expériences, on peut parvenir à la vérité, c'est-à-dire s'accorder avec une réalité objective quelconque, il est évidemment très grave de découvrir qu'on peut à la fois prouver une chose et son contraire. Comment espérer en effet parvenir alors à la vérité au moyen d'une démonstration quelconque ? Mais, si l'on s'est habitué à l'idée que le penser ne se prononce pas sur la réalité lorsqu'il s'agit des questions essentielles, si l'on s'est évertué à ne voir en lui qu'un moyen pour devenir plus sage, un moyen de prendre en main sa propre éducation vers la sagesse, le fait qu'on puisse prouver une fois une chose, une fois l'autre, n'a plus rien de gênant. On constate alors très vite, que si l'on peut travailler et s'éduquer soi-même de façon aussi libre au moyen des concepts et des idées, c'est justement parce que, dans l'élaboration des concepts, la réalité n'entre pas en jeu. Si l'on était sans cesse corrigé par la réalité, on n'aurait pas dans l'élaboration des concepts un moyen de s'éduquer librement. Dites-vous bien que si l'élaboration de nos concepts est pour nous un moyen d'éducation si efficace, c'est parce que jamais la réalité ne vient perturber cette libre élaboration des concepts.

Qu'est-ce que cela signifie ? Que serait exactement cette perturbation apportée par la réalité à la libre élaboration des concepts ? Nous pouvons un peu nous le représenter en comparant notre penser humain avec le penser divin, tout d'abord à titre d'hypothèse, mais nous verrons que cela peut ne pas rester une simple hypothèse. Nous ne pouvons en effet pas concevoir que le penser divin puisse n'avoir rien à voir avec la réalité ; nous sommes au contraire bien convaincus qu'il est en prise avec cette réalité. Encore une fois, ne prenons cela qu'à titre de simple hypothèse. Il s'ensuit que lorsque l'homme fait une erreur de pensée, ce n'est pas très grave, car ce n'est après tout qu'une faute de logique. Dès qu'il l'a reconnue, il peut corriger cette erreur ; il a pu ainsi gagner en connaissance de soi et en sagesse. Mais il en est autrement du penser divin : s'il est juste, quelque chose devient une réalité ; s'il est faux, par contre, quelque chose est détruit, anéanti. Si donc nous possédions un penser divin, nous provoquerions des effets destructeurs, tout d'abord dans notre corps astral, puis dans notre corps éthérique et de là dans notre corps physique, toutes les fois que nous aurions une idée fausse ! Si nous étions en possession d'un penser divin, agissant, si notre penser était en rapport avec la réalité, une erreur de jugement aurait pour résultat d'engendrer dans une partie quelconque de notre être un léger processus de dessèchement, d'ossification. Alors bien peu d'erreurs nous seraient permises, car l'homme en aurait bientôt commis tellement qu'il dessécherait complètement son corps, et que celui-ci se désagrégerait. Le corps humain ne tarderait pas à être d'une extrême friabilité si les erreurs de pensée se transposaient dans la réalité. En fait, nous ne nous maintenons dans la réalité que parce que notre penser ne pénètre pas dans cette réalité ! Nous en sommes préservés. Nous pouvons, en pensant, commettre faute sur

faute et rectifier ensuite nos erreurs, grâce à quoi nous nous éduquons et devenons plus sages, sans que nos fautes aient eu d'effets destructeurs. Si nous nous imprégnons de plus en plus de la force morale qui résulte d'une pareille idée, notre âme arrivera à cette acceptation qui nous mène finalement, lorsqu'il s'agit de s'informer sur des faits extérieurs, dans les moments décisifs de la vie, à ne plus du tout utiliser le penser.

Voilà qui est singulier, n'est-ce pas ? Il semble tout d'abord que ce soit impossible à réaliser. Et pourtant, si ce n'est pas réalisable d'une façon absolue, c'est possible dans une certaine mesure. Il est évident que, faits comme le sont les humains, ils ne peuvent pas se défaire de leur habitude d'émettre des jugements sur toute chose. Il leur faut porter des jugements – nous reviendrons sur ce point – ne serait-ce que pour la vie pratique, qui, à dire vrai, ne va pas jusqu'au tréfonds de la réalité. Nous devons juger, mais une sage éducation de nous-mêmes devrait nous apprendre la circonspection avant que nous ne tenions pour vrai le jugement que nous portons. Nous devrions sans cesse nous efforcer de regarder en quelque sorte par-dessus notre épaule et nous rappeler que là où nous appliquons notre perspicacité, nous nous heurtons partout à l'incertain et que nous pouvons constamment nous tromper. Cela porte un coup à ceux qui croient leur sécurité menacée s'ils doivent mettre en doute le jugement qu'ils portent sur le moindre fait et le moindre événement. Combien de gens considèrent comme essentiel, lorsque quelque chose se passe, d'émettre leur opinion ! Je pense ceci, je ne crois pas cela, ou bien lorsqu'ils voient quelque chose : Ceci me plaît, cela me déplaît, etc. Si l'on ne veut pas faire partie de ces gens tellement sûrs d'eux, il faut donc se défaire de cette habitude pour diriger vers la réalité toute la vie de l'âme. Il s'agit de développer en soi un

état d'esprit tel qu'on puisse se dire : Il faut bien que je vive, donc il faut bien que je juge, mais je ne porterai de jugement personnel que dans la mesure où la vie courante l'exige, pas pour connaître la vérité. Pour savoir ce qui est vrai, par contre, je prendrai toujours soin de regarder par-dessus mon épaule et de mettre en doute jusqu'à un certain point tout jugement que j'émettrai.

Mais alors, comment nous faire une idée de ce qui est vrai, si nous ne devons pas juger ? Nous y avons déjà fait allusion hier : il faut laisser parler les choses, les laisser révéler leurs secrets, devenir davantage « passif » à leur égard. Bien des problèmes pourraient être évités si les gens ne jugeaient pas et laissaient les choses exprimer leurs secrets. On peut apprendre chez Goethe, ce « laisser parler les choses » de la plus merveilleuse façon. Là où il veut découvrir la vérité, il s'interdit tout jugement, pour laisser les choses elles-mêmes dire ce qu'elles sont. Supposons que quelqu'un juge et que quelqu'un d'autre laisse parler les choses. Prenons un exemple concret. Le premier voit un loup et il le décrit. Il s'aperçoit qu'il existe d'autres animaux semblables et parvient ainsi au concept général de loup. Il peut alors continuer de juger et se dire : Dans la réalité, il n'y a que des loups particuliers, et le concept que je me fais du loup est né dans mon esprit. Le loup en tant que tel n'existe pas. Dans le monde, il n'existe que des loups particuliers. Un tel homme en arrivera facilement à penser qu'on n'a jamais à faire qu'avec des êtres particuliers, et que le concept général, l'idée, cette image générale du loup, n'a aucune réalité. Voilà quelles représentations se ferait un homme qui se contente de juger. Quant à l'autre, celui qui laisse parler la réalité[11], que pensera-t-il de cet élément invisible qui est dans le loup, comme dans chaque loup, et qui caractérise l'ensemble des loups ? Celui-là dira à peu près ceci : Je vais comparer un agneau et un loup. Je

ne veux pas juger, mais simplement laisser parler les faits. Supposons donc que ceux-ci se présentent à lui de façon claire et évidente : le loup mange l'agneau. Ça, c'est clair. Notre homme se dirait alors : Eh bien, l'agneau qui, il y a quelques instants encore, courait ici et là, est maintenant dans le loup. Il s'est fondu dans le loup.

Vous remarquez à quel point cette façon d'observer les choses fait apparaître que la nature loup est une réalité. Car on pourrait se figurer que, si le loup était privé de toute autre nourriture et ne mangeait que de l'agneau, il devrait peu à peu n'y avoir en lui que de l'agneau. Or en fait, il ne devient jamais un agneau, mais reste toujours un loup. Ceci montre clairement, si nous jugeons à présent correctement, que l'élément matériel n'est pas simplement capté dans le loup par un concept sans réalité. Lorsque nous nous laissons instruire par ce que nous révèlent les faits extérieurs, il s'avère que, outre l'élément matériel que nous avons devant nous, le loup est encore quelque chose de tout à fait réel qui dépasse cet élément matériel, et qu'ainsi ce qu'on ne voit pas est, au plus haut point, une réalité. Car c'est ce qui ne devient pas entièrement matière qui fait qu'un loup reste un loup et ne devient jamais un agneau, bien qu'il ne se nourrisse que d'agneaux et que ce qui est perceptible aux sens soit passé, des agneaux, en lui.

Il est difficile de bien comprendre la différence qu'il y a entre le fait de juger et celui de se laisser instruire par la réalité. Mais quand on l'a comprise, quand on n'applique son jugement que pour répondre aux nécessités de la vie pratique et qu'on se laisse instruire *par les choses* pour atteindre la réalité, on parvient peu à peu à l'état d'âme qui nous dit ce qu'est l'acceptation. Cette acceptation est l'attitude de quelqu'un qui ne recherche pas à partir de lui-même la vérité, mais qui attend que les choses la lui révèlent et sait patienter jusqu'à ce qu'il soit assez mûr pour

recevoir cette révélation. Le jugement veut, à chaque pas, atteindre la vérité ; l'âme « acceptante », quand à elle, ne travaille pas en vue d'accéder par la force à telle ou telle vérité. Elle travaille sur elle-même, à sa propre éducation, et attend tranquillement jusqu'au moment où, à un certain degré de maturité, elle pourra s'être entièrement pénétrée de la vérité manifestée par les choses. Travailler sagement à sa propre éducation avec une patience qui veut nous mener de plus en plus loin, voilà l'état d'âme de celui qui accepte.

Voyons maintenant quels sont les fruits de cette acceptation de l'âme. À quoi arrivons-nous du fait que notre penser a progressé de l'étonnement à la vénération, puis au sentiment d'être à l'unisson de la réalité et enfin à l'état d'acceptation ? Lorsque nous considérons le monde des plantes, sa verdure et les couleurs variées de ses fleurs, l'azur du firmament, la lumière dorée des étoiles, lorsque, sans en juger par nous-mêmes, nous laissons se révéler la réalité des choses et que nous sommes parvenus à l'état d'acceptation, les choses du monde sensible deviennent différentes de ce qu'elles étaient auparavant ; nous découvrons alors dans le monde des sens quelque chose qu'on ne peut qualifier que d'un terme tiré de la vie de notre âme. Supposons que, sur mon dessin, la ligne a-b représente le monde des sens, le monde fait de toutes les choses qui se révèlent à nous (voir dessin p. 38). Supposez que vous soyez ici, en c : vous regardez ce monde des sens qui s'étend comme un voile devant vous. Les sons qui agissent sur l'oreille, les couleurs et les formes que perçoivent les yeux, les parfums et les goûts qui touchent les autres organes, les sensations de dur et de mou, tout cela, je le représente par la ligne a-b. Cette ligne, c'est le monde des sens. Dans la vie courante, nous vivons dans ce monde sensible et nous y appliquons notre faculté de jugement. Comment

naissent en effet les sciences extérieures? Du fait que ces sciences approchent le monde sensible et que, par diverses méthodes, elles cherchent à découvrir quelles lois le régissent. Mais nos considérations précédentes viennent de nous montrer qu'on n'entre pas ainsi dans le monde de la réalité, parce que le jugement n'est pas un guide et que le seul moyen de s'élever jusqu'au réel, c'est d'éduquer son penser à travers l'étonnement, la vénération et ainsi de suite. C'est alors seulement que le monde des sens se transforme et devient quelque chose d'absolument nouveau. Il est important que nous atteignions ce quelque chose de nouveau si nous voulons, tant soit peu, connaître l'essence du monde sensible.

Imaginons qu'un homme dans l'âme duquel s'est développé à un degré élevé l'état d'acceptation se trouve devant une prairie verte dans toute sa fraîcheur. Les différentes nuances de l'herbe ne ressortent pas tout d'abord dans l'ensemble, il ne voit que la fraîcheur de cette couleur verte. Cet homme dont l'âme a vraiment acquis un haut degré d'acceptation ne pourra faire autrement qu'éprouver, au plus profond de lui-même, en observant cette prairie, une impression d'équilibre. Mais un équilibre plein de vie, comparable au ruissellement harmonieux, régulier, de l'eau. Il ne pourra faire autrement qu'évoquer cette merveilleuse image. De même, à chaque impression de goût, d'odeur, il éprouvera en lui comme une activité intérieure. Il n'y a pas de couleur, il n'y a pas de son qui ne lui dise quelque chose. *Tout* lui parle, et cela de telle façon qu'il éprouve la nécessité d'y répondre, non pas par un jugement personnel mais par son activité intérieure. Bref, cet homme en arrive à ceci, que le monde sensible tout entier se dévoile à lui comme quelque chose qu'il ne peut pas qualifier autrement qu'en disant: C'est de la volonté. Tout est volonté

vivante et agissante dans ce qui se présente à lui comme monde des sens. Comprenez-moi bien : lorsqu'on a acquis un degré élevé d'acceptation, on découvre que tout, dans l'univers sensible, est de la volonté agissante. C'est pourquoi on trouvera désagréable, par exemple, de croiser dans la rue une personne habillée d'une couleur criarde. On ne pourra pas s'empêcher de ressentir que cette couleur heurte tout ce qui l'entoure. Par une volonté dont on ressent partout l'existence, on est lié au monde tout entier, et par le fait même de cette union, on se rapproche de la réalité. Le monde des sens devient alors comme un océan de volonté, d'une volonté infiniment différenciée. Mais alors, ce qui nous apparaît d'ordinaire sous forme d'étendue nous semble maintenant avoir une certaine épaisseur. C'est comme si on voyait et entendait derrière la surface des choses, partout, de la volonté en mouvement. Pour ceux qui ont lu Schopenhauer[12], je fais remarquer que celui-ci n'a pressenti cette volonté active que dans le monde des sons, c'est pourquoi il décrit la musique comme l'effet des actions différenciées de l'élément volontaire. Mais en réalité, dans le monde des sens, *tout* est de la volonté agissante pour celui qui est parvenu à cet état d'acceptation.

Et lorsque l'homme a appris ainsi à sentir partout dans le monde des sens la présence de cette volonté agissante, il peut aller plus loin. Il peut traverser le monde sensible et pénétrer jusqu'aux secrets qui, sinon, se dérobent d'abord à lui.

Pour comprendre ce qui doit venir maintenant, il faut se demander : Comment sait-on quelque chose du monde sensible ? La réponse est simple : Par nos organes des sens, par notre oreille pour ce qui est du monde sonore, par notre œil pour ce qui est des couleurs et des formes, etc. L'homme ordinaire laisse le monde sensible agir sur lui et

se fait un jugement. L'homme parvenu à l'état d'acceptation laisse tout d'abord le monde sensible agir sur ses sens, mais ensuite il ressent comment, de toutes choses, affluent vers lui les flots de la volonté agissante. C'est comme s'il nageait avec les choses, dans un océan fait de cet actif vouloir. L'homme qui, devant les choses, ressent cette volonté agissante, est alors tout naturellement poussé vers un degré supérieur de son évolution. Du fait qu'il a gravi les degrés préparatoires dont nous avons parlé : accord avec la sagesse universelle, vénération, étonnement, il apprend peu à peu – parce que ces trois états agissent dans celui qui est atteint en dernier, l'acceptation – à se fondre dans les choses par son corps éthérique, qui est derrière son corps physique. Dans la volonté agissante, l'homme s'unit d'abord aux choses par ses organes sensoriels, c'est-à-dire par son corps physique. Quand nous voyons, entendons, goûtons, etc., nous nous soumettons vraiment aux choses, et nous ressentons leur volonté qui s'écoule à travers notre œil, notre oreille..., si bien que nous nous sentons en correspondance avec elles. Mais derrière l'œil physique, il y a le corps éthérique de l'œil, et derrière l'oreille physique le corps éthérique de l'oreille. Nous sommes totalement imprégnés de notre corps éthérique. Par la volonté agissante, le corps physique peut s'unir aux choses du monde sensible, et il en est de même pour le corps éthérique. Et quand son corps éthérique fusionne avec les choses, l'homme parvient à une toute nouvelle façon de voir le monde. Le monde se transforme pour lui, dans une mesure bien plus grande que lorsqu'il progresse de l'apparence sensible jusqu'à la volonté agissante. Quand on se fond dans les choses avec son corps éthérique, on ne peut laisser tels quels les représentations et les concepts qu'on s'en faisait. Ceux-ci se transforment.

Prenons un exemple : supposons qu'un homme dont l'âme est passée par le stade de l'acceptation ait devant lui

une feuille verte pleine de sève, et qu'il tourne vers elle son regard intérieur. Il ne peut pas la considérer seulement telle qu'elle est, mais il sent, au moment où il la regarde, qu'elle se développe au-delà d'elle-même, qu'elle a en elle la possibilité de devenir autre chose. Nous savons qu'une fois que la plante a terminé sa croissance en hauteur, il en sort des pétales colorés. Toute la plante est en somme une feuille métamorphosée.[13] Vous pouvez en faire l'expérience en vous appuyant sur les travaux scientifiques de Goethe. Celui qui regarde une feuille voit qu'elle n'est pas terminée, qu'elle veut sortir d'elle-même. Il voit plus que ce que cette feuille lui montre. Elle l'impressionne de telle façon qu'il ressent en lui-même comme une vie bourgeonnante. C'est comme s'il croissait avec elle. Mais supposons qu'il regarde un morceau d'écorce desséchée. Il ne pourra s'unir à cette écorce qu'en éprouvant une sorte de sentiment de mort. Dans l'écorce desséchée, il voit moins que ce qu'elle montre réellement. Celui qui ne voit que l'apparence sensible de l'écorce peut l'admirer, elle peut lui plaire, mais alors il ne voit pas son racornissement, ce qui transperce pour ainsi dire l'âme et l'emplit d'une pensée de mort.

Il n'y a pas la moindre chose au monde qui ne puisse provoquer un sentiment de croissance, de devenir, de bourgeonnement, ou au contraire de dépérissement, de décomposition, chez celui qui vit une telle union de son corps éthérique avec le monde extérieur. On voit l'intérieur même des choses. Supposons qu'un homme parvenu à l'état d'acceptation et qui pousse plus loin cette éducation de lui-même, porte son attention sur le larynx humain ; celui-ci lui apparaîtra sous un jour tout à fait remarquable. Il verra que cet organe se trouve au début de son devenir et qu'il a devant lui un grand avenir. C'est le larynx qui, révélant lui-même sa propre vérité, nous dit qu'il est comme une graine. Ce n'est pas un

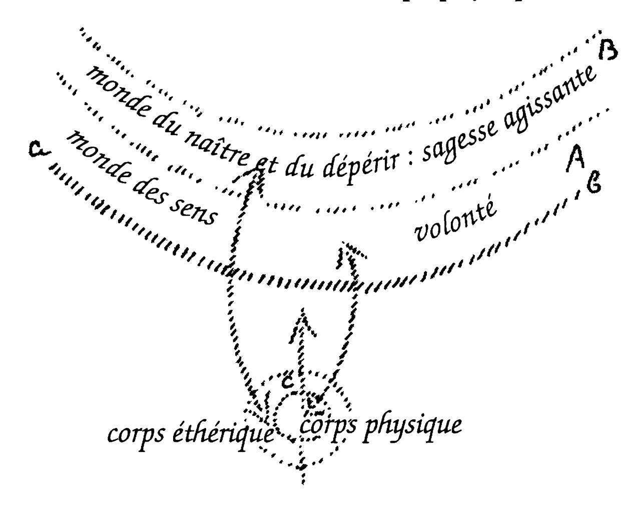
fruit, ce n'est pas quelque chose qui se dessèche, c'est une graine. Et il viendra un moment dans l'évolution humaine – on le sait directement par ce que montre le larynx – où il sera complètement transformé[14], où, au lieu que l'homme n'en fasse sortir, comme actuellement, que des paroles, il en naîtra d'autres hommes. Le larynx est le futur organe de la reproduction, de la naissance. Actuellement l'homme engendre la parole grâce au larynx, mais ce dernier est aussi l'ébauche, le germe, d'un organe qui se développera à l'avenir afin de pouvoir, une fois spiritualisé, engendrer l'homme, l'homme tout entier. Voilà ce qu'exprime directement le larynx si on lui laisse dire ce qu'il est. D'autres organes du corps nous montrent au contraire qu'ils ont depuis longtemps dépassé leur point culminant et qu'à l'avenir, ils ne se trouveront même plus dans l'organisme humain.

Vous voyez que ce qui, à l'avenir, doit devenir et se développer, ou bien aller en déclinant et mourir, se révèle directement à une pareille vision. Lorsque nous sommes parvenus à cette union du corps éthérique avec le monde de la réalité, nous constatons que la vie bourgeonnante et la décomposition, le dépérissement, sont deux choses qui s'enchevêtrent partout. Il y a là une dure, très dure épreuve pour l'homme qui progresse quelque peu. Car tous les êtres se font alors connaître à lui de telle façon que certaines choses en eux lui donnent un sentiment de croissance et de bourgeonnement, alors que d'autres lui font l'effet d'aller en dépérissant. C'est par ces deux forces essentielles que se révèle tout ce que nous voyons derrière le monde sensible. Ce monde, c'est celui que l'occultisme appelle le monde du naître et du dépérir. Derrière le monde sensible, le regard plonge donc dans ce monde du naître et du dépérir, au-delà duquel se trouve la sagesse agissante.

Derrière la volonté agissante, la sagesse agissante! Je dis bien sagesse *agissante*, pour la bonne raison que la sagesse que l'homme introduit habituellement dans ses idées est de la sagesse pensée, et non pas agissante. Celle que l'homme acquiert lorsqu'il regarde au-delà de la volonté agissante est liée aux choses. Dans le domaine des choses, là où s'exerce la sagesse agissante, ses effets sont manifestes, elle est vraiment présente. Là où elle se retire en quelque sorte de la réalité, il en résulte la mort. Là où elle pénètre apparaît le devenir, la vie qui bourgeonne et croît. Or ce monde que nous regardons ainsi et qu'en somme nous pouvons appeler le deuxième monde, nous pouvons le délimiter et dire: Nous regardons d'abord le monde des sens – appelons le A – et celui de la sagesse agissante, B, qui est derrière le monde des sens. C'est de ce dernier que provient la substance de notre corps éthérique. La sagesse agissante que nous voyons au-dehors, nous la voyons aussi dans notre corps éthérique. Et dans notre corps physique, nous ne voyons pas seulement l'apparence sensible, mais aussi de la volonté agissante comme il y en a partout dans le monde des sens (voir dessin p. 38).

Ce qu'il y a de singulier, c'est que si, ayant atteint l'état d'acceptation, nous rencontrons quelqu'un et que nous le regardons, la couleur de sa peau ne nous apparaît plus seulement comme rose, jaunâtre ou verdâtre, mais de telle façon que nous nous unissons à cette couleur, à la réalité, et à la volonté agissante qui s'y trouve. Tout ce qui vit dans cette personne semble se projeter vers nous à travers la couleur de ses joues. Et les gens simplement disposés à remarquer ce teint rose diront que c'est là le signe d'une bonne santé. En fait, c'est l'homme même que l'on rencontre en voyant en lui de la volonté agissante. Nous pouvons donc dire, en nous reportant à notre dessin, que notre corps physique – je le représente par un premier cercle – provient du

monde que nous désignerons par « monde A », le monde de la volonté agissante, alors que notre corps éthérique, que je représente par un second cercle, est tiré du monde B, du monde de la sagesse agissante. Ceci vous montre quel rapport il y a d'une part entre le monde de la sagesse agissante qui s'étend au-dehors et notre corps éthérique et, d'autre part, entre le monde de la volonté agissante qui s'étend aussi au-dehors et notre corps physique.



Pour la vie ordinaire, le pouvoir de connaître ce rapport a été refusé à l'homme. Sur mon dessin il y a un rapport immédiat entre le monde extérieur sensible et notre corps physique, entre le monde de la sagesse agissante et notre corps éthérique. Ces liens existent, mais l'homme n'a sur eux aucune influence. Ils lui échappent. Comment cela se fait-il ? Il y a pourtant une circonstance où nos pensées et les jugements que nous formons dans notre âme ne sont pas aussi inoffensifs pour notre propre réalité que dans la vie journalière.

D'ordinaire, lorsque nous sommes éveillés, des divinités bienfaisantes font en sorte que nos pensées n'agissent

pas trop dangereusement sur notre propre réalité. Elles nous ont privés du pouvoir que nos pensées pourraient avoir sur nos corps physique et éthérique. Sans quoi tout irait bien mal dans le monde. Si – j'insiste encore là-dessus – nos pensées avaient vraiment dans notre monde humain la force qu'ont réellement les pensées divines, l'homme provoquerait en lui-même un léger processus de mort à chacune de ses erreurs et il serait bientôt desséché. Et que dire d'un mensonge ! Si, à chacun de ses mensonges, l'homme voyait se consumer la partie correspondante de son cerveau, comme ce serait le cas s'il pénétrait véritablement dans le monde, il verrait combien de temps son cerveau résisterait ! Des dieux bons ont ôté à notre âme le pouvoir d'agir sur nos corps physique et éthérique. Mais il ne peut pas en être toujours ainsi. Si vraiment notre âme n'avait pas la moindre action sur notre corps physique et notre corps éthérique, nous serions bientôt au bout des forces qui s'y trouvent et notre vie ne durerait pas longtemps. Comme nous le verrons au cours des prochaines conférences, il y a dans cette âme des forces qui doivent passer dans le corps physique et le corps éthérique, qui en ont besoin. C'est pourquoi il faut qu'à certains moments des courants de forces s'écoulent de notre âme dans le corps éthérique et le corps physique. C'est ce qui se passe pendant la nuit, lorsque nous dormons. Par le détour du Je et du corps astral, les courants de forces dont nous avons besoin pour chasser la fatigue nous viennent alors de l'univers. Tel est le rapport vivant qui unit le monde de la volonté et celui de la sagesse à nos corps physique et éthérique. C'est en effet dans ces mondes que disparaissent pendant le sommeil le corps astral et le Je. Ils y pénètrent et y constituent des centres d'attraction pour les substances qui doivent maintenant se déverser du monde de la sagesse dans le corps éthérique et du monde de la

volonté dans le corps physique. Cela doit se passer pendant la nuit. Si, à ce moment-là, l'homme restait conscient, vous verriez comment se passerait cet écoulement de force en lui ! Si, de façon générale, il restait conscient, avec toutes ses erreurs, ses défauts, tout le mal qu'il commet dans le monde, il en résulterait un piège bien étrange pour les forces qui devraient alors se déverser en lui. Ce qu'il introduirait dans son corps éthérique et son corps physique à partir de son Je et de son corps astral, en provenance des mondes de la sagesse agissante et de la volonté agissante, y provoquerait d'horribles destructions.

C'est pourquoi des dieux bienfaisants ont pris soin que nous ne puissions pas être consciemment présents lorsque, pendant la nuit, les bonnes forces doivent se déverser dans notre organisme. Pour cela, ils ont atténué la conscience de l'homme qui dort, afin qu'il ne puisse pas agir et corrompre par ses pensées ce que, sans cela, il endommagerait certainement. De toutes les expériences que nous pouvons faire en nous élevant vers les mondes supérieurs, en avançant par un travail consciencieux sur le chemin de la connaissance, c'est la plus douloureuse. Dans le livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*[15], vous pouvez voir comment la vie nocturne, la vie pendant le sommeil, peut être un moyen pour passer du monde de la réalité extérieure aux mondes supérieurs. Quand l'homme, accédant au monde de l'imagination, commence à voir sa conscience de sommeil s'éclairer de connaissance et d'expérience, il doit prendre garde de bien exclure de sa conscience tout ce qui pourrait être une source de destruction pour ses corps physique et éthérique. C'est là ce qui rend nécessaire de vraiment bien se connaître lorsqu'on entreprend cette ascension vers les mondes supérieurs. Or, quand on se connaît bien, on cesse en général de s'aimer. L'amour de soi qui existe toujours

chez celui qui n'est pas parvenu à se connaître lui-même – car c'est une illusion de croire qu'on ne s'aime pas, on s'aime plus que tout au monde –, cet amour de soi doit être dominé pour qu'on puisse s'exclure soi-même. Il faut, au cours de cette ascension, pouvoir se dire : Tel que tu es à présent, tu dois te mettre en retrait. C'est déjà beaucoup d'avoir atteint l'état d'acceptation, mais il faut aussi ne plus s'aimer soi-même. Il faut donc être capable de se dire : Tu dois te mettre en retrait, car si tu ne sais pas écarter tout ce que tu aimes tant en toi, tes mesquineries, tes erreurs, tes préjugés, tes sympathies et tes antipathies, etc., lorsque tu t'élèveras vers les mondes supérieurs, des forces se mêleront à ce qui doit te pénétrer pour que tu puisses devenir clairvoyant. Ces forces s'attaqueraient alors au corps physique et au corps éthérique. Autant d'erreurs, autant de processus de destruction. Tant que pendant le sommeil nous n'avons aucune conscience, tant que nous ne sommes pas capables de nous élever jusqu'au domaine de la clairvoyance, des dieux bons nous protègent, afin que les courants venant des mondes de la volonté et de la sagesse agissantes ne se déversent pas dans nos corps physique et éthérique. Mais lorsque nous élevons notre conscience jusque sur le plan de la clairvoyance, aucun dieu ne nous protège plus – car la protection qu'ils nous donnent consiste justement à nous enlever toute conscience –, et c'est alors nous-mêmes qui devons rejeter nos préjugés, nos sympathies, nos antipathies, etc. Nous devons écarter tout cela, car s'il nous reste encore de l'égoïsme, des désirs personnels, si nous en sommes encore à porter tel ou tel jugement venant de ce qu'il y a de personnel en nous, nous nuirons à notre santé, c'est-à-dire à nos corps éthérique et physique, dès que nous nous développerons en nous élevant dans les mondes supérieurs.

Il est d'une extrême importance que nous voyions bien ce qu'il en est. Nous pouvons comprendre à quel point il est essentiel pour l'homme que toute influence sur ses corps éthérique et physique lui soit ôtée pendant sa vie diurne, du fait que ses pensées, telles qu'il les conçoit dans son corps physique et son corps éthérique, n'ont rien à faire avec la réalité, que ces pensées restent inopérantes et ne peuvent donc rien occasionner de déterminant en ce qui concerne la réalité. La nuit, elles peuvent déjà entraîner quelque chose de décisif. Toute pensée fausse détruirait notre corps physique ou éthérique. Nous verrions alors apparaître à nos yeux tout ce qui vient d'être décrit. Le monde sensible nous apparaîtrait comme un océan de volonté agissante, et derrière, mû par cette volonté, excitant ou calmant cette volonté, nous contemplerions la sagesse qui édifie le monde. Nous verrions ce monde susciter dans son flux et reflux tantôt la naissance et la vie, tantôt le déclin et la mort. C'est dans le monde véritable que nous plongeons alors le regard, le monde de la volonté agissante, celui de la sagesse agissante, celui du naître et du dépérir, des naissances perpétuelles et des morts perpétuelles. Ce monde qui est le nôtre, il est important de le connaître. Car une fois qu'on le connaît, on y trouve un précieux moyen de parvenir à une acceptation qui s'élève de plus en plus haut. On se sent de plus en plus engagé dans le courant des naissances et des morts continuelles. On sait que, quoi qu'on fasse, on est dans quelque chose qui naît et quelque chose qui meurt. Et quand une chose est bonne, l'homme n'en dit plus seulement qu'elle est bonne et qu'elle lui inspire de la sympathie. Non, il en vient maintenant à savoir que le bien, dans l'univers, est quelque chose qui crée, qui signifie partout le monde du commencement. Du mal, il sent que c'est la décomposition qui se répand. Il fait alors un pas important vers une

nouvelle conception de l'univers où il ne pourra plus ressentir le mal autrement que sous l'aspect de l'Ange exterminateur, l'Ange de la mort avançant à travers le monde, et le bien comme le créateur qui fait perpétuellement naître les choses dans le monde, qu'elles soient grandes ou petites. La science de l'esprit peut ainsi permettre à celui qui a compris ce qui vient d'être dit d'approfondir la conception qu'il se fait de l'univers, d'acquérir le sentiment que le domaine du bien et celui du mal ne sont pas seulement tels qu'ils nous apparaissent dans la *maya* extérieure où nous en jugeons de telle façon que nous trouvons seulement l'un sympathique et l'autre antipathique. Non, le domaine du bien, c'est celui de tout ce qui est créateur, et le mal, c'est l'Ange exterminateur qui parcourt le monde armé de sa faux. Chaque fois que nous faisons le mal, nous venons en aide à l'Ange exterminateur, nous prenons nous-mêmes sa faux et participons à son œuvre de mort et aux processus de destructions. Toute notre conception du monde se trouve consolidée si nous fondons nos concepts sur une base spirituelle. C'est cette force que, à partir de maintenant, l'humanité doit prendre en elle et faire passer dans le développement de la culture, car les hommes en auront besoin à l'avenir. Jusqu'ici, des dieux bienfaisants ont pris soin des hommes, mais désormais, dans notre cinquième époque postatlantéenne, le temps est venu où les destins, où le bien et le mal, sont plus ou moins remis entre les mains de l'homme. Pour cela il est nécessaire que les hommes sachent que le bien est le principe créateur et le mal celui qui apporte la mort.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Hanovre, 29 décembre 1911

La dernière conférence nous a montré comment le corps physique de l'homme est en relation avec notre monde des sens. Nous avons vu que ce corps physique se compose de la même substance que celle que l'on trouve dans le monde sensible extérieur, substance qui, dans sa réalité, s'est présentée à nous comme de la volonté. On peut donc dire que, dans le monde sensible extérieur, nous avons de la volonté agissante comme nous en avons aussi dans notre corps physique. C'est dans ce sens qu'on peut dire du corps physique qu'il fait aussi partie du monde extérieur sensible. Derrière le monde sensible, nous avons découvert le domaine du naître et du mourir, et nous avons trouvé sa vraie forme, que nous pouvons appeler la sagesse agissante. La substance de cette sagesse agissante a formé aussi le corps éthérique humain. Et dans ce corps physique et ce corps éthérique sont insérés ce que nous appelons le corps astral et le Je, car l'homme complet tel qu'il se présente à nous sur la Terre est un composé : c'est l'assemblage ordonné d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un Je.

Ici, nous devons introduire dans notre étude une considération peut-être un peu difficile à saisir, mais qui permettra de comprendre de façon extrêmement profonde le monde et l'être humain en particulier. Au départ, nous pouvons admettre que le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et le Je doivent être

assemblés d'une certaine façon. Or celui qui peut s'appuyer sur la clairvoyance pour observer l'homme tel qu'il est tout simplement dans le monde en reçoit une impression dont nous allons voir combien il est important de tenir compte. Il lui semble que ces quatre éléments qui composent la nature humaine sont associés d'une façon irrégulière, de sorte qu'on peut se demander si, à un moment donné, quelque dérangement ne se serait pas produit dans cet assemblage. L'étude approfondie de l'entité humaine donne l'impression que les quatre éléments qui la composent ne sont pas emboîtés les uns dans les autres comme ils devraient l'être. Un certain désordre s'est glissé dans leurs rapports. C'est l'impression que l'on a. À ce propos vous allez pouvoir constater, une fois de plus, que de profondes vérités sont contenues dans les traditions religieuses et occultes lorsqu'on sait les comprendre.

Nous verrons peu à peu comment ce qui nous fait l'effet d'un désordre est exprimé d'une façon merveilleuse dans la Bible par ces mots que Lucifer dit à l'homme lorsqu'il s'efforce de l'induire en tentation : Vos yeux seront ouverts et vous saurez distinguer le bien et le mal.[16] Ces paroles sont d'une profondeur inouïe. Ce qu'elles signifient, ce n'est pas seulement que les yeux seront ouverts. Les yeux représentent ici les sens en général. Si nous comprenons bien les paroles de Lucifer, nous pouvons les traduire ainsi : Tous vos sens auront un effet autre que celui qu'ils auraient si vous ne vouliez suivre que les dieux au lieu de me suivre moi, Lucifer. Sous l'influence de Lucifer, l'activité des sens prend une forme autre que celle qu'ils auraient sans cela. Il est déjà très difficile à l'homme moderne de se représenter comment agissent les sens, mais si je vous explique maintenant comment agiraient ces sens si Lucifer n'avait pas

introduit du désordre dans l'assemblage des quatre constituants de la nature humaine, ce que je vais devoir dire vous semblera grotesque. Il faut bien dire certaines choses grotesques pour la bonne raison que les hommes d'aujourd'hui ne peuvent pas se figurer qu'au début, quelque chose d'autre que ce qu'ils vivent actuellement à pu être juste. Si de nos jours on demandait à quelqu'un à quoi servent les yeux, il répondrait, bien entendu, que les yeux servent à voir, et en un sens on aurait raison de tenir pour fou celui qui répondrait que les yeux ne servent pas à voir! Pourtant, en réalité, les yeux humains n'ont nullement été destinés à voir dès l'origine de l'évolution terrestre. Ils ne sont parvenus à voir comme ils voient aujourd'hui qu'après la tentation luciférienne. Ce qui fait la force de vision chez l'homme ne devait pas, à l'origine, pénétrer l'œil et aller vers l'extérieur, vers ce qu'on appelle les choses. Cette force devait seulement s'approcher jusqu'à l'œil et, lors de chaque acte visuel, si l'homme avait respecté les intentions divines initiales, il aurait pris directement conscience de son œil. Il ne devait pas voir un objet extérieur, mais ressentir son propre œil. Il devait prendre conscience de l'activité qui s'exerce dans l'œil lui-même[17], alors qu'aujourd'hui il n'en est pas conscient et ne prend conscience que de ce qui résulte de l'activité oculaire. Il prend conscience de ce qui se présente à lui en tant qu'objet extérieur. Mais il aurait dû éprouver une impression de vision bien plus tôt, dans sa vision même, et non pas seulement en atteignant un objet. Il aurait dû prendre déjà conscience de lui-même dans son œil, sentir l'activité de l'œil en tant que telle.

Cela, l'homme actuel ne peut guère le faire, en ce qui concerne son œil, sans avoir suivi un entraînement occulte spécial. Mais il peut le faire avec sa main. Il peut

tout au moins faire une distinction entre l'action de saisir un objet avec sa main et l'action de remuer celle-ci librement, sans but, en prenant seulement conscience de l'activité qu'il exerce. Lorsque l'homme n'applique sa force visuelle qu'à son œil, il ne voit rien. Il en est ainsi pour l'homme d'aujourd'hui. Mais primitivement, ce n'est pas ainsi que les choses avaient été prévues. En considérant son œil, son oreille ou n'importe lequel de ses organes sensoriels, l'homme aurait dû avoir la faculté de percevoir la volonté agissante, d'y nager en quelque sorte, de la reconnaître d'après la manière dont elle affectait ses organes. Pour l'œil, il aurait dû se passer ce qui se passe actuellement pour la main. Lorsque vous saisissez un objet, vous sentez qu'il est dur si vous avez de la peine à vaincre sa résistance, qu'il est mou si cette résistance est faible. Mais ce que vous percevez en fait, c'est ce que vous faites avec votre main. Il aurait pu en être de même pour l'œil. L'homme aurait pu ne sentir que son œil, en éprouvant comment ce dernier est directement en rapport avec la volonté agissante, si son corps éthérique avait été convenablement imbriqué dans son corps physique.

Mais ce n'est pas le cas : le corps éthérique n'est pas uni au corps physique comme il devrait l'être. Et ceci n'est qu'un exemple du désordre qui existe dans l'homme. En fait, aucun des corps de l'entité humaine n'est convenablement inséré dans les autres. Tout y est pour ainsi dire en désordre. Si l'influence luciférienne ne s'était pas produite au point de départ de l'évolution terrestre, l'assemblage des quatre composants de l'entité humaine eût été tout autre. Et ce que je veux vous montrer aujourd'hui, c'est que le désordre causé par Lucifer dans l'organisation humaine a eu des conséquences tout à fait particulières.

Je voudrais d'abord m'expliquer à l'aide d'un schéma.

Corps physique – Corps éthérique
1 – Prépondérance du corps physique sur le corps éthérique:
monde des sens

Corps éthérique – Corps astral
2 – Prépondérance du corps éthérique sur le corps astral:
sentiment corporel global

* •••••

Corps astral – Corps éthérique
3 – Prépondérance du corps astral sur le corps éthérique:
Processus vitaux organiques et physiques normaux

Je – Corps astral
4 – Prépondérance du Je sur le corps astral:
Le Je est mêlé au penser, ressentir et vouloir

* ici Lucifer et Ahriman se rencontrent

Considérons tout d'abord la relation du corps physique et du corps éthérique qui est inséré dans ce corps physique. Si le corps éthérique s'était infiltré tout à fait régulièrement dans le corps physique comme cela était prévu à l'origine par les dieux qui ont conduit l'évolution, l'homme ressentirait tout autour de lui quelque chose comme un ruissellement constant de volonté agissante. Ces choses sont difficiles à dire du fait même qu'elles ne se sont pas réalisées ainsi ! L'homme percevrait partout de la volonté agissante et différenciée. Il pourrait établir certaines distinctions entre les effets de cette volonté selon qu'il orienterait consciemment ses yeux, ses oreilles ou ses autres organes vers le monde. Ces organes, dans leur

diversité, ne feraient que lui donner l'occasion de percevoir la volonté de différentes façons, mais partout il ressentirait de la volonté qui ruisselle. Voilà ce qui se passerait si, comme c'était prévu par les dieux qui ont conduit l'évolution, le corps éthérique était convenablement inséré dans le corps physique. Or ce n'est pas le cas : le corps éthérique ne pénètre pas totalement dans le corps physique, de sorte qu'une partie de ce dernier a été pour ainsi dire laissée à elle-même, ce qui lui confère un certain supplément d'activité qu'il ne devrait pas avoir. C'est comme s'il y avait dans le corps physique des endroits qui ne sont pas complètement imprégnés d'éthérique, comme ils devraient l'être d'après l'intention initiale des entités divines qui dirigent l'évolution de la Terre. Et ces endroits sont justement ceux où se forment les organes des sens. De là vient la constitution actuelle de ces organes où, chose extrêmement curieuse, se produisent des phénomènes purement physiques qui sont comme exclus de l'ensemble des activités vitales.

Vous savez qu'il y a dans l'œil quelque chose qu'on peut comparer au fonctionnement purement physique d'une chambre noire ou d'un appareil photographique. C'est comme si une partie de l'organe ne recevait pas l'imprégnation générale du corps éthérique. C'est effectivement le cas. Il en est de même du labyrinthe de l'oreille interne où l'on retrouve quelque chose comme un clavier. Le corps éthérique a été en quelque sorte repoussé, et dans le corps physique se produisent des actions locales de nature purement physique où le corps éthérique n'intervient pas. Ainsi naissent ce que nous appelons les sensations. Si nous pouvons éprouver les couleurs, c'est parce que le corps éthérique n'imprègne pas l'œil d'une façon normale et qu'alors se produisent à l'intérieur de l'organe des phénomènes purement physiques. Il en est de même

pour chacun des organes sensoriels : le corps physique y prédomine sur le corps éthérique. Voilà donc un premier fait curieux. Nous sommes amenés à constater une prédominance du corps physique sur le corps éthérique. S'il n'y avait pas cette prédominance du corps physique, le monde sensible tel qu'il s'étend autour de nous n'existerait pas. L'être humain serait uni au monde environnant de façon telle tout serait perçu comme de la volonté, comme un ruissellement, un flux et un reflux de volonté. Si le corps physique ne prédominait pas ainsi sur le corps éthérique, l'homme ne serait pas passif dans ses sensations, mais actif, comme il se sent actif lorsqu'il étend sa main. Tels sont les faits d'un puissant intérêt qui se révèlent à une observation supérieure, occulte, de l'entité humaine. Tout notre monde sensible repose sur le fait que le corps éthérique a été repoussé des organes des sens et qu'il y a dans ces organes quelque chose qui constitue en nous une enclave purement physique.

Nous en arrivons en deuxième lieu au rapport qui unit le corps éthérique au corps astral. Là encore, ce rapport n'est pas ce qu'il devrait être. Au lieu que le corps astral pénètre normalement dans le corps éthérique, il y a maintenant prépondérance du corps éthérique sur le corps astral, prépondérance que même un faible degré de clairvoyance suffit à vérifier. Si en effet cette prépondérance n'existait pas, l'homme ne pourrait pas pleurer, par exemple. Dès qu'on observe quelqu'un qui pleure, quelqu'un dont les glandes lacrymales laissent s'écouler leur particulière sécrétion salée, on remarque que l'activité du corps éthérique est trop intense par rapport à celle, propre au corps astral, qui s'y trouve insérée. L'homme ne parvient pas à faire entrer toute sa vie astrale dans son corps éthérique. Celui-ci prédomine sur le corps astral, ce qui se manifeste par une réaction du corps éthérique sur le corps

physique: en pressant sur ce dernier, il provoque la sécrétion des larmes. Il en est de même de toutes les sécrétions glandulaires chez l'homme. Elles reposent toutes sur une prépondérance du corps éthérique sur le corps astral, sur une rupture d'équilibre dont les conséquences se font sentir jusque dans le corps physique, de sorte qu'il en résulte toutes les sécrétions. Si les choses se passaient différemment, l'activité glandulaire n'aboutirait pas à une sécrétion. Si l'action du corps éthérique correspondait exactement à celle du corps astral, l'activité astrale serait entièrement absorbée par les mouvements internes, l'action interne des glandes. Celles-ci ne sécréteraient rien, leur activité s'épuiserait en elle-même. Il n'y aurait aucune production de matière sécrétée. Vous le voyez, pour l'observation occulte, les conséquences de la tentation luciférienne sont énormes. Si Lucifer n'était pas intervenu dans l'ordonnance du monde, l'homme par exemple ne suerait pas – veuillez m'excuser d'être aussi direct –, car au lieu du phénomène que nous connaissons, il se produirait un mouvement, une activité interne dans les organes correspondants. Les glandes n'exsuderaient rien vers l'extérieur. L'étude des rapports entre le corps éthérique et le corps astral nous révèle donc une prépondérance du premier sur le second.

Alors que nous avons pu faire remonter à la prépondérance du corps physique sur le corps éthérique ce qu'est pour nous le monde sensible, sa nature particulière, nous pouvons dire maintenant que la prépondérance du corps éthérique sur le corps astral a pour conséquence le sentiment que nous avons de nous-mêmes. L'impression que nous avons de former un tout, de nous trouver dans notre corps, provient de cette prépondérance du corps éthérique sur le corps astral. Le fait de pouvoir nous ressentir dans notre corps, le sentiment global que nous avons de notre corps, voilà l'expression subjective de cette prépondérance.

Si maintenant nous voulons poursuivre notre étude, ce ne doit pas être d'une façon schématique. Il serait en effet facile de dire qu'il y a d'abord prépondérance du corps physique sur le corps éthérique, ensuite prépondérance du corps éthérique sur le corps astral et d'en conclure qu'en troisième lieu le corps astral doit à son tour prédominer sur le Je. Mais ce serait construire un schéma de façon intellectuelle, et procéder ainsi ne mène à rien. Ce n'est pas de cette façon qu'il faut continuer notre étude. Lorsqu'en effet on reçoit communication de faits occultes et qu'on veut ensuite les compléter d'une façon théorique, par le raisonnement, la réalité se révèle tout autre. La raison peut servir parfois pendant un moment, puis cela ne va de nouveau plus. En continuant notre étude, nous serons amenés, en troisième lieu, à constater une action inverse, une prépondérance s'établissant, en sens contraire, du corps astral sur le corps éthérique. Ceci nous oblige donc à considérer de nouveau le rapport entre ces deux corps, et l'observation occulte découvre alors une prépondérance du corps astral sur le corps éthérique.

La prépondérance que nous constatons maintenant est même celle qui a le plus d'importance pour l'étude de l'homme. On peut en effet, si l'on considère l'être humain d'une façon grossière, matérialiste, tel qu'on le décrit volontiers, en tout cas, dans la plupart des ouvrages matérialistes, ne voir en lui qu'un grand appareil de digestion, un appareil qui mange, digère et édifie le corps à partir des substances qu'il absorbe et transforme de mille façons. En fait, vous trouverez difficilement dans les ouvrages matérialistes d'autre description de l'être humain que celle d'un appareil qui reçoit de l'extérieur des substances et les élabore pour les répartir dans les muscles, les os, les tendons, etc. Lorsqu'on observe l'homme sans tenir compte de ce qu'il est du fait qu'il perçoit un monde sensible, du fait

qu'il a des sécrétions qui lui donnent le sentiment de constituer un ensemble, lorsqu'on étudie en gros le phénomène de la digestion, en suivant les matières ingérées sur le chemin qu'elles parcourent depuis la bouche jusqu'à leur assimilation par le sang et la circulation de celui-ci, on ne fait qu'observer un processus qui n'est en fin de compte que l'expression physique de la prédominance du corps astral sur le corps éthérique. Vous vous rappelez que si nous considérons le monde d'un point de vue spirituel, il nous faut voir, derrière tout phénomène sensible, quelque chose de spirituel dont ce phénomène sensible n'est que l'apparence extérieure. À l'arrière-plan de tous ces processus grossiers de digestion et d'assimilation, nous devons voir l'action spirituelle provenant de la prépondérance du corps astral sur le corps éthérique. Cette prépondérance s'exprime dans les phénomènes de la vie, phénomènes organiques, normaux, pour autant qu'ils sont de nature physique.

Nous avons ainsi découvert quelque chose de très curieux, voyez-vous, et je vous invite à y réfléchir sérieusement. Ce que le matérialisme considère souvent comme l'essentiel chez l'homme, ce qui est en tout cas de beaucoup le principal souci de la plupart des gens, c'est-à-dire absorber de la nourriture et la transporter ensuite aux différents organes du corps, tout cela n'existe que parce que l'influence luciférienne a causé un certain décalage qui a lui-même provoqué une prédominance du corps astral sur le corps éthérique. C'est-à-dire que s'il n'y avait pas eu Lucifer au début de l'évolution humaine et s'il n'avait pas perturbé, comme nous l'avons indiqué, les rapports entre le corps astral et le corps éthérique, l'homme ne pourrait pas manger et digérer, il ne pourrait pas transformer les substances comme il le fait à présent. Par conséquent, ce que le matérialiste considère comme l'essentiel est un acte

purement luciférien. En produisant un décalage entre le corps astral et le corps éthérique, Lucifer a donné un supplément d'activité au corps astral, ce qui lui a permis d'acquérir une prédominance sur le corps éthérique et, de ce fait, l'homme en est arrivé à se nourrir d'aliments matériels. Il n'était pas du tout destiné à cela. Il devait atteindre un certain état, un certain niveau d'existence où il n'aurait eu besoin d'absorber aucune nourriture grossière.

Ces faits nous montrent de façon merveilleuse que la tentation luciférienne a eu pour conséquence ce qu'on peut nommer l'expulsion hors du Paradis. Car être au Paradis, ce n'est pas autre chose qu'être une créature purement spirituelle qui n'a pas besoin d'absorber de la nourriture physique et de la transformer à l'intérieur d'elle. L'expulsion hors du Paradis correspond donc à ce que la majorité des personnes à tendance matérialiste considère comme la plus grande des jouissances. Le châtiment des hommes n'a pas seulement consisté dans l'obligation d'absorber et d'élaborer des aliments. Ils ont été doublement punis : ce qui, dans le langage symbolique de la Bible, était pour le premier homme le pire des châtiments, l'expulsion du Paradis et la nécessité de se nourrir physiquement, est devenu pour la plupart des gens la plus grande des jouissances. Ainsi les hommes ont tellement changé que le fait d'être hors du Paradis est devenu pour eux le plaisir suprême. Il semble extraordinaire qu'il faille clarifier ces choses, mais il le faut.

Nous en venons enfin à un quatrième point. Il s'agit maintenant d'un rapport entre le Je et le corps astral. Ici l'influence luciférienne provoque une prépondérance du Je sur l'activité du corps astral. Vous voyez qu'il n'est pas question d'une prépondérance du corps astral sur le Je. En effet, elle n'existe pas. Ne construisons pas les choses d'une façon schématique, mais fions-nous à l'observation. Celle-ci nous

montre que le rapport entre le corps astral et le corps éthérique est double, tandis que dans le cas du Je et du corps astral il y a simplement prépondérance du premier sur le second. C'est-à-dire que le Je ne se comporte pas vis-à-vis du corps astral comme il était destiné à le faire avant que n'agisse l'influence luciférienne : il est devenu plus égoïste, il a un caractère d'« égoïté » plus prononcé que cela n'aurait dû être. Mais que s'est-il donc passé ? Comment s'est introduit ce déséquilibre, le quatrième que nous en venons à constater ? Pour nous en faire une idée, il nous faut reconstituer par la pensée ce qu'auraient dû être les rapports normaux entre le Je et le corps astral.

Dans l'humanité, telle qu'elle est actuellement de par sa soumission à l'influence luciférienne, un dérèglement de certains rapports intérieurs, à savoir la prédominance du Je sur le corps astral, fait que l'homme est, si l'on peut dire, d'une « égoïté » plus forte que cela ne devrait. Nous avons déjà posé certains jalons permettant d'indiquer comment devrait être le Je. Il se comporte d'une façon correcte lorsque l'homme devient, avec sagesse, énergie et patience, son propre éducateur et qu'il passe par les états d'âme que nous avons appelés l'étonnement, le sentiment de vénération envers ce que l'on étudie, le sentiment d'être à l'unisson avec les phénomènes du monde, et enfin, l'acceptation. En se posant de cette façon vis-à-vis du corps astral, le Je suscite en nous l'impression impartiale qu'il est comme il doit être, car il a ainsi annulé ce qu'avait produit l'action de Lucifer. C'est seulement en parvenant au degré le plus élevé des quatre qualités que nous avons nommées qu'on peut rétablir le rapport originel du Je avec le corps astral. Ce rapport est très spécial, et vous pouvez déjà vous en rendre compte en lisant attentivement certains chapitres de *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs* ? [18] Dans l'état où il est aujourd'hui,

l'homme est constamment imbriqué dans son penser, son ressentir et son vouloir. On trouvera difficilement un seul cas où, dans l'état de conscience ordinaire, l'homme soit seulement dans son Je, sans s'imbriquer dans le penser, le ressentir et le vouloir. Essayez au moins une fois d'exiger de vous-même de saisir la pure pensée du Je. Nos amis anthroposophes agonisent presque sous l'effort quand monsieur Unger[19] demande toujours et encore que l'on saisisse vraiment cette pure pensée du Je, en faisant abstraction de tout le penser, le ressentir et le vouloir ! C'est à en perdre le souffle.

Vous voyez par là combien il est difficile d'atteindre ce Je, ne serait-ce qu'en tant qu'idée, sans même aller jusqu'à la séparer complètement de l'activité du penser, du ressentir et du vouloir. Quand l'âme est dans son état habituel, les manifestations de la pensée, du sentiment et de la volonté la traversent sans cesse, et il en va de même des désirs. Jamais l'homme n'est isolé, avec son Je, du penser, du ressentir et du vouloir. Or c'est à cela justement qu'on peut parvenir en passant par les quatre états d'âme décrits précédemment : pouvoir rester à l'extérieur du penser, du ressentir et du vouloir, et les observer comme n'importe quelle chose extérieure. Nos propres pensées doivent nous devenir aussi indifférentes que des objets extérieurs, quand nous ne disons plus : je pense, mais quand nous voyons notre penser évoluer comme un processus qui ne nous concerne pas. Il doit en être de même pour le ressentir et le vouloir. Quiconque réfléchit, ne serait-ce qu'en passant, aux particularités de sa vie intérieure peut admettre que c'est là un idéal, mais un idéal accessible. En pratique, l'homme se confond à tel point avec son penser, son ressentir et son vouloir qu'il lui est extraordinairement difficile de s'en défaire et de parcourir le monde en se disant : Un compagnon marche à mes

côtés toute ma vie durant. Ce compagnon dépend de moi, car je fais corps avec lui. Il m'apparaît comme une sorte de « double ». Cela pense, cela ressent et cela veut à côté de moi. Quant à moi, je suis un autre : ce que je suis dans mon Je. Je chemine à côté de ce que je porte avec moi comme une triade, trois sacs dont l'un est rempli par mon penser, l'autre par mon ressentir et le troisième par mon vouloir. Mais tant qu'on n'est pas parvenu à vivre dans la pratique cette théorie des trois sacs, on ne peut se faire aucune idée exacte du face-à-face qui avait été établi par les êtres divins entre le Je d'une part et le penser, le ressentir et le vouloir d'autre part, avant que l'influence luciférienne ne se fût exercée sur l'être humain. C'était à être le spectateur de lui-même que l'homme était destiné, non pas à vivre en lui-même.

En quoi a donc consisté la véritable tentation, la tentation originelle ? Exprimons-le de façon aussi familière que possible en interprétant un peu les choses. Cette tentation a consisté en ceci que Lucifer s'est approché du Je humain – de ce Je que l'homme aurait dû recevoir dans sa pureté, en plus du corps astral qui lui avait déjà été conféré sur l'ancienne Lune – et qu'il lui a dit : Qu'il est donc ennuyeux pour toi, ô homme, d'aller de par le monde avec cet unique point central du Je suis, et de simplement regarder tout le reste ! Ce serait tellement plus amusant si tu plongeais dans ton corps astral. Je te donne la force de le faire. Tu ne resteras plus à l'écart avec ton Je, à te contenter de toujours contempler ton double, mais tu plongeras en lui. L'impression de te noyer que tu éprouveras en t'immergeant dans ton corps astral, je la compenserai en te donnant de ma force.

Et le Je a plongé dans le corps astral. Pour qu'il ne s'y noie pas, la force luciférienne lui a été inoculée. Et ce que l'homme a pris ainsi en lui de force luciférienne, c'est

l'excédent du Je dans le corps astral, c'est la surabondance de l'« égoïté », qui est en fait une « lucifiérité ».

De quoi s'agit-il en réalité ? Comment cela se traduit-il dans la vie ? Cette « lucifiérité » cet excès d'« égoïté », se traduit dans la vie de telle façon que nous sommes mêlés en premier lieu à nos pensées, à nos sentiments et à nos impulsions volontaires aussi, mais surtout à nos pensées. En effet, si Lucifer ne la lui avait pas suggérée, l'homme n'aurait jamais conçu cette idée malencontreuse que sa raison est bien en lui, qu'il conçoit en lui des pensées. Il aurait su, au contraire, que les pensées sont hors de lui et qu'il lui faut par conséquent observer le penser. L'homme aurait toujours observé jusqu'à ce que la pensée lui soit donnée et que lui soit révélé ce que le penser contient. Vous trouverez cela exposé par exemple dans ma *Philosophie de la liberté*.[20] Jamais l'homme n'aurait eu l'idée de devoir combiner toutes sortes de pensées afin de juger par lui-même. La faculté de former un jugement personnel, indépendant de toute révélation, est une création luciférienne en nous. La raison, dans la mesure où l'homme la considère comme sa propriété personnelle, est en fait une erreur. C'est la tentation luciférienne qui a inculqué à l'homme l'idée qu'il doit utiliser son raisonnement. Et maintenant vous pouvez comprendre qu'en un sens, cette raison est née, elle aussi, d'un décalage et qu'elle ne saurait nullement servir de norme lorsqu'il s'agit de saisir la réalité.

Comme je l'ai fait remarquer à Karlsruhe[21], il semble tout naturel à l'homme qui compte uniquement sur sa raison de dire que, pour comprendre le Mystère du Golgotha et la Résurrection, il lui faut faire abstraction de cette raison. Car tout ce qu'elle dit contredit la Résurrection. C'est ainsi que s'est exprimé l'homme du XIXe siècle et même le théologien dit « libéral ». Mais comment pourrait-on s'attendre à ce que le Mystère du

Golgotha, cet acte qui, justement, n'a rien de luciférien, qui s'est passé tout à fait en dehors de la sphère luciférienne et qui a pour but de surmonter le domaine de Lucifer, puisse être compris par une faculté qui provient justement de Lucifer, c'est-à-dire la raison? Il est évident que jamais personne ne pourra comprendre ce genre d'événements avec sa raison car elle est un cadeau luciférien et elle est donc inapte à concevoir les choses qui n'ont aucun rapport avec l'activité de Lucifer. Voici comment ces choses sont reliées en profondeur. Si le Mystère du Golgotha était compréhensible par la raison humaine, il n'aurait pas eu besoin d'avoir lieu, mes chers amis, il aurait été tout à fait inutile. Car il est justement là pour compenser le décalage qui s'est produit par suite de l'influence luciférienne. Il est là pour guérir l'homme de l'extraordinaire présomption, du singulier orgueil qui se manifeste quand l'homme veut tout comprendre par sa raison. C'est ici qu'il nous faut reconnaître combien la raison en tant que telle est limitée. J'ai souvent protesté contre l'affirmation selon laquelle la connaissance humaine a des limites. Mais la raison, elle, est limitée.

Reportez-vous au schéma que nous avons fait plus haut (voir schéma p. 49). Vous savez maintenant d'où provient le désordre originel, mais vous pouvez alors vous demander quel a été le premier effet de la tentation luciférienne. C'est, bien entendu, ce dérangement que nous avons décrit comme une prépondérance du Je sur le corps astral.

Toute l'influence de Lucifer est issue du fait que de la force luciférienne a été ajoutée au Je, que ce Je s'est mêlé d'une façon impure au penser, au ressentir et au vouloir, provoquant ainsi une prépondérance luciférienne sur le corps astral. C'est seulement à cause de cela que le corps astral a prévalu à son tour sur le corps éthérique. Et désormais l'équilibre s'est trouvé rompu chez l'homme.

C'est comme si, par l'influence luciférienne, un choc avait été donné au corps astral et que celui-ci l'avait transmis au corps éthérique, d'où la prédominance de l'astral sur l'éthérique. Mais ce n'est pas allé plus loin. Le corps éthérique n'a pas simplement transmis le coup reçu ; il s'est comporté comme une balle élastique qui, comprimée jusqu'à un certain point, résiste, puis réagit en sens inverse. Alors que nous avons constaté une prépondérance du corps astral sur le corps éthérique, la chose s'inverse ensuite et le corps éthérique rebondit, si bien qu'à son tour il prédomine sur le corps astral. C'est en 2 sur mon schéma que se situe ce choc en retour. Vient ensuite la prépondérance du corps physique sur le corps éthérique. Physique et éthérique donnent tous les deux un choc en retour. Pourquoi cela ? Parce que, tandis qu'ici Lucifer a agi en frappant, Ahriman a renvoyé le coup de l'autre côté, dans le corps éthérique et le corps physique. Si bien qu'en réalité, au milieu, là où il y a prépondérance du corps éthérique sur le corps astral et du corps physique sur le corps éthérique d'une part et d'autre part prépondérance du corps astral sur le corps éthérique et du Je sur le corps astral, Ahriman et Lucifer entrent en conflit. C'est là qu'ils se rencontrent. Il existe en tout homme un point central où Lucifer et Ahriman se rencontrent. Là, l'occasion s'offre à l'homme soit de basculer vers Lucifer et d'enfoncer son corps astral trop profondément dans son corps éthérique, soit de s'approprier la force de propulsion d'Ahriman et de pousser trop avant son corps éthérique dans son corps astral. Nous avons ici affaire à un ensemble de forces agissant les unes sur les autres.

L'étape suivante sera de nous rendre compte que partout nous avons affaire à l'action de certaines forces. Nulle part nous n'avons encore rencontré l'action de substances,

sauf à propos de la prédominance du corps astral sur le corps éthérique, où nous avons vu comment les substances matérielles sont assimilées, absorbées sous forme d'aliments, puis transformées. La nécessité s'impose donc à nous de rechercher maintenant, du point de vue occulte, ce qu'est en réalité la matière. C'est par cette question que nous commencerons demain.

QUATRIÈME CONFÉRENCE
Hanovre, 30 décembre 1911

Ce qu'on appelle d'ordinaire la matière n'est accessible à l'homme qu'au moyen de représentations relativement difficiles à concevoir. Pour se faire, du point de vue occulte, une idée de ce qu'est la matière, la substance, il faut tout d'abord se demander quelle est la propriété la plus remarquable de ce qu'on a l'habitude d'appeler la matière. Lorsqu'on se pose cette question sans parti pris, on doit dire que tout ce qui est matériel se caractérise d'abord par son extension dans l'espace, par le fait que cela emplit l'espace. En effet, personne n'aurait l'idée de parler d'une chose qui se présente dans l'âme – un sentiment, une pensée, ou même une impulsion volontaire – en disant que la volonté, la pensée ou le sentiment occupent un espace. Tout le monde trouverait absurde de dire par exemple qu'une pensée au sujet d'un héros dépasse de cinq mètres carrés celle à propos d'un homme ordinaire. La réflexion nous oblige à reconnaître que l'idée de spatialité, d'étendue, ne peut d'aucune façon s'appliquer à nos états intérieurs, aux mouvements de notre âme.

On pourrait dire cependant qu'il existe un autre indice distinctif pour la matière, c'est qu'elle doit avoir du poids. Mais en ce qui concerne le poids, nous allons voir que les choses ne sont pas si simples. Car si nous nous contentons d'observer le monde, nous ne pouvons avoir aucune perception immédiate, ni même remarquer quoi que ce soit, de l'existence du poids des choses, alors que

nous percevons parfaitement qu'elles emplissent l'espace, qu'elles sont étendues.

De plus, nous savons que l'étendue spatiale se mesure d'ordinaire selon trois dimensions : la hauteur, la largeur et la profondeur ou la longueur comme on voudra la nommer. On énonce une vérité universellement reconnue, et même triviale, lorsqu'on dit que les choses s'étendent dans l'espace selon ces trois dimensions. C'est donc cette extension sur trois dimensions que nous pouvons reconnaître comme la principale caractéristique de la matière. En réfléchissant à ce qui a été dit plus haut, au fait qu'en ce qui concerne la vie de l'âme on ne peut pas parler d'un élément spatial, on devra dire qu'il y a, en plus de cette extension dans l'espace, autre chose que ce qui prend de la place, autre chose que la matière ou la substance. Les observations qu'on peut déjà faire sur le plan physique montrent en effet qu'il n'y a pas d'états spatiaux, de faits spatiaux, correspondant aux expériences de la vie intérieure.

Si donc on considère ces expériences psychiques avec la même absence de préjugés que les phénomènes matériels de l'espace, on constate bientôt que les premières possèdent un caractère qui leur est propre et sans lequel elles ne pourraient pas exister. Cette propriété, tout esprit impartial devra l'admettre, c'est le fait que toute expérience intérieure se déroule dans le temps. Si nous ne pouvons pas dire que tel sentiment ou telle impulsion volontaire a cinq mètres de long ou cinq mètres carrés de surface, nous sommes par contre forcés d'admettre que ce que nous ressentons et pensons, dans la mesure où il s'agit d'un vécu de l'âme, se déroule dans le temps. Non seulement nous avons besoin d'un certain temps pour vivre ces choses, mais l'une d'entre elles arrive plus tôt ou plus tard qu'une autre. Bref, ce que nous vivons dans notre âme est soumis au temps.

Or dans notre réalité, celle qui nous entoure et celle que nous sommes nous-mêmes, les conditions d'espace et de temps sont enchevêtrées. Dans le monde extérieur en particulier, les choses sont ainsi faites que tout en s'étendant dans l'espace, elles se succèdent aussi dans le temps. Leur déroulement exige un certain temps. Sans aborder encore les vérités occultes, on peut donc se demander quel rapport il y a entre l'espace et le temps. Nous voici donc placés bien innocemment, au cours de ce cycle de conférences anthroposophiques, devant l'un des plus graves problèmes philosophiques qui se soient jamais posés. D'innombrables penseurs se sont cassé la tête en se demandant quelle est la relation qui unit le temps et l'espace. Il ne vous sera peut-être pas très facile de comprendre d'emblée cette relation, le plus grand nombre d'entre vous n'ayant pas suivi de formation philosophique particulière. Mais si vous voulez prendre la peine de suivre l'exposé de ces idées, vous verrez combien elles peuvent être fécondes et mener loin pour peu qu'on les cultive dans la méditation.

Il est bon tout d'abord de partir du temps, de ce temps dont nous faisons l'expérience dans notre âme. Demandez-vous donc comment vous vivez le temps dans votre être intérieur. Ne pensez pas au temps que vous lisez sur votre montre ; vous ne feriez ainsi que comparer votre vie intérieure à des faits extérieurs. Faites abstraction de tout ce qui vous permet de repérer le temps grâce à une montre ou n'importe quel autre procédé extérieur. Essayez d'observer jusqu'à quel point le rapport de temps se manifeste dans votre âme. Plus vous réfléchirez, plus vous examinerez à fond le problème, plus vous verrez que la seule mesure possible du temps, c'est une pensée que vous vous êtes laissé suggérer par une perception extérieure. Vous voyez, vous entendez quelque chose ; une pensée ou une

représentation surgit alors dans votre âme. Si vous cherchez ensuite à préciser le rapport qui existe entre vous-même et cette représentation ou cette pensée, vous verrez qu'en somme, pendant que vous avez cette pensée, vous êtes vous-même la pensée. Tant que la pensée a pris possession de vous, vous êtes, dans votre for intérieur, cette pensée. Ce serait un préjugé de croire que vous pouvez encore avoir, à côté, la représentation de votre « Je suis », ou quelque chose d'analogue. Le « Je suis » n'est pas là pendant que vous êtes adonné à la pensée. Vous êtes vous-même la pensée. Il faut déjà mettre en place une certaine pratique si l'on veut encore être quelque chose à côté de la pensée que l'on a.

L'homme se laisse tout d'abord aller aux pensées et aux sentiments qui lui sont immédiatement donnés. Mais supposons que vous laissiez ce morceau de craie faire surgir en vous une pensée. Tant que vous faites abstraction de tout le reste, et que vous vous adonnez entièrement à la représentation « craie » qui a été provoquée en vous par la perception, votre vie intérieure et la représentation craie sont une seule et même chose. Mais, une fois conçue cette représentation, il vous vient à l'idée qu'hier vous avez aussi vu de la craie; alors vous comparez votre représentation présente avec l'expérience de la craie que vous avez vécue hier. Et si vous avez bien compris que vous vous identifiez directement avec la craie d'aujourd'hui, vous vous apercevez aussi que vous ne pouvez pas vous identifier avec la craie d'hier comme vous le faites avec celle d'aujourd'hui. La craie d'hier doit être restée en vous comme une représentation de votre souvenir. Alors que vous ne faites qu'un avec la présente représentation craie, la craie d'hier, elle, est devenue quelque chose d'extérieur dans votre vie psychique. La craie d'aujourd'hui est votre vie intérieure actuelle. La

représentation de votre souvenir, par contre, vous la contemplez en dirigeant votre regard en arrière, mais, par rapport à la représentation actuelle, c'est quelque chose d'extérieur. Or il en est de même de tout ce que vous avez vécu dans votre âme, à l'exception du moment présent. Le moment présent, c'est votre vie intérieure actuelle. Tout ce que vous avez déjà vécu, vous l'avez chassé ; c'est déjà en dehors de votre vie intérieure. Pour vous faire une image de la chose, vous pouvez vous représenter que le moment présent, avec vos représentations actuelles, est comme un serpent qui a mué. Ce dont vous vous êtes débarrassé, c'est la peau dont ce serpent s'est dépouillé. Le serpent a mué, laissant derrière lui une première peau, une deuxième, puis une troisième, etc. De même, toutes vos anciennes représentations sont devenues extérieures à votre vie intérieure actuelle, présente. Aussi loin que vous pouvez remonter dans vos souvenirs, vous avez sans cesse transformé quelque chose d'intérieur en quelque chose d'extérieur. La représentation de la craie que vous avez maintenant vous devient extérieure dès l'instant où vous passez à une autre représentation. Vous travaillez en somme à une perpétuelle extériorisation : vous rejetez derrière vous votre propre intérieur, du fait que cet intérieur, comme la peau abandonnée par le serpent, devient constamment un extérieur. C'est en cela que consiste la vie de l'âme : ce qui est intérieur s'extériorise continuellement, si bien qu'en nous-mêmes, dans ce processus spirituel intérieur, nous pouvons distinguer entre ce qui est réellement intérieur et l'élément extérieur qui s'y mêle. Sans sortir du domaine de notre âme, nous devons donc y distinguer deux parties, celle de notre intérieur proprement dit, et celle de l'intérieur devenu extérieur.

Or ce que nous venons de voir s'accomplir ainsi, ce processus par lequel l'intérieur est devenu un extérieur,

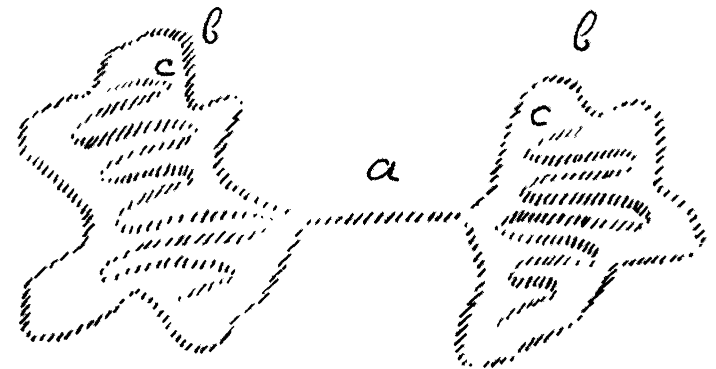
c'est ce qui produit en somme le contenu de notre vie psychique : en y réfléchissant, vous verrez en effet que ce que vous pouvez appeler votre âme, c'est tout ce qui vous est arrivé depuis le moment de votre enfance auquel vous pouvez faire remonter votre premier souvenir. Quelqu'un qui aurait oublié tout ce qu'il a vécu aurait en réalité perdu son Je. La réalité de la vie de notre âme consiste dans cette possibilité que nous avons de rejeter nos souvenirs derrière nous, tout en les conservant comme autant de peaux dont on s'est dépouillé.

Vous pouvez d'ailleurs vous représenter cette réalité de la vie de l'âme sous les aspects les plus variés. Remarquez bien qu'à un moment donné la vie intérieure de chacun de nous est différente de ce qu'elle est à un autre moment. Supposez que vous sortiez par une belle nuit étoilée, ou que vous écoutiez une symphonie de Beethoven : en ces instants, vous avez identifié avec votre vie intérieure un vaste domaine de la vie de l'âme. Puis après avoir contemplé cette belle nuit, si vous rentrez dans une pièce sombre et misérable, il vous semble que votre âme s'est subitement rétrécie ; elle ne contient plus qu'un petit nombre de représentations. Ou bien encore, si la symphonie s'est tue, vos impressions auditives sont appauvries. Il en est de même lorsque vous dormez : la vie de votre âme se recroqueville complètement pour reprendre toute son ampleur au moment de votre réveil. La vie de votre âme est donc dans un constant processus d'édification. Si nous voulions la représenter par un dessin – qui ne serait que symbolique, car l'on ne peut dessiner que dans l'espace, alors qu'il s'agit de faits purement temporels – il faudrait lui donner les formes les plus variées.

Ici (*a*) l'âme serait toute rétrécie, là (*b*) elle se dilaterait. Il faudrait nous la représenter prenant les formes les plus variées : *c* serait toujours le contenu de cette vie de l'âme.

Déjà ce dessin, symbole visible de quelque chose d'invisible, peut vous montrer l'expansion et le resserrement de la vie intérieure. L'âme qui écoute une symphonie est plus riche que celle qui n'entend qu'un bruit. On peut donc dire, sans cependant faire intervenir la notion d'espace, que la vie de l'âme se dilate et se resserre. Et pendant cette dilatation et ce resserrement se produit évidemment un mouvement spirituel intérieur. Un mouvement ! La vie de l'âme est mouvement.

volonté sagesse mouvement forme



Il ne faut pourtant pas vous représenter ce mouvement comme ayant lieu dans l'espace, mais tel que nous l'avons décrit. Ces dilatations et ces resserrements donnent naissance à des formes. Il y a donc mouvement puis expression de ce mouvement dans certaines formations, mais ce ne sont pas des formations spatiales, ce sont les formes de la vie de l'âme qui s'étend et se resserre. Et qu'est-ce qui vit au fond dans cette succession d'expansions et de resserrements ? Si vous y réfléchissez un peu, vous approcherez par là de la réalité. Là se déroulent vos sensations, vos pensées et vos impulsions volontaires pour autant que tout cela est spirituel. Semblable à de l'eau, ce déroulement coule, se forme et se déforme, toujours spirituellement. Et mainte-

nant, une seule représentation va nous suffire pour que la chose s'éclaire. Nous avons dit que dans l'âme vivent des pensées, des représentations, des sentiments, des impulsions volontaires. Or ces dernières sont plus fondamentalement nécessaires que les pensées elles-mêmes. Si vous considérez en effet que la vie de l'âme peut être mise en mouvement, tantôt plus rapidement, tantôt plus lentement, vous en viendrez à sentir que c'est la volonté elle-même qui la met en mouvement à l'intérieur de vous. Si vous stimulez votre volonté, vous pouvez accélérer le cours de vos pensées et de vos sentiments. Quand votre volonté est indolente, tout va plus lentement. Vous avez besoin de la volonté pour augmenter l'étendue de votre vie intérieure. De sorte que, dans tout cela, nous avons : premièrement la volonté, puis tout ce qui vit dans des sentiments, des représentations et ce que, dans notre âme – je dis bien dans la vie de notre âme – nous pouvons désigner comme étant l'expression de la sagesse. Vient ensuite le mouvement – expansion et contraction – et enfin la forme qui apparaît comme l'expression du mouvement. Vous pouvez distinguer de façon très précise, dans la vie de votre âme, la volonté, la sagesse, le mouvement et la forme. Tout cela vit et se meut dans l'âme.

C'est dommage que nous ne puissions faire durer ce cycle de conférences pendant tout un mois, car cela nous permettrait de parler d'une façon plus précise. Vous verriez alors que tout cela peut être parfaitement montré, c'est-à-dire que dans votre vie intérieure s'écoule en quelque sorte ce qui a sa racine dans la volonté, et contient ensuite de la sagesse, du mouvement et de la forme. Vous constaterez alors de quelle façon remarquable la suite de termes qui se rapportent au contenu de la vie de l'âme correspondent aux noms que nous avons pu donner à la série des Hiérarchies[22], depuis les Esprits de la volonté, de la sagesse,

du mouvement jusqu'à ceux de la forme. En analysant ainsi notre propre vie intérieure, nous avons attrapé les Hiérarchies par un bout. Nous les avons vraiment attrapées au passage ! De cette façon vraiment singulière, elles se montrent dans la vie de notre âme. Elles nous révèlent ainsi que leur agir est entièrement hors de l'espace. N'aurions-nous rien appris de plus, ce serait déjà important d'avoir trouvé, d'avoir pu nous représenter au moins approximativement, une qualité propre à ces quatre Hiérarchies – les Esprits de la volonté, de la sagesse, du mouvement, de la forme –, la non-spatialité. Lorsque nous parlons de « forme », il importe de bien voir qu'il s'agit d'abord de la formation non spatiale qui agit de façon psycho-spirituelle. Lorsque nous parlons des formes que créent les Esprits de la forme, il ne s'agit pas de formes extérieures spatiales, mais de ces formations intérieures qui sont l'apanage de la seule conscience, et que nous pouvons saisir dans le cours de notre vie psychique. Mais ici, tout s'écoule dans le temps. Vous ne pouvez pas vous représenter cela sans le temps. Il vous faut faire abstraction des apparences, des comparaisons qui n'ont été utilisées que pour faciliter la compréhension, mais n'ont aucune signification pour la chose elle-même. Tant que nous restons dans la vie de l'âme, nous devons nous représenter les choses de façon non spatiale.

Lorsque les Esprits de la volonté ont d'abord agi sur l'ancien Saturne, les Esprits de la sagesse sur l'ancien Soleil, les Esprits du mouvement sur l'ancienne Lune et les Esprits de la forme sur la Terre, on pourrait dire, si l'on prend en considération la nature purement intérieure des Esprits de la forme, qu'en créant l'homme sur la Terre, ils lui ont donné une forme encore invisible. Ceci concorde bien avec ce que nous avons évoqué hier. Ce sont des formes invisibles, non spatiales, que les Esprits de la forme

ont tout d'abord données à l'homme au début de son évolution terrestre. Mais nous devons envisager que tous les objets extérieurs, eux aussi, tout ce qui dans le monde est perçu par nos sens, n'est pas autre chose que l'extériorisation d'une spiritualité intérieure. Et derrière tout ce qui est réalité matérielle extérieure spatiale, nous devons chercher quelque chose de tout à fait semblable à ce qui vit dans notre âme. Mais bien entendu, ce quelque chose reste imperceptible à nos sens et se cache derrière ce que nous montrent ceux-ci.

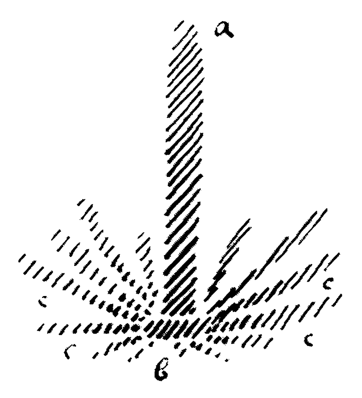
Et maintenant, comment pourrait-on se représenter une action qui prolonge celle des Esprits de la forme, en allant au-delà de la forme non encore spatiale qu'ils ont créée? Que se passe-t-il quand l'activité créatrice, s'étant poursuivie à travers la volonté, la sagesse, le mouvement et la forme, continue encore à s'exercer au-delà de la forme? C'est ainsi que la question se pose. Lorsque, dans l'univers, un processus a progressé jusqu'à la forme, une forme qui est entièrement dans le psycho-spirituel, qui n'est donc pas encore spatiale, quand le processus en est arrivé à cette forme suprasensible, le pas suivant n'est possible que si la forme en tant que telle se brise. Et c'est bien ce qui apparaît au regard occulte: quand certaines formes, créées sous l'action des Esprits de la forme, se sont développées jusqu'à un certain point, elles se brisent. Si donc vous envisagez des formes brisées, quelque chose qui naît du fait que des formes encore suprasensibles se brisent, vous avez alors le passage du suprasensible à l'élément sensible de l'espace. Or ce quelque chose qui est de la forme brisée, c'est la matière. La matière, là où elle se présente dans l'univers, n'est pas autre chose, pour l'occultiste, que de la forme brisée, cassée, éclatée. Si vous pouviez vous représenter que ce morceau de craie soit invisible et qu'il garde cette forme particulière de parallélépipède, tout en restant invisible, que vous le frappiez avec

un marteau et que vous le pulvérisiez, vous en auriez ainsi détruit la forme. Supposez qu'au moment où vous avez brisé cette forme, l'invisible devienne visible. Vous avez là une image de la naissance de la matière. La matière, c'est de l'esprit qui a évolué jusqu'à la forme, et s'est ensuite brisé, a éclaté, s'est effondré.

La matière est un amas de décombres de l'esprit. Il est extrêmement important de saisir le sens de cette définition. La matière est donc en réalité de l'esprit, mais de l'esprit brisé.

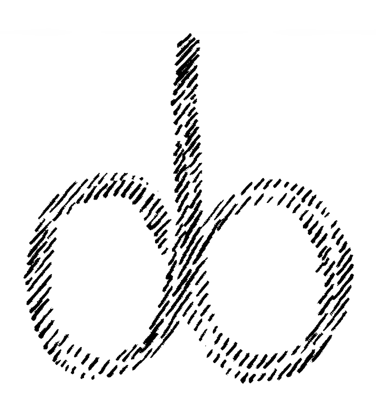
Si vous poursuivez vos réflexions, vous allez maintenant vous dire : nous rencontrons pourtant autour de nous de magnifiques formes spatiales comme celles des cristaux ; là nous voyons des formes bien régulières dans l'espace, et tu prétends que ce qui est matériel est un amas de décombres spirituels, de l'esprit éclaté !

Pour vous faire une idée, représentez-vous une chute d'eau (*a*), et imaginez qu'elle soit invisible. En *b* vous lui opposez un obstacle. Le jet d'eau se heurte ici contre une butée (*b*) et rejaillit en gouttes (*c*). Imaginez donc que la chute d'eau soit invisible, mais que les éclaboussures, par contre, deviennent visibles. Vous auriez ici un jet brisé. Cela vous donne à nouveau une image de ce qu'est la matière.



À présent il faudrait vous représenter que l'on supprime cette butée, car sa présence impliquerait déjà l'existence de la matière. L'obstacle étant retiré, dites-vous que la matière, lorsqu'elle a évolué spirituellement jusqu'à la forme, est toujours suprasensible. Partout elle est en mouvement, car, en effet, le mouvement précède la forme. Partout il n'existe rien d'autre que ce qui est pénétré par les actes des Esprits du mouvement. À un moment donné, le mouvement aboutit à la forme, il se fige, puis il éclate. L'essentiel, c'est que nous nous représentions bien que ce qui est tout d'abord de nature psycho-spirituelle rayonne, mais, sa force d'impulsion étant limitée, parvient au bout de son élan, rebondit sur soi-même, et finit par éclater. De sorte que, lorsque nous voyons n'importe où apparaître de la matière, nous pouvons dire qu'à la base de cette matière il y a un élément suprasensible qui, parvenu à la limite de son activité, éclate et se brise. Mais avant d'éclater, il garde encore intérieurement et spirituellement ses formes. Et dans les débris isolés, la forme spirituelle qui existait auparavant agit encore après l'éclatement. Là où cette action est puissante, les lignes de la forme spirituelle continuent d'exister après l'éclatement. Elles décrivent des lignes qui prolongent l'effet des lignes spirituelles, après que le morceau s'est brisé et disloqué. C'est ainsi que se forment les cristaux. Les formes des cristaux sont des continuations des formes spirituelles qui, par la force de leur propre élan, conservent leur direction primordiale, mais dans le sens inverse.

Le dessin que j'ai fait plus haut rend à peu de choses près ce que nous montre l'observation occulte de l'hydrogène. L'hydrogène fait l'effet d'un jet qui vient en bouillonnant de l'infini, se fige sur lui-même, éclate et se disperse. On devrait le dessiner comme si les lignes faisaient ici une sorte de culbute et conservaient leur forme.



Une parcelle d'hydrogène ressemble donc à un jet invisible qui semble provenir de l'infini et qui, à la fin, se brise comme un jet qui rejaillit en gerbe. Bref, partout la matière est de l'esprit brisé. Ce n'est pas autre chose que de l'esprit, mais à l'état de débris.

Il faut maintenant que je vous expose encore une idée difficile, mais qui se rattache à ce que j'ai dit en commençant. Nous avons vu que, même dans notre vie intérieure psycho-spirituelle, nous faisons une distinction entre l'intérieur et l'extérieur. Or en fait, toutes les dimensions de l'espace sont constituées de ces oppositions, de sorte que, partout où vous avez d'abord une dimension de l'espace, vous pouvez la concevoir comme partant d'un point ; ce point, c'est l'intérieur, et tout le reste est extérieur. Pour la surface, la ligne droite est un intérieur, tout le reste est un extérieur, etc. C'est ainsi que l'espace n'est pas autre chose que ce qui naît lorsque l'esprit doit se briser et passe, de ce fait, dans l'existence matérielle.

Il importe de bien comprendre ce qui va suivre. Supposez que cet éclatement de l'esprit dans la matière se passe à un moment où, la matière n'existant pas encore, l'esprit ne rencontre aucune sorte de résistance extérieure. Supposez que l'éclatement ait lieu, pour ainsi dire, dans le

vide. Quand l'esprit se brise en entrant dans le vide, c'est de la matière minérale qui apparaît. Il faut alors que l'esprit se brise lui-même, à partir de lui-même. Il en résulte de la matière minérale. Mais supposez maintenant que cela ne se passe pas dans un univers vierge et que ce qui, sortant de l'esprit, se brise et éclate, trouve devant soi un monde comportant déjà une certaine élaboration. Cela ne se développe pas dans le vide, mais, disons, dans une corporéité éthérique qui existe déjà. Dans le vide, la spiritualité qui se brise donne naissance à de la matière minérale; mais nous supposons maintenant qu'elle trouve déjà de l'éthérique. Quand elle éclate dans un corps, dans une substance éthérique préexistante, elle donne naissance à de la matière non pas minérale mais végétale. Ainsi quand l'esprit explose dans une substance éthérique, la matière végétale apparaît.

Or hier nous avons évoqué une substance éthérique particulière. Reportez-vous au tableau que nous avons établi : nous avons vu un corps éthérique qui présente un excès de force et prédomine sur la substance astrale, cette prépondérance étant due aux influences lucifériennes qui ont agi sur l'homme. Nous avons aussi trouvé de la corporéité physique qui a une prépondérance sur la substance éthérique, sur le corps éthérique. C'est même ce que nous avons remarqué en premier lieu, n'est-ce pas ? Représentez-vous ce que l'influence luciférienne a provoqué de si particulier; représentez-vous les diverses réactions qui se sont produites dans l'organisation humaine mal agencée ! Là où le corps physique se rencontre avec le corps éthérique, et où celui-ci est partout dérangé du fait de la pression excessive que le corps physique exerce sur lui, les choses ne se passent pas comme lorsque l'esprit pénètre la substance éthérique et s'y brise; non, il éclate à l'intérieur d'une corporéité qui est, bien sûr, éthérique,

mais sur laquelle le physique exerce trop d'emprise. Quand l'esprit entre dans une substance ainsi pré-élaborée et s'y brise, cela fait apparaître de la substance nerveuse, de la matière nerveuse. L'esprit qui pénètre, en éclatant, dans de la corporéité éthérique dominée par la corporéité physique, fait apparaître la matière des nerfs.

Vous avez ici trois degrés de la matière. Tout d'abord, la matière habituelle, celle que vous trouvez partout dans le monde sensible, ensuite celle qui existe dans les corps des végétaux, et enfin celle que nous trouvons dans les corps des humains et des animaux, du fait que des irrégularités s'y sont produites. Vous imaginez tout ce qu'il faudrait évoquer si nous voulions énumérer les innombrables conditions qui sont nécessaires à la formation de tout ce qui est matière dans le monde! Dans la dernière conférence, à propos des perturbations dues à l'influence luciférienne, nous avons vu aussi que le corps éthérique peut faire exagérément pression sur le corps astral. Lorsque de l'esprit éclate d'une certaine façon dans une astralité dominée par de l'éthérique, cela donne naissance à de la substance musculaire. Si la substance nerveuse et la substance musculaire ont un aspect si particulier et ne sont comparables à rien d'autre dans le monde extérieur, c'est parce qu'elles se forment de façon aussi complexe. Vous pouvez vous faire une idée de ces différences en vous représentant un métal liquide quelconque qui serait projeté, soit dans l'air libre, soit dans l'eau, soit peut-être encore dans la matière solide. C'est d'une façon aussi compliquée que se forment les différentes sortes de matières. Je désirais surtout aujourd'hui attirer votre attention sur les profondeurs de l'existence dans lesquelles il faut pénétrer si l'on veut vraiment fonder toutes ces choses. Si, à présent, vous faites jaillir de l'esprit dans l'état de la matière qui vient encore après, là où le Je pénètre de façon trop forte dans le corps

astral, si l'esprit pénètre en éclatant dans cette irrégularité de la corporéité qui vient de ce que l'« égoïté » du Je domine le corps astral, alors il se forme, après beaucoup de détours, de la substance osseuse. Vous le voyez, ce qui importe, c'est *comment* la matière se brise et se pulvérise lorsqu'elle naît de l'esprit. Tenez-vous-en fermement à ce que nous venons de voir, même si votre pensée ne peut pas me suivre dans tous les détails. Vous aurez néanmoins saisi le sens général de mon propos si vous avez compris qu'il faut toujours considérer la matière comme de l'esprit qui jaillit, se brise et explose, mais que quelque chose peut alors venir à l'encontre de cet esprit qui explose. Et selon que ceci ou cela vient à sa rencontre, il se brise dans des milieux différents, ce qui fait apparaître les diverses configurations de la matière : celle des nerfs, des muscles, des tissus végétaux, etc.

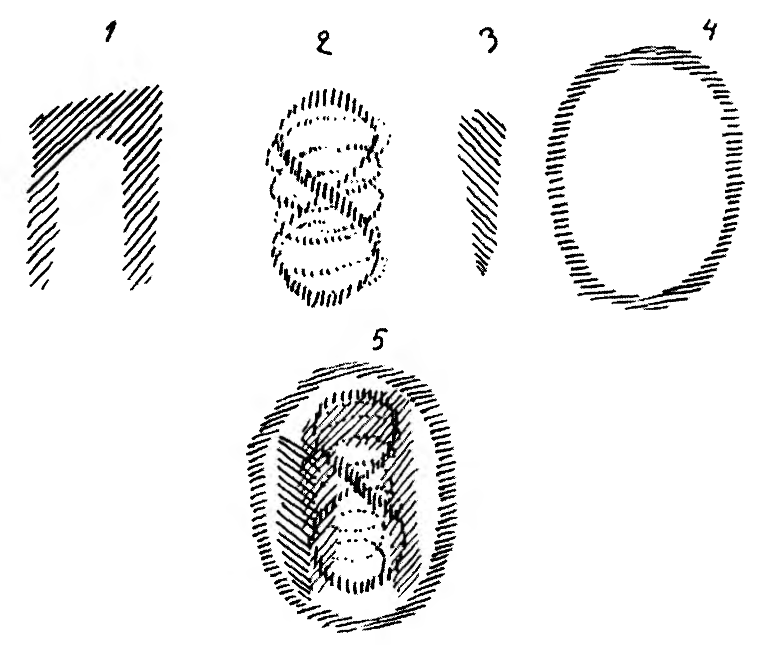
Mais maintenant vous aurez sans doute une question sur le cœur. Vous allez vous demander ce que l'être humain serait devenu si l'influence luciférienne ne s'était pas produite, avec toutes les modifications qu'elle a entraînées. Nous avons déjà envisagé les choses hier de façon générale, mais il faut maintenant aller plus loin. Si Lucifer n'avait pas agi de cette façon, l'homme n'aurait pas pu avoir des nerfs comme ceux qu'il possède actuellement. Car la substance nerveuse apparaît seulement à cause du désordre qui s'est introduit dans l'organisation humaine. De même, l'homme n'aurait pu avoir ni ses os ni ses muscles, sans l'influence luciférienne. Bref, nous voyons comment les différentes matières se sont formées du fait que des formes se déversent spirituellement dans quelque chose qui n'est là que par suite de l'influence luciférienne. Qu'est-ce donc que l'homme en tant qu'être matériel ? Tel qu'il nous apparaît extérieurement, il n'est qu'un produit de l'influence luciférienne. Car il n'aurait ni les nerfs, ni les

muscles, ni les os que nous lui connaissons, si cette influence n'avait pas existé. Le matérialisme ne décrit rien d'autre que ce que Lucifer a fait de l'homme, si bien qu'il est, en fin de compte, à l'école de Lucifer, et qu'il refuse tout le reste.

Comment serait l'homme s'il était resté dans l'état du Paradis ? Je vais vous en donner un aperçu rapide afin que nous puissions continuer demain avec des vues plus claires. Si l'influence luciférienne n'avait pas eu lieu, il y aurait eu tout d'abord, au début de l'évolution humaine sur la terre, ce qui est venu de l'influence des Esprits de la forme. Car les Esprits de la forme sont les derniers, parmi les Hiérarchies, qui ont agi dans l'homme. Ils n'ont créé, tout d'abord, qu'une forme purement suprasensible, et rien de spatial. Ce qui en serait advenu, aucun œil extérieur n'aurait pu le voir, aucun sens extérieur n'aurait pu le saisir, car des formes purement psychiques ne sont pas perceptibles aux sens. Cela aurait correspondu à ce que j'ai décrit dans *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?* [23] en parlant de la connaissance imaginative. Ce que les Esprits de la forme ont créé tout d'abord, cela aurait été de l'imagination. Donc rien de sensible, mais seulement de l'imagination suprasensible.

Dessinons un schéma très approximatif de ce qui serait à peu près advenu de l'homme (voir dessin 1 p. 80). Il faudrait esquisser ce que les Esprits de la forme ont créé en tant qu'imagination de l'homme, et cela serait animé par ce qui subsistait en lui des actes créateurs antérieurs des autres Hiérarchies. Cela serait parcouru par des mouvements intérieurs (schématiquement représentés sur le dessin 2). C'est ce qui subsisterait en l'homme des Esprits du mouvement. Cela se présenterait à nous sous la même forme que ce qui, dans *Comment parvient-on à des connaissances*

des mondes supérieurs? est décrit comme ce que l'on atteint par la connaissance inspirée.



On ne peut appréhender ces mouvements, en effet, qu'au moyen de l'inspiration. L'homme, dans son ensemble, consisterait donc en imagination, et le mouvement créé en lui aurait pu être perçu par l'inspiration. Enfin, ce que donnent les Esprits de la sagesse, ce serait de l'intuition, c'est-à-dire un contenu intérieur de réalité qui emplirait encore tout cela d'une façon ou d'une autre. Nous devrions introduire ici, à l'intérieur (dessin 3), de l'intuition, c'est-à-dire des entités directement présentes. Et le tout, surgissant du cosmos, nous semblerait comme entouré d'une aura de forme ovoïde qui serait l'activité des Esprits de la volonté (dessin 4). Telle serait la nature humaine suprasensible: elle consisterait en des contenus auxquels seule la connaissance purement suprasensible

pourrait accéder. Voilà, si fantastique que cela paraisse, l'être humain véritable, celui que nous appelons symboliquement l'homme du Paradis. Il ne se compose pas des matières dont il est fait aujourd'hui, mais il a une essence entièrement suprasensible

Et qu'est-il advenu par l'influence de Lucifer ? À cause de cette influence, voyez-vous, les imaginations ont été comme injectées d'esprit éclaté, c'est-à-dire de matière, et ce qui en est résulté, c'est ce qui est aujourd'hui notre squelette. Le système osseux, c'est l'imagination de l'homme, emplie de matière. En réalité, cette matière n'appartient pas à l'homme supérieur. C'est parce que l'influence luciférienne est intervenue qu'elle a été injectée dans ce qui, autrement, serait resté purement imaginatif. On pourrait sans difficulté passer au travers – si, bien sûr, ce n'était pas un non-sens. Mais ces imaginations ont d'abord été condensées, puis encore remplies de substance osseuse. Si bien qu'aujourd'hui, si on veut passer au travers du corps humain, on se heurte à la résistance des os. Il est devenu impénétrable. De même, ce qui est venu par les Esprits du mouvement a été rempli de substance musculaire, et ce qui serait perceptible en tant qu'intuition s'est rempli de substance nerveuse.

Ce qui ne s'est pas matérialisé reste suprasensible, – à savoir le corps éthérique humain. Ce corps éthérique est donc, à la limite du sensible, la plus subtile émanation faite d'une matière tellement plus affinée que celle des nerfs qu'elle ne peut pas, à proprement parler, être considérée comme matière.

C'est ainsi, voyez-vous, que l'homme est devenu un être extrêmement grossier. S'il était devenu tel qu'il aurait dû être selon les intentions primordiales des dieux, il n'aurait pas d'os et sa forme consisterait en une ossature

suprasensible imaginée ; il n'aurait pas de muscles pour se mouvoir, mais de la substance suprasensible qui s'animerait en lui, alors qu'actuellement ce qui remue en lui a été entièrement garni, bourré, de matière musculaire. Le mouvement suprasensible que les Esprits du mouvement ont autrefois donné à l'homme est devenu mouvement physique dans ses muscles. Quant à l'intuition que les Esprits de la sagesse lui ont attribuée, elle est devenue dans l'être humain perceptible aux sens cette matière nerveuse qui s'est « incrustée » dans l'intuition. Quand vous voyez dans les ouvrages d'anatomie des représentations du squelette, vous pouvez donc vous dire qu'originellement ce devait être une pure imagination et que, sous l'influence de Lucifer et d'Ahriman, cette imagination est devenue tellement grossière qu'elle nous apparaît aujourd'hui sous la forme d'un squelette solide, densifié, dur et cassant. Les imaginations se sont solidifiées. Allez dire, après cela, que l'on ne peut trouver aucun reflet du monde imaginatif dans le monde physique ! Celui qui sait ce qu'il en est voit dans le squelette humain une copie de quelque chose d'imaginatif, une reproduction du monde de l'imagination. Quand vous regardez un dessin du système musculaire humain, vous devez vous dire qu'en réalité cette reproduction n'est pas conforme à la nature ; elle est même tout à fait mensongère, parce que vous le voyez, alors que vous devriez spirituellement l'entendre ! En réalité, le mouvement rythmique suprasensible est spirituellement farci de matière musculaire qu'il faudrait donc enlever de là, et le reste ne devrait pas être vu, mais entendu, comme on entend les mouvements vibratoires de la musique. Vous devriez entendre des inspirations. Et ce que vous voyez représenté sur un dessin qui représente le système musculaire, ce sont des « inspirations de l'homme » fixées par la matière. Que dire enfin du système

nerveux ? Vous ne devriez ni le voir ni l'entendre, mais le percevoir seulement d'une façon spirituelle. Lorsqu'on veut observer le monde d'un point de vue cosmique, il est tout à fait déplacé que ce que l'on devrait saisir seulement dans sa pure spiritualité, ce qui, dans la réalité, est une enveloppe spirituelle injectée de matière physique, puisse apparaître devant soi comme quelque chose de visible, alors qu'on devrait ne pouvoir le percevoir qu'en tant qu'intuition.

L'expulsion hors du Paradis consiste essentiellement en ceci. L'homme était à l'origine dans le monde spirituel, c'est-à-dire dans le Paradis, et il était fait d'imagination, d'inspiration et d'intuition, ce qui veut dire qu'il avait une existence purement supraterrestre. Il a été ensuite transformé par ce qu'il avait provoqué en lui à cause de l'influence luciférienne, de sorte qu'a été injecté en lui ce qui résulte de l'esprit lorsque celui-ci se brise et éclate pour former la matière. La matière est donc quelque chose dont nous sommes remplis, mais qui ne fait pas partie de nous. Nous la portons en nous, et c'est pour cela que nous devons mourir physiquement. Telle est en effet la raison de la mort physique et de bien d'autres choses encore. Car l'homme, ayant quitté son état spirituel, ne peut vivre ici-bas d'une existence physique que jusqu'au moment où la matière finit par l'emporter sur la force qui la maintient assemblée. La matière, en effet, veut constamment éclater. Dans les os, elle n'est contenue que par la force de l'imagination, et quand elle prend le dessus sur la force des os, ceux-ci ne peuvent plus vivre. Il en est de même pour les muscles et les nerfs. Dès que, dans les os, les muscles et les nerfs, la matière prend le dessus sur l'imagination, l'inspiration et l'intuition, et qu'elle peut éclater, l'homme doit déposer son corps physique. Vous avez là

le rapport entre la mort physique et l'influence luciférienne. Nous aurons demain à rechercher comment le mal, les maladies et d'autres choses encore, sont apparus dans le monde.

CINQUIÈME CONFÉRENCE
Hanovre, 31 décembre 1911

L'essentiel de notre conférence d'hier aura été de nous donner, à partir de considérations assez compliquées, une idée de ce que nous devons d'abord nous représenter comme étant la matière, la substance : des formes spirituelles brisées, quasiment pulvérisées. Si nous avons dû, au cours de ces conférences, chercher en quoi consiste essentiellement l'existence matérielle, c'est parce qu'en tant qu'hommes terrestres nous sommes engagés dans cette existence. La forme spirituelle éclatée nous a envahis, pour ainsi dire, et elle nous emplit. C'est cette imprégnation de l'être humain par la matière terrestre que retrace symboliquement le si beau récit de l'expulsion hors du Paradis. Si vous avez suivi non seulement de façon conceptuelle, mais en le ressentant, ce qui a été dit hier, vous aurez compris que l'être humain est une sorte d'être double. Nous avons vu avant-hier que c'est à cause de l'intervention de Lucifer que les perceptions sensorielles, telles que nous les avons sur terre, ont été, en quelque sorte, insérées dans l'homme. Ces perceptions terrestres, il n'était pas à l'origine destiné à les avoir ; il ne devait en effet connaître qu'une sorte de participation à la volonté agissante. La façon dont on peut aujourd'hui entendre par ses oreilles, voir par ses yeux, percevoir par ses autres organes sensoriels, est en effet une déformation due à l'action luciférienne. Nous avons dit aussi que ce qui se produit davantage à l'intérieur du corps humain, ce qui nous apparaît dans le corps sous forme de sécrétions

glandulaires, provient également d'un dérangement dans l'assemblage des divers éléments de l'organisation humaine. Enfin, nous devons faire remonter tous les processus organiques normaux : la nutrition, l'élaboration des substances par la digestion, à une prépondérance de l'activité du corps astral sur l'activité du corps éthérique, prépondérance due, elle aussi, à l'influence luciférienne. Nous avons vu cela avant-hier. Tous les processus grossiers, matériels : ceux de la nutrition, de la digestion, etc., ceux des sécrétions glandulaires et aussi ceux des perceptions sensorielles, tous ces processus tels qu'ils existent actuellement chez l'homme doivent être attribués à l'action de Lucifer. Hier il s'est avéré aussi que ce qu'on appelle la matière nerveuse est dû, aussi, à cette influence luciférienne, et il en va de même pour la substance musculaire et pour la substance osseuse.

L'homme est donc un être double, qui doit à l'influence luciférienne d'une part la perception sensorielle, l'activité glandulaire et l'ensemble du métabolisme, et d'autre part la matière de ses nerfs, de ses muscles et de son système osseux. Mais comment ces deux hommes, l'homme des sens, des glandes, de la digestion, et l'homme des nerfs, des muscles et des os, se comportent-ils l'un vis-à-vis de l'autre ? Quelle est dans l'univers, dans le cosmos, la tâche de ces deux êtres accouplés dans la nature humaine ?

Sans même faire intervenir l'investigation occulte, la simple réflexion vous fera comprendre que tout ce qui se rattache à l'activité de nos sens, de nos glandes et de notre appareil digestif appartient en somme, une fois réalisé en nous, au passé immédiat. Il suffit d'une observation même superficielle pour s'en rendre compte. C'est quelque chose que l'homme, de par sa nature, laisse derrière lui. Nous voyons bien que tout ce qui, en nous, relève de l'activité organique, n'a aucune raison d'être éternel. Il suffit de voir

ce que nous apprend la science et même la vie quotidienne pour admettre qu'en tant qu'appareil de digestion et de nutrition nous sommes affreusement ligotés à cette vie. C'est une roue qui tourne indéfiniment de la même manière. À moins de vouloir considérer comme un progrès particulier le fait que l'homme, quand il en a l'occasion au cours de sa vie, développe un goût qu'il n'avait pas jusque-là pour certains plats ou certaines boissons, il faut reconnaître que ce labeur monotone qui consiste à manger puis à digérer sans cesse ne suppose guère d'évolution ni de progrès ! Cela se répète toujours de la même manière, et personne n'irait dire que cette activité qui nous est imposée puisse, humainement, être du ressort des valeurs éternelles. Les sécrétions de nos glandes, elles aussi, ont rempli leur rôle lorsqu'elles se sont effectuées. Elles ont évidemment leur importance pour la vie de notre organisme dans son ensemble, mais elles n'ont aucune valeur éternelle. Il en est de même de nos perceptions sensorielles en tant que telles. L'impression sensible se produit, puis s'efface. Voyez comment les impressions que vous avez reçues de vos sens pâlissent au bout de peu de jours, et quelle différence considérable existe entre la perception directe et ce qui n'est plus qu'un souvenir. Les perceptions sensorielles ont sans doute leur beauté ; il y a dans l'observation et l'expérience immédiate une grande source de joie pour la vie humaine, mais tout cela n'a certainement aucune valeur éternelle. Quelle valeur ont donc gardée pour vous, mes chers amis, les impressions sensibles que vous avez pu avoir dans votre enfance ou pendant votre jeunesse ? Qu'est devenu ce qui, alors, s'est offert à vos yeux et à vos oreilles ? Combien pâles sont les souvenirs !

Si vous vous dites que l'homme des sens, des glandes et de la digestion n'a, de par ces activités purement fonctionnelles, aucune valeur d'éternité, vous pourrez facilement

relier cette considération à l'idée générale que, dans la dernière conférence, nous n'avons malheureusement pu traiter que trop succinctement: celle de l'éclatement de la forme. Du fait que la forme est injectée dans ces activités fonctionnelles, l'organisme s'emplit de forme désintégrée – c'est-à-dire de matière –, ce qui permet à l'activité sensorielle, aux sécrétions glandulaires et aux processus digestifs de s'accomplir. On peut alors toucher du doigt ce fait que la forme se brise, se disloque et éclate. Ce qui nous apparaît dans l'activité des sens, des glandes et de la digestion, ce ne sont finalement que différents cas particuliers de désintégration de la forme, des spécialisations de ce que, plus généralement, on peut appeler un processus de destruction, ou d'injection de la forme dans la matière.

Il en est tout autrement si nous passons à l'activité des nerfs, à celle des muscles ou à celle des os. Nous avons pu voir dans la dernière conférence que le squelette humain se présente en quelque sorte comme de l'imagination matérialisée, le système musculaire comme de l'inspiration devenue matérielle dans la mobilité, et le système nerveux comme de l'intuition, elle aussi matérialisée. Nous en arrivons maintenant à parler plus précisément d'une chose à laquelle, dans des conférences publiques, on ne peut que faire allusion: lorsque l'homme passe le seuil de la mort, son squelette se détruit peu à peu, par décomposition ou incinération, mais ce qui reste quand le système osseux se désagrège matériellement, c'est l'imagination. Elle ne se perd pas. Elle demeure dans les éléments que nous emportons avec nous au-delà de la mort quand nous pénétrons dans le *Kâmaloka* et dans le *Dévachan*. Nous conservons alors une forme-image qui, aux yeux du clairvoyant exercé, n'est certes pas absolument semblable au squelette humain, mais qui présente pourtant déjà, quand quelqu'un dont la clairvoyance est moins développée la laisse

agir sur lui, une ressemblance extérieure avec lui. Ceci explique qu'il ne soit pas tout à fait faux de représenter la mort par l'imagination du squelette. Cela repose sur une clairvoyance certes peu développée, mais qui ne passe pourtant pas tout à fait à côté de son objet. S'ajoute ensuite à cette imagination ce qui subsiste des muscles lorsqu'ils se désagrègent matériellement : l'inspiration, dont ils ne sont en somme que l'expression. Cette inspiration nous reste aussi au-delà de la mort. C'est quelque chose de très intéressant. Et l'intuition inhérente au système nerveux subsiste également, lorsque les nerfs eux-mêmes, après la mort, subissent des processus de décomposition et de destruction. Tout cela fait partie, en réalité, de nos corps astral et éthérique.

Vous savez qu'on ne dépose pas entièrement son corps éthérique : on en emporte un extrait lorsqu'on passe par la porte de la mort. Mais ce n'est pas tout. L'être humain ne cesse de transporter à travers le monde son système nerveux, qui n'est rien d'autre que de l'intuition imprégnée de matière. De ce fait, il y a constamment de l'intuition aux endroits où les nerfs parcourent l'organisme humain, et la spiritualité qui entoure l'homme d'une sorte d'aura rayonnante émane de cette intuition. Il ne s'agit pas seulement de ce que nous emportons avec nous quand nous franchissons le seuil de la mort, mais de l'intuition rayonne sans cesse de nous, au fur et à mesure que nos nerfs se désagrègent. Quoique le système nerveux soit ce qui se conserve le mieux, les nerfs sont cependant soumis à un processus constant de destruction et doivent sans cesse être reconstitués ; il se produit toujours un rayonnement que l'on peut uniquement percevoir par l'intuition. On peut donc dire que de la substance spirituelle saisissable intuitivement émane continuellement de l'homme dans la mesure où son système nerveux se dégrade physiquement.

Ceci nous montre déjà que, du fait qu'il se sert de son système nerveux, qu'il l'use et y provoque des dégradations, l'homme n'est vraiment pas sans importance pour le monde. Il y joue même un grand rôle. Car de l'usage qu'il fait de ses nerfs dépend le genre de substances saisissables intuitivement qui rayonnent de lui. De même, quand l'homme se sert de ses muscles, des substances que l'on peut percevoir grâce à l'inspiration émanent de lui. Leur rayonnement est tel qu'il peuple sans cesse le monde de mouvements extraordinairement subtils et variés. Des substances inspirées s'exhalent ainsi et se déversent au-dehors. Ces termes ne sont pas très heureux, mais nous n'en avons pas d'autres. Et des os humains émane ce qu'il faudrait appeler de la substance saisissable grâce à l'imagination.

Ceci est particulièrement intéressant. Ce n'est pas pour vous submerger de faits découverts par la recherche clairvoyante que je vous raconte tout cela, mais parce que c'est vraiment intéressant! Par le rayonnement de ses os en voie de désagrégation, l'être humain laisse derrière lui, où qu'il aille, des images, des images spirituelles perceptibles par l'imagination, de subtiles ombres de lui-même qui persistent partout où il est passé. Lorsque vous quitterez cette salle tout à l'heure, un clairvoyant bien exercé percevra sur ces bancs, pendant un certain temps, de pâles ombres qui subsisteront tant qu'elles n'auront pas été absorbées par l'ensemble des phénomènes universels; ce sont les ombres de ce qui, pour chacun d'entre nous, se sera dégagé du système osseux. Ces imaginations sont à l'origine des impressions désagréables qu'on peut éprouver lorsqu'on entre dans une pièce qui a été habitée par une personne déplaisante. Elle a laissé des imaginations derrière elle, et ce sont elles que l'on rencontre encore sous forme d'ombre. Sous ce rapport, une personne quelque peu sensible est tout aussi avancée qu'un clairvoyant, car elle peut éprouver ce

sentiment de malaise qui est causé par ce qu'une autre personne a ainsi laissé dans une pièce. Le clairvoyant a simplement l'avantage de pouvoir se représenter par l'imagination ce que l'autre ne fait que ressentir.

Et que se passe-t-il donc pour tout ce qui rayonne ainsi de nous ? C'est en cela, mes chers amis, que consiste en somme l'action que nous exerçons sur le monde extérieur. En effet, quoi que vous fassiez, quand vous bougez et que vous vous déplacez ici ou là, vous mettez en mouvement vos os et vos muscles. Même si vous ne faites que rester allongés et penser, vous rayonnez de la substance que peut saisir l'intuition. Bref, tout ce que vous mettez en action, vous le faites rayonner dans le monde, cela passe constamment dans le monde. Si ces processus n'avaient pas lieu, voyez-vous, il ne subsisterait plus de notre Terre, au terme de son évolution, que de la matière désintégrée qui se perdrait comme de la poussière dans les étendues de l'espace. Or ce qui, des processus matériels terrestres, est sauvé par l'être humain, continue à vivre dans le cosmos. C'est ce qui peut naître grâce à l'intuition, l'inspiration et l'imagination. De cette façon, l'homme donne à l'univers ce dont celui-ci se servira en guise de matériaux pour se construire à nouveau. C'est cela, c'est cet élément psycho-spirituel de la Terre tout entière qui lui survivra lorsque son corps matériel se sera décomposé comme un cadavre, de même que l'âme humaine individuelle continue à vivre spirituellement lorsque l'être humain individuel a franchi le seuil de la mort. L'homme emporte son âme individuelle au-delà de la mort. La Terre, elle, emportera sur le futur Jupiter ce qu'il sera advenu des intuitions, des inspirations et des imaginations des hommes. Vous voyez ainsi en quoi consiste la grande différence entre ces deux parties dans l'homme. Celui qui, en nous, appréhende les perceptions sensibles, celui dont les glandes fabriquent des sécrétions, celui qui se

nourrit et digère, c'est l'homme qui est destiné à se dégrader au cours du temps. Ce qui, par contre, résulte du travail des systèmes nerveux, musculaire et osseux est incorporé à la Terre afin qu'elle puisse continuer d'exister.

Nous en arrivons à présent à quelque chose qui vient s'introduire comme un mystère dans notre existence tout entière et qui, parce qu'il s'agit justement d'un mystère, n'est pas saisissable par l'entendement et doit être cru et pénétré par l'âme, mais qui n'en est pas moins vrai pour autant. Ce qui peut ainsi rayonner de l'homme sur son environnement forme nettement une dualité : une partie est faite d'inspiration, d'intuition et d'imagination, dont on pourrait dire qu'elles sont faites pour l'existence cosmique universelle, et que celle-ci accueille et aspire en elle, pourrait-on dire, mais il y en a d'autres que la vie universelle ne peut pas absorber, et celles-là, elle les rejette. Le cosmos déclare formellement : Oui, ces inspirations, ces imaginations, ces intuitions, je peux les utiliser, je les prends en moi afin de pouvoir les emporter dans la future existence jupitérienne. Quant aux autres, il les refuse, il les repousse. Ceci a pour conséquence que ces intuitions, ces inspirations et ces imaginations, n'étant accueillies nulle part, subsistent par elles-mêmes. Elles persistent spirituellement dans le cosmos et ne peuvent pas s'y dissoudre. Ce rayonnement qui émane ainsi de l'homme se divise donc en deux parties : ce que le cosmos accueille volontiers, et ce qui lui déplaît, qu'il abandonne à son sort, et qui reste donc là.

Pour combien de temps ? Jusqu'à ce que l'homme revienne et le supprime lui-même en produisant ce qui parviendra à l'anéantir. En règle générale, personne d'autre n'est à même de supprimer ces émanations repoussées par le cosmos que celui-là même qui les a émises. Vous voyez ici la technique du karma. Vous comprenez pour quelle raison il faut que par notre karma nous retrouvions ces

choses qui sont des imaginations, des inspirations et des intuitions rejetées par le cosmos. Nous devons nous-mêmes les détruire, car le cosmos n'accueille que ce qui est juste au plan des pensées, beau au plan du sentiment et bien moralement. Tout le reste, il le rejette. Tel est le mystère en question. Tout ce qui est faux dans les pensées, laid dans le sentiment ou mauvais, mal, moralement, l'homme doit l'effacer lui-même de l'existence par d'autres pensées, d'autres sentiments, d'autres impulsions volontaires ou d'autres actes, qui soient en rapport avec ce qu'il a fait, si cela ne doit plus exister. Tout cela le suivra jusqu'à ce qu'il l'ait effacé. Nous voyons par là qu'il n'est pas juste de considérer le cosmos comme uniquement régi par des lois naturelles neutres. Le cosmos qui nous entoure, que nous croyons saisir par nos sens et comprendre par notre raison, contient de tout autres forces ; il repousse sévèrement le mal, le laid et le faux, alors qu'il est avide de bien, de beau et de vrai. Les Puissances cosmiques ne rendent pas seulement la justice à certaines époques ; leur tribunal siège, en fait, tout au long de l'évolution terrestre.

Nous pouvons à présent nous demander quel est le rapport entre l'évolution humaine et les entités spirituelles supérieures.

Nous avons vu que, d'un côté, l'homme des sens, des glandes et de la digestion est né de l'influence luciférienne. Quant à l'autre homme, nous pouvons aussi l'attribuer d'une certaine façon à cette influence luciférienne. Mais tandis que le premier est l'homme de la Chute, entièrement destiné au domaine temporel, il revient au second de sauver l'élément humain pour l'éternité, pour la durée, de le porter jusqu'à une existence future. C'est à l'homme de nerfs, de muscles et d'os qu'il incombe d'emporter de l'autre côté ce que l'humanité vit présentement sur la Terre. On voit par là que l'homme est tombé de ses hau-

teurs spirituelles en devenant le premier homme, celui des sens, des glandes et de la digestion, et qu'il doit s'efforcer de remonter peu à peu à l'existence spirituelle, grâce au fait qu'il a reçu, tel un contrepoids, l'homme des nerfs, des muscles et des os. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que cette émission de substance intuitive, inspirée et imaginative ne peut avoir lieu que s'il se produit, sur le plan matériel, des processus de destruction. Si nos nerfs, nos muscles et nos os ne se détérioraient pas sans cesse, s'ils restaient tels qu'ils sont, nous ne serions pas capables d'émaner du rayonnement ; c'est seulement parce qu'une désagrégation se produit sur le plan de l'existence matérielle que le spirituel peut s'allumer et briller. Si nos nerfs, nos muscles et nos os ne pouvaient pas se délabrer jusqu'à être finalement tout à fait détruits lors de la mort, nous serions condamnés à rester rivés à l'existence de la Terre, sans pouvoir participer à la suite de l'évolution. Figés, pétrifiés dans l'instant présent, nous n'aurions aucune perspective de développement futur. En fait, les forces qui jouent en chacun des deux aspects de l'être humain se contrebalancent et s'équilibrent.

Entre les deux, leur servant d'intermédiaire, se trouve une matière très particulière, cette substance que nous avons souvent étudiée sous différents aspects de la science de l'esprit, mais dont nous n'avons pas encore parlé dans ce contexte : entre les deux, au milieu, se trouve le sang, qui est, sous ce rapport également, « un suc très particulier ».[24] Tout ce dont nous avons parlé jusqu'à maintenant – la substance nerveuse, etc. – dans la manière dont certaines forces y agissent, n'a pu évoluer qu'à la suite de l'influence luciférienne. Mais avec le sang nous avons affaire à quelque chose qui a directement subi, en tant que substance, cette influence luciférienne. Si elle n'avait pas eu lieu, nous l'avons vu, la manière dont le corps physique, le

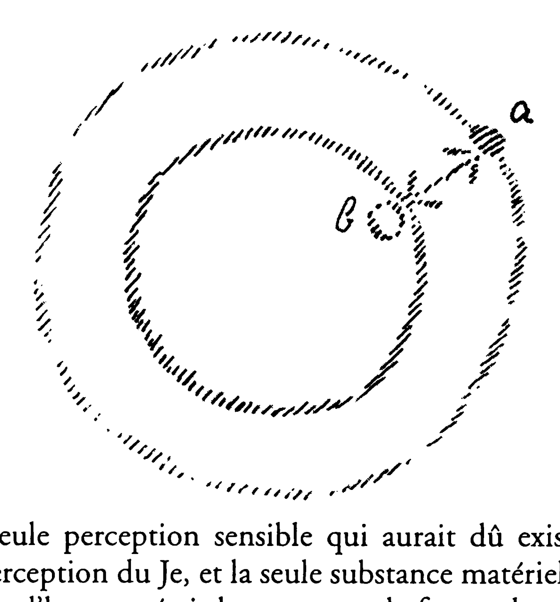
corps éthérique et le corps astral agissent les uns sur les autres serait toute différente. Là, nous avons d'abord des choses suprasensibles qui s'imprègnent par la suite de matière et agissent alors sur cette matière et la transforment d'une certaine façon, à cause de l'influence qu'elles ont subie. Du fait que certains constituants de l'être humain ne sont pas agencés de façon correcte, la substance des nerfs, celle des muscles et celle des os apparaissent. Lucifer n'a aucune influence sur les substances en tant que telles. Elles apparaissent simplement suite aux décalages qu'il a provoqués dans les constituant de l'être humain. Là où il s'est approché de l'homme, il a produit tous ces désordres. Mais sur le sang, sur la substance même du sang, il a une influence directe. Le sang est même le seul suc du corps humain – et voilà pourquoi il est si particulier – où se révèle directement dans la substance qu'il n'est pas, chez l'homme terrestre actuel, ce qu'il était destiné à être si l'influence luciférienne n'avait pas agi. Le sang est devenu autre que ce qu'il aurait dû devenir. Encore une idée grotesque, direz-vous, et pourtant c'est bien ainsi. Rappelez-vous ce que nous avons dit sur la façon dont naît toute espèce de matière : celle-ci apparaît du fait qu'une forme spirituelle atteint une certaine limite et là éclate et se disperse.



Cette forme pulvérisée, c'est la matière, la matière terrestre proprement dite. En fait elle ne se présente aussi directement que dans le minéral, car les autres substances sont modifiées du fait que les formes spirituelles sont saisies par d'autres milieux. Or la substance du sang est, en tant que telle, d'une nature très spéciale.

Elle était primitivement destinée à parvenir, elle aussi, à une certaine limite de la forme. Supposez qu'en *a* nous ayons le rayonnement de la forme, purement spirituel, de la substance sanguine, et en *b* le point où la force de ce rayonnement est épuisée. Au lieu de jaillir en *b* dans l'espace, le sang, selon sa disposition d'origine, n'aurait dû devenir que très légèrement matériel à la limite, puis revenir en arrière sur lui-même et rejaillir immédiatement dans le spirituel (petits points remontant vers le haut). Voilà ce que le sang aurait dû devenir. On pourrait dire, en s'exprimant grossièrement, que le sang ne devait pas dépasser le stade d'une mince pellicule, d'un tout premier début de matière. Il devait n'être projeté hors de l'esprit que pendant un moment, jusqu'à ce qu'un peu de matière se soit offert à la perception sensible, puis rentrer dans le spirituel pour y être résorbé. Il devait sans cesse jaillir de l'esprit puis y rentrer. Telle était sa tendance. Sur le plan matériel, il devait être un simple miroitement, une sorte de flamboiement dans un élément matériel, et rester quelque chose d'entièrement spirituel. Et il le serait en effet resté si, au début de l'évolution terrestre, les humains n'avaient reçu leur Je que des Esprits de la forme. Ils auraient alors ressenti ce Je à travers la résistance que représentait ce flamboiement éphémère dans le sang. Dans ces éclairs lumineux du sang, l'homme aurait éprouvé le « Je suis ». C'est l'organe par lequel il aurait perçu son Je. Cette perception du Je aurait d'ailleurs été la seule et unique perception sensible, car les autres n'auraient pas existé si tout

s'était passé sans l'intervention de Lucifer. L'homme aurait simplement vécu avec la volonté agissante. La seule perception sensible prévue pour lui était celle de son Je dans le flamboiement de la substance sanguine, suivi de son retour immédiat dans l'esprit. Au lieu de voir des couleurs, d'entendre des sons, de goûter des saveurs, l'homme devait vivre dans le sein de la volonté agissante. Il devait baigner dans cette volonté. De l'univers spirituel dans lequel il aurait vécu sous forme d'imagination, d'inspiration et d'intuition, il aurait pu abaisser son regard vers un être qui aurait vécu sur la Terre ou dans l'entourage de celle-ci, et il n'aurait pas éprouvé « Je suis là-dedans », mais « Ce que je vois là, en bas, fait partie de moi ; le seul élément matériel qui brille là, c'est ce sang spirituel, ce sang qui devient matière, et c'est là que je perçois mon Je ».



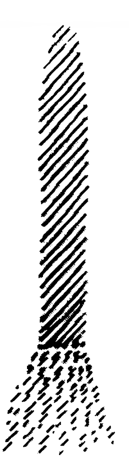
La seule perception sensible qui aurait dû exister est cette perception du Je, et la seule substance matérielle prévue pour l'homme était le sang, sous la forme de ce flamboiement éphémère. S'il était resté dans cet état, celui du Paradis, l'homme aurait donc abaissé son regard, depuis

l'univers, vers ce qui, sur la Terre, était destiné à le symboliser et à lui donner la conscience du Je. Il serait resté un être purement spirituel, fait d'imaginations, d'inspirations et d'intuitions, dans lequel le Je se serait développé avec le flamboiement du sang. Et dans ce flamboiement, l'homme aurait pu se dire : Je suis, car j'anime ce quelque chose qui, en bas, fait partie de moi.

Il est singulier, n'est-ce pas, qu'on puisse dire que l'homme était en réalité destiné à vivre dans l'entourage de la Terre. Mais c'est pourtant bien ainsi. Si un homme vivait ici à la périphérie (*a*), il devrait faire surgir sur la Terre son image-reflet (*b*), refléter son Je dans ce flamboiement, et se dire : Voici, en bas, le signe qui est le mien. L'homme n'aurait pas dû porter avec lui son être d'os, de muscles, de nerfs, de glandes, en se disant constamment cette chose grotesque : Je suis cela. Il aurait dû se passer tout autre chose. L'homme aurait dû vivre dans la périphérie de la planète, graver dans cette Terre un signe au moyen de la forme flamboyante de son sang, et dire : Là, j'enfonce un pieu, c'est mon empreinte, la marque qui me procure la conscience de mon Je. Car avec ce que m'ont donné les existences saturnienne, solaire et lunaire, je plane dehors dans l'univers. Il me suffit d'y adjoindre le Je, et cela, je le perçois par l'empreinte que je me trace en bas sur la Terre ; là dans le sang qui flamboie, je peux toujours lire ce que je suis. Nous n'étions donc pas destinés, en tant qu'humains, à vivre dans les corps d'os et de chair que nous possédons maintenant, mais à tourner autour de la Terre en inscrivant sur celle-ci des signes grâce auxquels nous aurions su : Je suis cela, je suis un Je. Si l'on ignore ces choses, on ne peut pas connaître la véritable essence de l'être humain.

Or Lucifer est venu ; il a induit l'homme à ne plus seulement ressentir son Je comme une perception senso-

rielle, mais à devoir ressentir comme son Je tout ce qu'il avait déjà eu sur l'ancienne Lune en tant que corps astral : le penser, le ressentir et le vouloir. Le Je a été mêlé à tout cela. Et il en résulta la nécessité que l'homme tombe dans la matière. L'expulsion hors du Paradis est la chute dans la matière. Tout d'abord, un changement se produisit dans le sang : au lieu de simplement briller un instant pour être aussitôt réabsorbé dans le spirituel, la substance du sang passa au travers, fut projetée, et jaillit au-dehors. Au moment où elle devient matérielle, la substance sanguine, qui devait, en fait, retourner dans l'esprit, jaillit dans le reste du corps humain et imprègne tout le reste de son organisation. Elle se modifie alors d'après les diverses forces de cette organisation. Selon qu'elle pénètre dans l'excédent de forces avec lequel le corps physique agit sur le corps éthérique, ou dans celui avec lequel le corps éthérique agit sur le corps astral, etc., elle devient de la substance nerveuse, de la substance musculaire, etc. Ainsi Lucifer a-t-il contraint le sang à se matérialiser de façon plus grossière. Alors qu'il était seulement destiné à surgir dans l'instant pour disparaître aussitôt matériellement, Lucifer l'a contraint à s'enfoncer dans une matérialité grossière. En intervenant directement dans la substance, ce Lucifer a vraiment fabriqué le sang tel qu'il est matériellement, alors que, dans les autres choses, il a tout au plus amené le désordre. Sans lui, le sang ne serait pas ce qu'il est ; il serait resté spirituel, et serait simplement parvenu à la limite de l'état matériel. Ne dépassant jamais le *status nascendi*, il serait aussitôt retourné à l'esprit. Tel qu'il existe matériellement, le sang est une création luciférienne. Or comme c'est dans ce sang que le Je humain s'exprime physiquement, ici sur terre, l'homme est donc lié, avec son Je, à l'œuvre de Lucifer.



D'autre part, si Ahriman a pu approcher l'homme, c'est parce que Lucifer l'avait précédé. Aussi peut-on dire que le sang a été jeté par Lucifer afin qu'Ahriman puisse s'en saisir, si bien que tous deux peuvent ainsi avoir accès à l'homme. Pouvons-nous donc nous étonner encore qu'on ait eu, depuis des temps très anciens, le sentiment que la dualité Lucifer-Ahriman considère le sang comme sa propriété sur la Terre ? Est-il surprenant que les pactes avec les puissances du mal soient signés avec du sang et que Méphisto attache tant d'importance à ce que Faust en fasse autant ?[25] Car c'est absolument ce qui lui revient. Tout le reste contient dans une certaine mesure quelque chose de divin ; il ne s'y sent pas vraiment à l'aise. Même l'encre est, pour Lucifer, plus divine que le sang, son véritable élément.

Nous voyons que l'homme a en lui deux êtres : l'homme des sens, des glandes et de la digestion et l'homme des nerfs, des muscles et des os. Or tous deux sont matériellement nourris par le sang tel qu'il est devenu sous l'influence de Lucifer. Vous pouvez facilement vous rendre compte – cela, même la science extérieure le

montre – que l'homme, pour autant qu'il est un être fait de matière, est entièrement le produit de son sang. Tout ce qui, en lui, est matière, est nourri par le sang. C'est en réalité du sang transformé. Les os, les nerfs, les muscles, les glandes, *tout* est du sang transformé, et dans cette mesure on peut dire que l'homme est Lucifer-Ahriman lui-même qui va son chemin en se faisant continuellement porter dans le monde. S'il appartient aux mondes divins, c'est uniquement par quelque chose qui se trouve à l'arrière-plan de cet élément matériel, c'est-à-dire ce qui, partant du sang, s'est infusé dans la matière ; par là, l'homme appartient à l'évolution en marche et non à ce qui reste en arrière. Lucifer est entré dans le monde du fait qu'à certaines étapes de l'évolution, il est resté en arrière, et il en est de même pour Ahriman.

Si nous envisageons à présent ce qui vient d'être dit, il apparaît qu'aux origines de l'évolution terrestre, les hommes avaient quelque chose en commun. Ils partageaient tous, en effet, un même élément, car si le sang était resté ce qu'il était prévu qu'il soit, il aurait été une pure émanation des Esprits de la forme, si bien que, dans le sang originel, ces Esprits auraient vécu en nous. Comme la plupart d'entre vous le savent, les Esprits de la forme ne sont autres que les sept Élohim dont parle la Bible. Vous n'avez qu'à feuilleter le cycle des conférences de Munich sur la Genèse[26], vous y lirez que si l'homme avait gardé son sang tel qu'il devait être à l'origine, il sentirait encore en lui les sept Élohim. Il aurait éprouvé son Je comme un organisme septuple, dont l'élément principal correspond à Iahvé, ou Jehova, tandis que les six autres auraient d'abord été pour lui des sortes de parties annexes. Cette organisation septuple que l'homme aurait perçue comme son Je, à travers l'action des sept Élohim ou Esprits de la forme, l'aurait amené à concevoir – si son sang n'avait pas

été corrompu par Lucifer – la nature septuple de l'être humain, cette notion que nous arrivons à grand-peine à retrouver aujourd'hui. À cause de la corruption de son sang, l'humanité a dû attendre aussi longtemps pour reconnaître l'existence de ces sept éléments de la nature humaine. Avant de pouvoir réintégrer cette nature septuple, l'humanité a dû attendre en sens inverse, d'avoir atteint une maturité suffisante grâce au rayonnement de substance intuitive, inspirée et imaginative issue de ses nerfs, de ses muscles et de ses os! Pour l'instant nous en sommes encore à dénombrer de façon abstraite les constituants de la nature humaine: ceux qui agissent dans le Je par le corps physique et par le corps éthérique, celui qui vient du corps astral, celui qui vient de lui-même – Iahvé ou Jehova –, celui qui provient du *Manas* ou Soi-Esprit, cet autre qui est issu du *Bouddhi* ou Esprit de Vie, enfin celui qui vient de l'*Atma* ou Homme-Esprit. Mais l'homme n'en serait pas venu à mettre autant en lumière un de ses éléments, le Je, et à obscurcir ainsi les six autres, si Lucifer n'avait pas été détaché au cours de l'évolution. Au début de l'évolution terrestre, les autres éléments de la nature humaine ont été obscurcis et le Je, illuminé d'« égoïté », a brillé d'une clarté particulièrement vive. Au plan matériel cela s'est traduit par le fait que le Je dut s'enfoncer dans la matière dense, afin de pouvoir parvenir à la conscience de son état isolé, de sa « singularité ». Si cela ne s'était pas produit, il se serait ressenti depuis le début comme un être septuple.

Si son sang était resté ce qu'il était, l'homme aurait gardé ce Je qui aurait eu dès l'abord un caractère septuple. Mais du fait que Lucifer a été adjoint à l'homme, celui-ci en est venu à saisir le caractère d'unité du Je, et à ressentir, à éprouver, à reconnaître ce Je comme le point central de son être. Au commencement, les mêmes sept Élohim

auraient dû se manifester à travers tous les Je humains. Nous pouvons alors comprendre qu'il y avait, dans ce à quoi le sang était initialement disposé, quelque chose qui rapproche les hommes, les réunit en société, et leur donne le sentiment de ne former qu'un seul et même genre humain. Dans ce que Lucifer a donné à l'homme, réside ce qui l'incite à se sentir un Je unique, une individualité particulière, et à s'émanciper de l'ensemble de l'humanité pour devenir autonome. C'est pourquoi nous voyons l'évolution se poursuivre sur terre de telle façon que l'homme est incité par Lucifer à devenir toujours plus indépendant, alors que les sept Élohim l'engagent à se considérer comme un membre de l'humanité tout entière. Nous verrons demain comment tout ceci se présente du point de vue de la moralité et du développement de l'humanité en général.

SIXIÈME CONFÉRENCE
Hanovre, 1er janvier 1912

Vous avez sans doute pu conclure de ces conférences que l'homme est un être très complexe et qu'il faut l'observer sous de nombreux aspects si l'on veut se faire une idée de ce qu'il est réellement. Aujourd'hui, je n'ajouterai qu'une indication, celle d'un fait qui se révèle comme l'un des plus importants de l'évolution lorsqu'on considère du point de vue de la recherche clairvoyante le chemin parcouru par l'être humain depuis des temps très anciens jusqu'à nos jours et les perspectives qui s'offrent à lui dans l'avenir. J'ai attiré l'attention, au cours de ces conférences, sur le fait que, lorsque l'âme humaine, dans son aspiration à connaître, éduque ses facultés et son impulsion de connaissance de telle manière qu'elle passe par les états que nous pouvons appeler l'étonnement, la vénération, l'unisson plein de sagesse avec les faits universels et l'acception de tout ce qui a lieu dans le monde, cette âme s'élève peu à peu à l'idée qu'elle doit établir des distinctions parmi tout ce qui l'entoure: ici j'ai affaire à ce qui devient, et n'atteindra qu'à l'avenir la perfection, là, par contre, je rencontre ce qui meurt et disparaît graduellement. Dans le domaine du naître et du dépérir, c'est bien ce genre de choses que l'on perçoit. Nous avons vu en particulier que le larynx humain est un organe d'avenir et qu'il est appelé à devenir tout différent de ce qu'il est actuellement. Aujourd'hui, il ne fait que communiquer au monde extérieur par la parole ce qui vit à l'intérieur de nous. À l'avenir, il communiquera tout ce que nous sommes,

c'est-à-dire ce qui servira à engendrer l'homme tout entier. Ce sera le futur organe de la reproduction. À l'avenir, l'homme n'exprimera pas seulement par des paroles ce qui vit dans son sentiment, à l'aide de son larynx, mais c'est tout son être qu'il amènera ainsi à se manifester dans le monde. La multiplication des humains sera liée à l'organe du larynx.

Or, dans ce microcosme compliqué, dans ce petit univers complexe que nous appelons l'homme, à tout organe qui est ainsi à l'état de germe et qui dans l'avenir atteindra un degré supérieur de développement correspond un autre organe qui, en contrepartie, est en passe de dépérir, de dégénérer. L'organe qui fait ainsi pendant au larynx humain, c'est l'appareil auditif. Dans la mesure où celui-ci ira en dépérissant toujours plus, le larynx ira en se perfectionnant et deviendra un organe de plus en plus important. On ne peut vraiment apprécier la grandeur de ces faits qu'en remontant, à l'aide de la Chronique akashique, dans le très lointain passé de l'humanité et en se représentant par le moyen de la recherche spirituelle, ce qu'était alors l'appareil auditif. L'étude de l'oreille à travers les âges ouvre en effet des horizons immenses à la connaissance de l'homme. Car on peut dire que, dans son état actuel, l'oreille humaine n'est vraiment plus que l'ombre de ce qu'elle a été. Elle ne perçoit plus que les sons du plan physique ou des paroles qui se traduisent, elles aussi, par ces sons. C'est là un dernier reste, en quelque sorte, de ce qui pénétrait jadis dans l'humain par l'ouïe. Un dernier reste, car il y eut une époque où les puissants mouvements de l'univers passaient à travers elle. Alors qu'aujourd'hui nous ne pouvons plus entendre que la musique terrestre, c'était autrefois la musique des mondes, l'harmonie des sphères, qui passait par l'oreille humaine. Et de même qu'aujourd'hui nous revêtons les mots de sonorités, le Verbe divin

universel, que l'Évangile de Jean nomme le Logos, se revêtait de la musique des sphères. Tandis qu'aujourd'hui ne résonnent plus que la parole humaine et la musique terrestre, la musique céleste, celle des sphères, pénétrait autrefois dans ce qui était alors l'oreille, et ce que disaient les esprits divins passait à travers elle. Par ses paroles et par son chant, par les sons qu'il émet, l'homme imprime à l'air certaines formes ; de même, les paroles des dieux et la musique divine étaient autrefois créatrices de formes.

Nous pouvons évoquer la plus précieuse de ces formes devant le regard de notre âme. Vous savez qu'en prononçant un mot quelconque, ou même une seule voyelle, par exemple un « A », vous faites pénétrer dans l'air, par ce « A », la possibilité de produire une forme. C'est ce qu'a fait le Verbe universel : la forme a été projetée dans le monde, et la plus précieuse de ces formes, c'est l'homme lui-même ; l'homme, dans son état originel, a été créé lorsqu'il a été prononcé par le Verbe divin. Les dieux ont parlé, et de même qu'aujourd'hui l'air prend certaines formes grâce à la parole humaine, ainsi notre monde a pris sa forme grâce à la Parole des dieux. Et l'homme est la plus noble de ces formes. L'organe de l'ouïe était alors bien plus compliqué qu'il ne l'est actuellement. Il s'est rétréci. Aujourd'hui, notre organe auditif extérieur ne pénètre dans notre cerveau que jusqu'à une certaine profondeur. Autrefois il se prolongeait vers l'intérieur dans l'être humain entier. Et les ondes qui, émanant du Verbe divin, plaçaient l'homme dans le monde, par la parole, se répandaient à l'intérieur de l'entité humaine tout entière. Lorsqu'il fut encore créé spirituellement, l'homme a donc été engendré par l'organe de l'ouïe. À l'avenir, lorsqu'il aura de nouveau atteint un niveau élevé, il n'aura plus qu'une oreille tout à fait rudimentaire et rétrécie. Le sens de l'ouïe aura totalement disparu. L'oreille suit donc un mouvement descendant ; par contre, le larynx,

qui n'est encore qu'à l'état de germe, va se développer de façon à tendre vers une plus grande perfection. Une fois parvenu à sa perfection, il émettra ce que l'homme peut proférer dans le monde pour reproduire son être, tout comme les dieux ont mis l'homme au monde en le créant par la vertu de leur parole. C'est ainsi que, d'une certaine façon, le cours des choses s'inverse dans l'univers. L'homme tel que nous avons pu l'observer est le produit d'une évolution descendante, et si l'on considère un organe tel que l'oreille, on s'aperçoit qu'elle est parvenue à une ossification interne de ses osselets, et qu'elle a donc atteint le dernier stade de cette décadence. Le sens, en tant que tel, disparaît, mais l'homme, en se développant, avance vers le monde de la spiritualité, et ceux de ses organes qui vont en progressant sont les ponts qui le mènent dans cette spiritualité. C'est ainsi que le monde des sens se situe par rapport au monde de l'esprit : le monde des sens se révèle à nous par des organes qui se meurent, le monde de l'esprit par des organes en voie ascendante.

Il en est de même dans tout ce que nous rencontrons dans le monde autour de nous. Partout, on peut discerner du devenir et du dépérir. Et il est particulièrement instructif d'appliquer cette idée du devenir et du dépérir à tout le reste du monde. Jusque dans le règne minéral par exemple, où nous découvrons quelque chose qui suit, d'une certaine manière, une évolution ascendante, quelque chose qui n'existe encore qu'à l'état de germe : c'est le mercure. Ce métal passera en effet par des transformations, mais des transformations qui iront dans le sens d'un perfectionnement. En tant que métal, le mercure n'a pas entièrement pulvérisé les forces que toute substance recèle dans le spirituel avant de devenir matérielle. Dans l'avenir le mercure pourra prendre d'autres formes, il pourra encore extérioriser d'autres aspects essentiels de

sa spiritualité, si bien qu'il correspond, dans le monde minéral, au larynx humain, ainsi qu'à l'organe dont le larynx est l'appendice, à savoir le poumon. D'autres métaux, comme le cuivre par exemple, sont, par contre, en décadence. Cela apparaîtra dans l'avenir. Le cuivre ne contient plus de forces spirituelles qu'il puisse encore manifester extérieurement; il ne peut plus que se morceler de plus en plus, se désagréger, se réduire en poussière cosmique. Ces rapports que je vous signale ici à titre d'exemples, il faudra qu'on les étudie toujours davantage à partir de notre époque. On constatera qu'il y a une parenté entre les processus du naître et du dépérir dans les différents règnes de la nature. On en viendra à découvrir, non seulement en procédant à des tests expérimentaux, mais grâce à la connaissance imaginative, qu'il existe une relation entre certaines substances métalliques et certains organes du corps humain. Il en ressortira qu'on peut utiliser la force de réparation, de régénération, la force thérapeutique de ces substances – dont l'action est déjà en partie reconnue de façon empirique –, pour l'appliquer au corps humain[27]. D'une façon générale, on découvrira nombre d'affinités entre les différents êtres.

On pourra reconnaître aussi, en ce qui concerne la plante, que tout ce qui sommeille dans la graine, tout ce que contient la force du germe, a avec l'homme une affinité différente de celle qui, par exemple, le relie à ce qui est contenu dans la racine. Tout ce que renferme la racine de la plante correspond, d'une certaine façon, au cerveau et au système nerveux qui s'y rattache. Cela va si loin que le fait de manger ce qui est contenu dans la racine engendre des processus analogues à ceux qui se déroulent dans le cerveau et le système nerveux. Par conséquent, si l'on veut qu'en tant qu'instruments physiques de la vie spirituelle le cerveau et le système nerveux soient influen-

cés physiquement, on peut recourir à une alimentation contenant les forces des racines. C'est alors comme si on laissait ce qu'on a ainsi absorbé penser en soi, effectuer en soi un travail spirituel; tandis que si l'on est moins porté à se nourrir de tout ce qui a une nature de racine, il faudra utiliser davantage par soi-même le cerveau et le système nerveux. Vous voyez qu'une abondante consommation de racines rend l'homme dépendant en ce qui concerne la vie de l'âme et de l'esprit, parce qu'un élément objectif, extérieur, travaille en lui, parce que le cerveau et le système nerveux deviennent, eux, indépendants. Si donc quelqu'un tient avant tout à travailler par lui-même en son intérieur, il doit restreindre sa consommation de racines. Ne voyez là, mes chers amis, aucune indication de régime, mais le simple exposé de faits naturels. Je vous recommande instamment de ne pas vous en tenir d'emblée à ce genre de règles. Peu de gens sont assez avancés pour ne plus avoir besoin de se délivrer de la force de penser en la confiant à un élément objectif, et il se pourrait bien que celui qui n'est pas encore assez mûr pour laisser ainsi quelque chose d'objectif lui ôter sa force de penser et de ressentir, tombe dans une sorte d'état de somnolence s'il s'abstient de manger des racines. Son âme et son esprit n'ont pas la force, en effet, de tirer eux-mêmes du spirituel les forces qui, sinon, se développent en lui objectivement, sans sa participation intérieure. Voilà ce dont il faut tenir compte. Tout régime est une affaire strictement individuelle et dépend entièrement des conditions de vie et du développement de chacun.

De la même façon, ce qui réside dans les feuilles de la plante se trouve dans une certaine relation avec le poumon et tout ce qui peut être considéré comme le système pulmonaire. Nous avons ici une indication sur l'équilibre qu'on peut rétablir chez quelqu'un dont le système respiratoire, à

cause de son hérédité ou pour toute autre raison, a de la force en excédent. Il serait bon de lui déconseiller une alimentation trop abondante en feuilles. Mais à celui dont on voudrait aider le système respiratoire et fortifier les poumons, il faudrait au contraire conseiller de manger autant que possible beaucoup de feuilles. Ces choses sont aussi en rapport avec les forces thérapeutiques qui sont partout présentes dans les différents règnes de la nature, car les parties d'une plante qui ont une certaine affinité avec des organes déterminés sont aussi celles qui contiennent par excellence les éléments appropriés à la guérison des domaines correspondants dans l'organisme humain. Les racines contiennent donc d'abondantes forces thérapeutiques pour le système nerveux, et les feuilles pour le système pulmonaire. Les fleurs ont un effet bénéfique sur le système rénal, et les graines sur le cœur, mais, pour ce qui est de celui-ci, les forces contenues dans les graines ne sont efficaces que lorsque le cœur oppose une trop forte résistance à la circulation du sang; si au contraire le cœur cède trop facilement au courant de la circulation, il faut plutôt faire intervenir les principes contenus dans les fruits, donc dans les graines parvenues à maturité.

Ce sont là quelques indications qui se révèlent à nous lorsque, passant de l'étude de l'homme à celle de la nature qui nous entoure, nous tenons compte du fait que ce qui nous apparaît dans cette nature, ce que nous en disent les sens, n'en est que l'aspect superficiel.

racines — cerveau
feuilles — poumon
fleurs — rein
graines — cœur
fruits — système sanguin

Ce qui, dans la plante, fait partie du monde sensible, ne nous montre d'elle que la surface. Les forces psychospirituelles se trouvent derrière ce qui apparaît à la vue, au goût ou à l'odorat. Ces forces ne sont toutefois pas présentes en elle au point qu'on puisse considérer chaque plante comme douée d'une âme, à la manière d'un être humain. Attribuer une âme à chaque plante serait tomber dans la même erreur que d'attribuer une âme à chaque cheveu, à chaque dent, au lobe de l'oreille, ou au nez d'un homme. C'est l'homme tout entier qui est doué d'une âme, et nous ne voyons clair dans la vie psychique de l'être humain qu'à partir du moment où nous passons de ses différentes parties à sa totalité. Cela, nous devons le faire pour tous les êtres. Pour chacun d'eux, il faut prendre bien soin de voir si, du point de vue spirituel, il s'agit d'une partie ou d'un tout. Aucune des différentes plantes de la Terre n'est un tout par elle-même. C'est une partie, un membre, et nous parlons de quelque chose de réel seulement lorsque nous parlons de ce dont chaque plante constitue un fragment. Chez l'homme, nous voyons physiquement de quoi les dents, le lobe de l'oreille, les doigts, etc., font partie : nous voyons physiquement l'ensemble de son organisme. En ce qui concerne la plante, par contre, nous ne voyons pas avec l'œil physique ni avec aucun autre organe physique ce dont elle fait partie. Nous passons tout de suite de la partie au tout. Nous pénétrons aussitôt dans le spirituel. La vie psychique du monde végétal est ainsi faite que chaque plante n'en est qu'un organe particulier. Et il n'existe en réalité qu'un petit nombre d'êtres, serrés les uns avec les autres dans notre globe terrestre, dont les différentes plantes sont des fragments, comme le sont pour l'homme les cheveux qu'il porte sur la tête.

Si nous allons au-delà de la plante telle qu'elle apparaît à nos sens, nous en arrivons aux âmes-groupes des plantes

qui sont, à la plante isolée, ce que le tout est à la partie. Il existe, grosso modo, sept âmes-groupes qui font partie de la Terre. Le point central de leur être se trouve au centre de la Terre. Si bien que nous pouvons nous représenter la Terre non seulement comme une boule physique, mais aussi comme pénétrée de sept sphères de grandeurs différentes, qui ont toutes, au centre de la planète, quelque chose comme leur centre spirituel. Ces êtres spirituels poussent les plantes hors du sol. Les racines se développent en direction du centre de la Terre, parce qu'elles veulent l'atteindre et qu'elles en sont simplement empêchées par la résistance de la matière. Toute racine aspire à pénétrer jusqu'au centre du globe, où se trouve aussi le centre de l'être spirituel auquel la plante appartient.

Vous voyez combien est important le principe d'après lequel il faut toujours tenir compte du tout, examiner, au sujet de ce qui existe, s'il s'agit d'une partie ou d'une totalité. Il y a bien quelques chercheurs, aujourd'hui, qui vont jusqu'à accorder une âme aux plantes[28]. Certains naturalistes modernes admettent que les plantes ont une âme, mais ils en attribuent une à chaque plante. Il s'agit là d'une vue aussi peu pertinente que si l'on disait qu'une dent est un être humain. Spirituellement parlant, ces deux affirmations se placent au même niveau. Et ce genre de choses, dont beaucoup disent que c'est déjà tout à fait de l'anthroposophie parce qu'on reconnaît que les plantes ont une âme, n'est finalement rien d'autre, pour l'avenir, que du maculage scientifique! Chercher des âmes individuelles dans les plantes, cela voudrait dire arracher une dent à un homme et y chercher l'âme humaine. L'âme d'une plante n'est pas dans la plante individuelle, mais elle est telle que son élément essentiel se trouve au centre de la Terre, ce centre vers lequel la racine se dirige, parce qu'elle est la force qui tend vers la partie la plus spirituelle de l'existence végé-

tale.

Si vous considérez un tel règne de la nature du point de vue des conceptions actuelles, vous pouvez vous rendre compte que, semblables à Méphistophélès indiquant à Faust l'entrée du royaume des Mères[29], ces conceptions ne peuvent pas mener au-delà du portail le plus extérieur de la vérité. Pas plus que Méphistophélès ne peut entrer avec Faust chez les Mères, la science d'aujourd'hui ne peut pénétrer dans le spirituel. Mais de même que Méphistophélès donne, en quelque sorte, la clé de ce royaume, la science, elle aussi, donne déjà la clé. Seulement elle ne veut pas entrer elle-même, comme Méphistophélès ne veut pas entrer dans le royaume des Mères. Elle nous offre pourtant certains points d'appuis grâce auxquels, si vous vous efforcez de reconnaître les choses comme nous en avons parlé au cours de ces conférences, vous serez conduits jusqu'aux portes de la vérité.

Par exemple, sous l'influence de Darwin, la science a été amenée à déduire de la simple observation du monde sensible un de ses plus importants principes : celui de la lutte pour la vie[30]. Comment en effet ne pas voir partout cette lutte pour la vie, du moins si l'on ne tient compte que de ce qui se voit dans le monde sensible ? Oh ! cette lutte pour la vie, on la rencontre partout ! Il suffit de considérer par exemple les innombrables œufs de poisson qui se perdent dans la mer ou sont rejetés sur les côtes, alors qu'un si petit nombre d'entre eux parvient à l'état de poisson. Là commence déjà, au moins apparemment, une terrible lutte pour la vie. En ne tenant compte que du monde des sens, comme il serait facile de se lamenter sur le sort de ces millions d'œufs qui se perdent ! Or ce n'est là qu'un aspect de cette pensée. Prenons-la par un tout autre bout. Pour mener votre penser dans une autre direction, je voudrais vous demander de la saisir par un autre bout. À la

vue d'un champ de blé couvert d'épis mûrissants, lourds de grains, comment ne pas se dire que nombre de ces grains vont se perdre sans avoir atteint leur but véritable et que bien peu d'entre eux vont s'enfoncer en terre pour redonner du neuf qui reste semblable à l'ancien ? Ici encore, comme en ce qui concerne les habitants de la mer, quelle occasion de se lamenter à propos de la lutte pour la vie ! Quand nous contemplons un champ de blé qui bourgeonne et prospère avec une fécondité exubérante, nous pouvons nous dire : De tout ce qui pousse et croît ici, combien va périr sans avoir atteint son but ! Une partie seulement sera enfouie en terre et fera renaître de nouvelles plantes de la même espèce. Dans un domaine un peu différent, c'est la même chose qu'avec les poissons, où très peu de germes parviennent à maturité.

Mais je voudrais maintenant vous poser une question. Qu'en adviendrait-il donc des hommes qui sont bien obligés de manger quelque chose, si tous les grains de blé étaient de nouveau enfouis dans la terre ? Supposons – en théorie on peut tout supposer – que tous ces grains soient mis en terre et qu'ils puissent tous lever et se développer. Que se passerait-il alors pour tous les êtres qui doivent se nourrir de blé ? Ici, voyez-vous, nous arrivons à quelque chose de très curieux : notre croyance se trouve ébranlée en ce qui concerne une notion qui pouvait nous paraître justifiée tant que nous ne considérions que le monde sensible. Il peut sembler justifié en effet, lorsque nous considérons un champ de blé du point de vue de l'existence sensible, que chaque grain devienne une plante entière. Mais peut-être ce point de vue est-il faux ? Peut-être que, pour l'ensemble de l'univers, nous pensons d'une façon erronée lorsque nous attribuons à chaque semence la finalité de redevenir une plante ; rien ne nous permet peut-être de dire que des grains de blé ont manqué leur

destination dans l'univers parce qu'ils ont servi à nourrir d'autres êtres et que les œufs de poisson n'ont pas rempli leur rôle en ne devenant pas des poissons. C'est en effet un préjugé purement humain qui nous porte à croire que toute semence doit donner naissance à un être semblable à celui dont elle provient. Nous ne pouvons en effet juger des tâches appropriées à un être particulier qu'en dirigeant le regard vers la totalité. Si, chaque année, des milliards d'œufs de poisson périssent dans la mer et ne deviennent donc pas des poissons, c'est qu'ils servent de nourriture en se donnant à d'autres êtres vivants auxquels en l'occurrence on ne songe pas. Et à vrai dire, les substances spirituelles qui luttent pour l'existence dans ces germes d'animaux marins, en apparence sacrifiés, ne se lamentent nullement de ne pas atteindre leur but en servant de nourriture à d'autres êtres et en étant absorbés dans la vie de ces êtres. L'homme qui voit les choses de l'extérieur, et qui raisonne intellectuellement, croit que le seul but vers lequel tout doit tendre est celui que, d'après ses sens, il considère comme le but final. Mais un regard dénué de préjugés tourné vers la nature nous montre que chaque être réalise quelque chose de parfait à chaque étape de son développement : la perfection ne réside pas seulement dans ce qu'un être devient, mais aussi dans ce qu'il est.

Ces quelques pensées tirées de l'occultisme doivent s'imprimer en vous. Et si, maintenant, vous vous détournez du monde pour rentrer en vous-mêmes, vous vous apercevrez que votre âme est pleine d'idées qui viennent sans cesse y affluer, y vivre, alors que bien peu d'entre elles sont saisies d'une façon claire et s'intègrent consciemment à votre vie intérieure. Comparez tout ce qui pénètre dans votre âme par le canal de vos sens, au cours de la moindre promenade en ville, au peu qu'il en reste en vous de durable, faute d'attention. Vous recueillez sans cesse une

masse d'impressions innombrables par rapport auxquelles ce qui deviendra un bien de l'âme conscient et durable sera dans une proportion identique à celle qui existe entre l'énorme quantité d'œufs de poissons pondus chaque année et le petit nombre d'entre eux qui parviennent à l'état adulte. Dans votre vie intérieure aussi, vous devez sans cesse repasser par ce même processus et partir d'une base large d'expériences pour n'en laisser qu'un petit nombre se développer. Il suffit de pénétrer, ne serait-ce qu'un peu, dans cet océan d'images et de représentations pleines de fantaisie dont nous surgissons en sortant de notre sommeil, il suffit que le rêve nous montre parfois un dernier vestige de la vie d'une richesse inouïe qui est la nôtre pendant que nous dormons, pour que nous en concluions que, s'il pénètre en nous tant de choses dont nous ne prenons pas nettement conscience, il y a une raison à cela. En effet, tout ce qui parvient jusqu'à la conscience précise ne travaille plus au développement interne de l'être humain; tout cela ne répare plus ses organes des sens, de la sécrétion, de la digestion, ni ses nerfs, ses muscles ou ses os. Ce qui devient conscient dans l'âme, tout ce que l'homme d'aujourd'hui porte en lui comme contenu de sa conscience, a précisément pour caractéristique d'être arraché au terreau qu'est l'homme dans son entier. C'est même pour cette raison que cela peut parvenir à la conscience de l'homme. Tandis que ce qui est comparable, par rapport à ces représentations conscientes, aux nombreux œufs de poisson qui ne viendront jamais à maturité – c'est-à-dire les innombrables impressions extérieures qui ne pénètrent pas dans la conscience – travaille à édifier l'être humain tout entier.

Tout ce qui l'entoure travaille ainsi continuellement sur l'homme dans son entier. À maintes occasions, le rêve peut déjà nous apprendre que les représentations qui conti-

nuent de vivre consciemment en nous ne sont pas les seules à y pénétrer, mais que d'autres s'y introduisent aussi. Il suffit pour cela de porter l'attention sur mille petits faits de l'existence. Vous rêvez d'une quelconque situation : vous êtes en face de quelqu'un qui parle avec quelqu'un d'autre. Vous voyez très précisément, en rêve, le visage de la personne concernée. Vous vous demandez d'où vient ce rêve. Vous avez l'impression qu'il s'agit de gens que vous connaissez dans la vie physique. L'origine du rêve se trouve donc sur le plan physique. Mais d'où vient-il ? Vous n'avez jamais entendu, ni vu, cette scène. Toutefois, en cherchant bien, vous retrouverez peut-être que, peu de jours auparavant, vous vous êtes trouvé en face de ces gens-là dans un train ; mais sur le moment l'impression est passée en vous inconsciemment. Elle est néanmoins restée vivante en vous. On observe bien trop superficiellement les choses dans la vie, c'est pourquoi on ignore tout cela.

Or, parmi toutes les représentations qui font une impression sur l'âme, celles que le rêve nous suggère de cette façon sont loin d'être les plus importantes. Pensez donc que ce que je vous ai décrit hier s'est passé de façon continue, tout au long de l'évolution humaine. Par son système osseux, l'homme a constamment produit des imaginations, par son système musculaire il a sans cesse envoyé des inspirations dans le monde, et par son système nerveux, des intuitions. Tout cela est dans le monde. Ce qui est mal, l'homme doit le reprendre et le réparer par sa destinée. Mais le reste se trouve en permanence autour de nous : cela construit et modèle, là dehors. En réalité, toutes les imaginations, les inspirations et les intuitions émanées de l'humanité depuis, disons seulement, la catastrophe atlantéenne, existent encore et font partie de notre environnement. Tout ce que les hommes ont produit ainsi, pour autant que c'était bien, les êtres individuels

n'ont pas besoin de le reprendre dans le cours de leur karma. Mais tout ce qu'ils ont émis de cette façon dans l'atmosphère spirituelle de la Terre, pendant des siècles et des siècles au long des époques successives, cela existe aussi réellement, pour les hommes qui vivent aujourd'hui, que l'air, pour l'homme physique. L'homme respire l'air qui passe ainsi de son environnement à l'intérieur de son être physique ; de même, toutes ces choses qui se sont développées en tant qu'imaginations, inspirations et intuitions pénètrent en lui. Il participe à tout cela avec son être psycho-spirituel. Or l'important, c'est que l'homme ne reste pas inexistant face à ce qu'aux époques passées de ses vies terrestres il a lui-même communiqué à la Terre. Mais il ne peut parvenir à une affinité avec le contenu spirituel qu'il a incorporé à celle-ci que s'il acquiert peu à peu la faculté de prendre toutes ces choses dans son âme.

Mais comment cela peut-il se faire ? Lorsqu'on approfondit le sens de l'évolution terrestre, voyez-vous, on s'aperçoit que, à l'époque où les hommes de l'ère postatlantéenne avaient encore quelque chose de l'ancienne clairvoyance, des imaginations, des inspirations et des intuitions ont encore pu imprégner fortement l'atmosphère spirituelle de la Terre. C'est l'époque où ces substances spirituelles ont eu leur plus grande possibilité d'émanation. Depuis la quatrième époque postatlantéenne[31], mais surtout depuis notre époque, nous en rayonnons de moins en moins ; nous sommes plutôt portés à reprendre en nous ce qui a été émis autrefois et avec quoi nous sentons une certaine parenté. C'est-à-dire que l'homme a tendance à opposer un processus d'inspiration spirituelle au processus d'expiration spirituelle d'autrefois[32]. Il faut que les hommes deviennent de plus en plus sensibles, de plus en plus réceptifs à l'égard de l'esprit qui

existe dans l'univers.

Dans le passé, on n'avait pas autant besoin de cette réceptivité, car on pouvait faire sortir de soi-même quelque chose de spirituel. Il y avait un fonds de réserve. Mais depuis la quatrième époque postatlantéenne, ce fonds a été tellement épuisé qu'à l'avenir on ne pourra projeter vers l'extérieur que ce qu'on aura tout d'abord inspiré, absorbé. Si la science de l'esprit, l'anthroposophie, existe, c'est justement pour que l'homme puisse accéder à une compréhension de cette nouvelle mission de son existence terrestre. Si certains sont déjà attirés de nos jours par la science de l'esprit, ce n'est certes pas parce qu'une nouvelle marotte est venue s'ajouter à tant d'autres, mais c'est parce que la science de l'esprit, l'anthroposophie, est en étroite relation avec toute l'évolution de la Terre, et que l'homme se sent incité à développer de plus en plus une compréhension du monde spirituel qui l'entoure. Les hommes qui, à partir de notre époque, n'auront pas développé en eux cette compréhension de l'esprit qui est derrière les sens, du monde spirituel derrière le monde des sens, seront comparables à ceux qui, dans leur corps physique, ont tellement détérioré leur système respiratoire qu'ils ne peuvent plus respirer, et souffrent d'asphyxie. À l'heure actuelle, les hommes peuvent encore se nourrir de certaines notions qui ont subsisté, tel un héritage de l'ancienne sagesse. Mais celui qui, par la vision spirituelle, observe l'évolution de l'humanité depuis ces derniers temps constate que si, dans la vie matérielle, les découvertes et les inventions s'accumulent, les réserves spirituelles vont en s'épuisant avec une rapidité extraordinaire. Des conceptions nouvelles, des idées nouvelles n'éclosent plus que rarement dans l'humanité. Seuls ceux qui ne connaissent pas les vieilles idées et ne font en fait que les redécouvrir, c'est-à-dire ceux qui, leur vie durant, res-

tent immatures, peuvent croire que des idées nouvelles mûrissent encore aujourd'hui. Non, le monde des idées abstraites, le monde du raisonnement intellectuel, s'est tari. Aucune idée nouvelle ne germe plus.

Ce monde de l'intelligence et des idées était apparu dans la pensée occidentale avec Thalès[33]. À présent, nous sommes arrivés à la fin ; la philosophie, en tant que science des idées, est parvenue à son terme. Il faut que l'homme apprenne à s'élever vers ce qui dépasse les idées et les concepts uniquement appropriés au plan physique, vers ce qui est au-delà de ce monde des idées. Il s'élèvera tout d'abord vers le monde des imaginations. Celles-ci redeviendront pour lui quelque chose de réel. Alors l'élément spirituel de l'humanité sera fécondé à nouveau. C'est pour cela que nous viennent par la science de l'esprit des imaginations qui se rapportent aux grands événements cosmiques. Comparez les descriptions de l'ancien Saturne, de l'ancien Soleil et de l'ancienne Lune à d'autres choses, telles que les concepts abstraits de la science extérieure ! C'est d'une façon imagée qu'il faut parler de ces choses, si bien qu'elles ne sont pas directement réalisables dans le monde sensible extérieur. De l'ancien Saturne, par exemple, nous disons qu'il était à l'état de pure chaleur. Pour notre monde des sens actuel, c'est une absurdité, car nulle part il n'existe un état de pure chaleur. Mais ce qui est une absurdité pour le monde des sens est une vérité pour le monde de l'esprit, et c'est dans ce monde de l'esprit qu'il s'agit pour nous d'apprendre à vivre dans le proche avenir. Ceux qui ne se décideront pas à respirer l'air de l'esprit pour lequel la science de l'esprit doit rendre les âmes réceptives, ceux qui ne veulent pas se rendre réceptifs à la science de l'esprit – qui va au-delà des seules données sensorielles – en arriveront à un état qui menace déjà visiblement un grand nombre de gens : une asphyxie spirituelle, et par suite un épuisement spirituel qui entraîne

finalement une phtisie spirituelle.

Tel serait le sort des hommes sur la Terre s'ils voulaient s'en tenir uniquement au monde des sens : ils périraient par étiolement de leur esprit. À l'avenir, la culture évoluera de telle façon qu'il y aura des hommes capables de réceptivité, dans leur âme et dans leur cœur, pour le monde spirituel, pour ce qui est d'abord donné en tant que science de l'esprit, et qui s'épanouira ensuite de soi-même dans la vie intérieure de chacun en un monde d'imagination, d'inspiration et d'intuition. Toute une partie de l'humanité deviendra capable de comprendre ce monde de l'esprit et s'y consacrera. Ces hommes-là effectueront les tâches qui s'imposent dorénavant à la Terre. D'autres en resteront peut-être au monde des sens et ne voudront pas aller au-delà des simples ombres qui peuvent en être données dans les concepts de la philosophie et dans la science extérieure. Ils tendront vers l'asphyxie et la phtisie spirituelles. Ils se dessécheront au sein de l'existence terrestre et n'atteindront pas le but qui est prévu pour l'évolution de la Terre. Cette évolution doit se faire de telle façon que chacun de nous sera amené à interroger sa propre âme et à lui demander : Quel chemin choisis-tu ? À l'avenir, les uns iront à droite, les autres à gauche ; il y aura ceux pour qui seul le monde des sens sera la vérité, et ceux pour qui le monde de l'esprit, du spirituel, sera la vérité. Mais du fait que les sens, à l'instar de l'oreille, vont finalement disparaître – car tous les sens terrestres auront disparu à la fin de la Terre – vous pouvez vous rendre compte à quel point cette phtisie est à comprendre comme une réalité. Si nous comptons sur le monde des sens, nous comptons sur quelque chose qui abandonnera l'homme dans l'avenir. Si nous progressons vers le monde de l'esprit, nous nous développons dans le sens de tout ce qui veut s'approcher de l'homme dans l'avenir de l'évolution terrestre. À la fin

de l'évolution terrestre, l'homme pourra parler comme Faust devenu aveugle et dire : Mais au-dedans brille la clarté, au-dedans résonnent les sons et les paroles humaines les plus sublimes.[34] Mais l'homme ne sera pas seulement physiquement aveugle, il sera aussi physiquement sourd, sans goût, sans odorat... L'homme qui se tourne vers le monde de l'esprit pourra parler comme Faust. Quant à l'autre, celui qui aura voulu s'en tenir au monde des sens, il sera comme un Faust aveugle qui devra se dire : Tu as perdu la vue du monde extérieur ; en toi ne brille aucune lumière spirituelle ; seule l'obscurité t'envahit. Pour ce qui est de l'avenir de la Terre, l'humanité doit choisir entre ces deux natures faustiennes. Le premier Faust se serait tourné vers le monde de l'esprit, mais l'autre aurait choisi le monde des sens, s'apparentant du même coup à ce que l'homme doit ressentir comme le néant qui lui dérobe son être. Voilà comment ce que nous voulons faire descendre des hauteurs occultes s'applique directement à la vie humaine. Et je pense que l'on peut s'épargner d'exprimer par des mots les principes moraux et les impulsions volontaires qui peuvent résulter, chez l'homme moderne, d'une véritable compréhension de la science occulte. De la sagesse bien comprise naîtra déjà, dans le cœur humain, la vertu bien comprise. Si nous nous efforçons de parvenir à une réelle compréhension de l'évolution du monde, si nous cherchons la sagesse, immanquablement, l'enfant de cette sagesse sera l'amour.

C'est ce que ces conférences ont cherché à exprimer.

NOTES

Les présentes conférences ont été faites aux membres de ce qu'était alors la Société Théosophique à Hanovre, au temps de Noël 1911. La visite de Rudolf Steiner à Hanovre et le programme des conférences avaient été annoncés dans les *Mitteilungen für die Mitglieder der deutschen Sektion der Theosophischen Gesellschaft* (Informations pour les membres de la Section allemande de la Société Théosophique), XII, novembre 1911, ainsi que par un courrier d'invitation . Le titre est de Rudolf Steiner. Le 26 décembre, une fête de Noël à la Branche précéda le cycle de conférences. La conférence («La naissance de l'Esprit solaire comme Esprit de la Terre» *in* GA 127) de cette soirée est publiée dans *Messages de Noël*, É.A.R., sous le titre «Allocution de Noël». Le 1er janvier 1912, Rudolf Steiner parla, lors de la fête du Nouvel An, sur le chant norvégien du songe d'Olaf Asteson ; c'est publié dans *Aspects spirituels de l'Europe du nord et de la Russie*, GA 158, É.A.R. Le 2 janvier, une conférence publique clôtura les interventions à Hanovre : «La nature de l'éternité et la nature de l'âme humaine, à la lumière de la science de l'esprit». Il n'en existe que quelques notes, loin d'être complètes et non publiées.

Documents ayant servi de base au texte: Ces conférences furent sténographiées par Georg Klenk. Le sténogramme n'existe plus. La transcription fut publiée hors commerce par Marie Steiner dans le grand format des cycles de conférences, en 1914; sous forme de livre en 1933 avec les sommaires. La troisième édition allemande, en 1959, fut assurée par

H.E. Lauer. La quatrième édition (1979) fut revue par Caroline Wispler, la cinquième (1990), par Susi Lötscher.

Les conférences ayant été faites à une époque où Rudolf Steiner était encore actif au sein de la Société Théosophique, il employait, à côte du terme « science de l'esprit », souvent celui de « théosophie ». Suivant une indication de sa part, dans ce sens, on a remplacé ultérieurement ce terme, utilisé dans les conférences de l'époque, par « anthroposophie ».

Le titre de cet ouvrage remonte à celui du cycle de conférences (voir ci-dessus).

Les dessins que Rudolf Steiner faisait au tableau noir pendant ses conférences ne sont conservés que sous la forme copiée par le sténographe. Pour la troisième édition allemande, Assia Tourguéniev (1890-1966) leur donna une forme nouvelle selon la méthode aux petits traits, développée par elle.

Œuvres de Rudolf Steiner: Celles qui sont parues dans l'édition des œuvres complètes en allemand (GA) figurent dans les notes avec leur numéro bibliographique. Éditions en français citées : É.A.R. = éditions Anthroposophiques Romandes, N = Novalis, T = Triades.

(1) Rudolf Steiner traita ce thème les 19 et 25 mars 1911 à Prague (publieéen allemand dans « Mensch und Welt » (L'homme et le monde), *Blätter für Anthroposophie* (Feuilles pour l'anthroposophie), 20e A., 1968, Nos. 1-2 et 3-4) et les 27 et 29 novembre 1911 à Stuttgart (non publié). Voir les conférences en parallèle, des 31 octobre et 7 novembre 1912, dans *Ergebnisse der Geistesforschung* (Résultats de la recherche en science spirituelle) (14 conférences, Berlin, 1912/13), GA 62.

(2) Il s'agit sans doute de la citation libre d'un passage de Goethe, « Winckelmann », chapitre « Antiquité » : « Quand la saine nature d'un être humain conjugue la totalité de ses forces, quand il se sent dans le monde comme dans un vaste Tout, empreint de beauté, de dignité et de grandeur, quand un harmonieux bien-être lui accorde un plaisir pur et libre, l'univers serait alors capable, s'il pouvait s'éprouver lui-même, d'exulter pour être parvenu à son but et d'admirer les sommets où peuvent le conduire son être et son devenir. À quoi bon, sinon, tant de soleils, de planètes et de lunes, d'étoiles et de voies lactées, de comètes et de nébuleuses, de mondes devenus et en devenir, si, au bout du compte, un homme heureux ne peut jouir inconsciemment de son existence ? » *In* J.-G. Herder – J.W. Goethe, *Le tombeau de Winckelmann*, Èditions Jacqueline Chambon, Nîmes, 1993, p. 73, traduit de l'allemand par Marianne Charrière.

(3) Chœur d'*Antigone* de Sophocle, vers 332 *sq*.

(4) Voir par exemple l'annexe à une lettre de Goethe à Zelter, du 22 juin 1808 : « [...] C'est bien pour cela que l'homme est placé si haut : pour que se présente en lui ce qui, autrement, ne peut se présenter. Qu'est donc une corde, et toute division mécanique de cette corde, comparée à l'oreille du musicien ? [...] » (Également dans les maximes prose dans le cadre des écrits scientifiques édités et commentés par R. Steiner dans Kürschaer, *Deutsche National-Litteratur*, 5 tomes, 1884-97, réimpression Dornach, 1975, GA 1a-e, t. 5, p. 351, et dans Goethe, « Maximen und Reflexionen », N° 708.)

(5) Laurenz Müllner, né en juillet 1848 à Gross-Grillowitz en Moravie, mort le 28 novembre 1911 à Merano. C.S. Picht

(*Anthroposophie. Monatsschrift für freies Geistesleben* – mensuel pour une libre vie de l'esprit, 1933, 1) a pu tirer un passage tout à fait parlant du projet d'une éloge funèbre (manuscrit) de la poétesse Marie Eugenie delle Grazie, amie de Müllner : « Le grand intérêt et l'encouragement bienveillant que les cardinaux Rauscher et Kutschker ont manifesté pour ses préoccupations incitèrent le ministère du culte et de l'enseignement à charger Müllner, le 29 septembre 1880, de faire des conférences de propédeutique philosophique et théologique à la faculté de théologie de l'université de Vienne. En 1883, il fut nommé chargé de cours pour la philosophie chrétienne. Laurenz Müllner passa l'hiver 1886-87 à Rome, où il lui a fallu se défendre contre une dénonciation quant à sa « philosophie anticléricale ». Léon XIII, plus large et plus perspicace que les adversaires de Müllner, conseilla à l'« idéaliste allemand » de fréquenter quelques collèges thomistes et, « par ailleurs, de bien visiter Rome » ! Ainsi lavé du soupçon d'hérésie latente, Müllner rentra et fut nommé professeur titulaire de la philosophie chrétienne. » À propos de Laurenz Müllner, voir également Rudolf Steiner, *Autobiographie* (1923-1925), GA 28, É.A.R., chap. VII, et *Vom Menschenrätsel. Ausgesprochenes und Unäusgesprochenes im Denken, Schauen, Sinnen einer Reihe deutscher und österreichischer Persönlichkeiten* (De l'énigme de l'homme. Éléments exprimés ou inexprimés dans la pensée, dans l'observation et dans la méditation d'une série de personnalités allemandes et autrichiennes) (1916), GA 20, pp. 185 *sqq.*

(6) Voir Platon, *Théétète,* 155 D : « [...] Car cet état qui consiste à s'étonner est tout à fait d'un philosophe ; la philosophie en effet ne débute pas autrement, et il semble bien ne s'être pas trompé sur la généalogie, celui qui a dit qu'Iris

est la fille de Thaumas. » Œuvres complètes, traduites du grec par Léon Robin, La Pléiade, Gallimard, 1950, t. II, p. 103.

Voir aussi Aristote, *La métaphysique*, t. I, A, chap. 2 : « C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avançant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des étoiles, enfin la genèse de l'Univers. » Libr. Philos. J. Vrin, Paris, 1981, pp. 16 *sq*.

(7) Appelés autrement par Rudolf Steiner les parties constituantes de l'être humain (corps physique, éthérique, astral, Je, Soi-Esprit, Esprit de Vie, Homme-Esprit).

(8) Rudolf Steiner entend par là, entre autres, le gnostique Valentin, auquel Eugen Heinrich Schmitt, ami de Rudolf Steiner, a consacré un chapitre détaillé dans son ouvrage *Die Gnosis. Grundlagen der Weltanschauung einer edleren Kultur* (La gnose. Bases de la philosophie d'une culture plus noble), t. I : *Die Gnosis des Altertums* (La gnose de l'Antiquité), Leipzig, 1903.

(9) «La chose suprême serait de comprendre que tout ce qui est factuel est déjà de la théorie. [...] Qu'on ne cherche donc rien derrière les phénomènes ; ils sont eux-mêmes l'enseignement », voir « Sprüche in Prosa » (Maximes en prose) dans Kürschner, éd., *Deutsche National-Litteratur*, 5 tomes, 1884-97, réimpression Dornach, GA 1a-e, t. 5, p. 376. Rudolf Steiner en parle dans son « introduction » aux maximes en prose, ibid., pp. 339 *sqq*. (Aussi dans Rudolf Steiner, *Einleitungen zu Goethes Naturwissen-*

schaftlichen Schriften (Introductions aux écrits scientifiques de Goethe) (1884-97), GA 1, chap. XVIII, et dans Goethe, « Maximen und Reflexionen », N° 575.)

(10) Emmanuel Kant, Critique de la raison pure (1781) (I. Théorie transcendantale des éléments, Deuxième division, IIe livre, IIe chap., IIe section : « L'antinomie de la raison pure, Ve section : Représentation sceptique des questions cosmologiques par les quatre idées transcendantales », littéralement : « Si donc je pouvais percevoir d'avance, d'une idée cosmologique, que, de quelque côte qu'elle s'incline dans l'inconditionné de la synthèse régressive des phénomènes, elle *serait* cependant ou *trop grande*, ou *trop petite* pour *tout concept de l'entendement*, je comprendrais alors que cette idée, n'ayant affaire qu'à un objet de l'expérience, objet qui doit être conforme à un concept possible de l'entendement, doive être entièrement vide et dénuée de sens, puisque l'objet ne concorde pas avec elle, de quelque manière que j'essaye de l'y approprier. Et tel est réellement le cas de tous les concepts cosmologiques qui, précisément pour cela, retiennent la raison, tant qu'elle s'y attache, dans une antinomie inévitable. En effet, admettez : *Premièrement*, que *le monde n'ait pas de commencement* ; il est *alors trop grand* pour notre concept, car celui-ci, consistant dans une régression nécessaire, ne peut jamais atteindre toute l'éternité écoulée. Supposez *qu'il ait un commencement* ; il est alors *trop petit* pour notre concept intellectuel, dans la régression empirique nécessaire. En effet, puisque le commencement suppose toujours un temps qui le précède, il n'est pas encore inconditionné, et la loi de l'usage empirique de l'entendement vous force encore à chercher une condition de temps plus élevée, et, par conséquent, le monde est maintenant trop petit pour cette loi. [...] *Un monde limité* est donc *trop petit* pour

votre concept. » Traduit de l'allemand par A. Tremesaygues et B. Pacaud, PUF, Paris, 1971, p. 370. Voir aussi, entre autres, *ibid.*, pp. 531 *sqq.* : « L'antinomie de la raison pure, VIIe section : Décision critique du conflit cosmologique de la raison avec elle-même ».

(11) Voir à ce sujet Vincenz Knauer, *Die Hauptprobleme der Philosophie in ihrer Entwicklung und teilweisen Lösung von Thales bis Robert Hamerling* (Les problèmes principaux de la philosophie dans leur évolution et dans leur solution partielle de Thalès à Robert Hamerling), Cours donnés à l'université de Vienne, Vienne et Leipzig, 1892, pp. 136 *sq.*, 21e cours, 1. « Les sources de la connaissance » : « [...] Le loup, par exemple, ne consiste en aucune matière autre que l'agneau ; sa corporéité matérielle se construit de chair d'agneau assimilée ; mais le loup ne devient pas pour autant un agneau, même s'il ne mange que des agneaux toute sa vie. *Ce qui en fait donc un loup doit évidemment être autre chose que la* hulè, *la matière qui tombe sous le sens, et cela ne doit ni ne peut être une simple chose de la pensée – quoique cela ne soit accessible qu'au penser, non aux sens –, mais quelque chose d'agissant, donc d'effectif, de très réel.* »

(12) Arthur Schopenhauer, 1788-1860, philosophe. *Le monde comme volonté* et comme représentation, 3e livre, § 52 : « [...] La musique, en effet, est une objectité, une copie aussi immédiate de toute la volonté que l'est le monde, que le sont les idées elles-mêmes dont le phénomène multiple constitue le monde des objets individuels. Elle n'est donc pas, comme les autres arts, une reproduction des idées, mais une reproduction de la volonté au même titre que les idées elles-mêmes. C'est pourquoi l'influence de la musique est plus puissante et plus pénétrante que celle des autres arts ; ceux-ci n'expriment que l'ombre, tandis

qu'elle parle de l'être. [...] » Traduit de l'allemand par A. Burdeau, PUF, Paris, 1984, p. 329. Voir aussi les pages précédentes.

(13) Voir Goethe, *La métamorphose des plantes*, introduction et notes de Rudolf Steiner, textes choisis et présentés par Paul-Henri Bideau, T, 3e éd., Paris, 1992, p. 34 (introduction de R. St.) et pp. 157 *sqq.* : Nos. 84, 115, 119.

(14) Voir les explications complémentaires dans la 6e conférence. Rudolf Steiner en a parlé également dans les cycles de conférences *Théosophie du Rose-Croix* (14 conférences, Munich 1907), GA 99, É.A.R., conférence du 5 juin, et « Anthroposophie et rosicrucisme » (14 conférences, Cassel, 1907) dans *Connaissance du Christ* (22 conférences, Cassel et Bâle, 1907), GA 100, É.A.R., conférences des 28 et 29 juin.

(15) Rudolf Steiner, *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ? ou l'initiation* (1904), GA 10, É.A.R., N, T.

(16) Genèse, 3, 5.

(17) Au sujet de la genèse des 12 sens, voir aussi Rudolf Steiner, *L'homme, une énigme* (15 conférences, Dornach, 1916), GA 170, É.A.R., 14e conférence.

(18) Voir note 15.

(19) Carl Unger, 1878-1929, membre du Comité directeur de la Société Anthroposophique et disciple de Rudolf Steiner. Voir notamment : « L'autonomie de la conscience philosophique » (1916-1921) et « Les enseignements fondamentaux

de l'anthroposophie» (1910-1911) dans ses *Schriften* (Écrits), t. 1, Stuttgart, 1964.

(20) Rudolf Steiner, La philosophie de la liberté (1894), GA 4, É.A.R., N, Société Anthroposophique – Branche Paul de Tarse, Illfurth.

(21) Rudolf Steiner, *De Jésus au Christ* (11 conférences, Karlsruhe, 1911), GA 131, T.

(22) Voir Rudolf Steiner, *La science de l'occulte* (1910), GA 13, É.A.R., T, chap. «L'évolution cosmique et l'être humain».

(23) Voir note 15.

(24) Goethe fait dire à Méphistophélès la phrase: «Le sang est un suc tout particulier» dans *Faust* I, Cabinet d'étude, vers 1740. Édition bilingue chez Aubier-Montaigne (traduction de Henri Lichtenberger), traduction de Jean Malaplate chez Flammarion. Voir aussi la conférence de Rudolf Steiner du 25 octobre 1906 «Le sang est un suc tout particulier» (GA 55, dont fait également partie celle faite sur le même thème à Leipzig, le 11 janvier 1907, dans *Le sens de la vie*, T).

(25) Voir Goethe, *Faust* I, Cabinet d'étude, vers 1737 à 1740.

(26) Rudolf Steiner, *La Création selon la Bible. Les mystères de la Genèse* (11 conférences, Munich, 1910), GA 122, T.

(27) À propos de la force thérapeutique des métaux, voir aussi Rudolf Steiner, La conscience de l'initié (11 conférences, Torquay, 1924), GA 243, N.

(28) Voir p. ex. Gustav Theodor Fechner, *Nanna oder Über das*

Seelenleben der Pflanzen (Nanna ou De la vie psychique des plantes) (Leipzig, 1848). Raoul Francé, *Das Sinnesleben der Pflanzen* (La vie sensorielle des plantes) (Stuttgart, 1905).

(29) Voir Goethe, *Faust* II, Acte I, Galerie sombre, vers 6211 *sqq.*

(30) Charles Darwin, 1809-1882, naturaliste anglais, études médicales, botanique, géologie. Voir son ouvrage principal, *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature* (1859, 1re éd. française 1862), éd. Costes, 1951 (Trad. Barbier).

(31) Voir aussi la conférence de Rudolf Steiner du 13 janvier 1924 dans *Histoire du monde à la lumière de l'anthroposophie : Moyen Âge, Rose-Croix, Initiation moderne* (14 conférences, Dornach, 1923-1924), GA 233, *in* GA 233a.

(32) Thalès, aux environs de 625-545 avant J.-C. Voir aussi Rudolf Steiner, *Les énigmes de la philosophie* (1914), GA 18, É.A.R.

(33) Voir Goethe, *Faust* II, acte V, Minuit, vers 11 500.

BIBLIOGRAPHIE

L'œuvre écrite de Rudolf Steiner en langue française (1997)

Ouvrages parus aux éditions anthroposophiques romandes (É.A.R.), aux éditions Novalis (N), aux éditions Triades (T), et aux éditions les Trois Arches (T.A.).
La numérotation est celle de l'édition intégrale en allemand (GA).

In GA 1 Introduction et notes à la « Métamorphose des plantes » et au « Traité des couleurs » de Goethe, 1883, 1891, 1895 (T).

GA 2 Une théorie de la connaissance chez Goethe, 1886 (É.A.R.).

GA 3 Vérité et science, 1892 (É.A.R.).

GA 4 La philosophie de la liberté, 1894 (É.A.R.), (N).

GA 5 Nietzsche, un homme en lutte contre son temps, 1895 (É.A.R.).

GA 6 Goethe et sa conception du monde, 1897 (É.A.R.).

GA 7 Mystique et anthroposophie, 1901 (É.A.R.).

GA 8 Le christianisme et les mystères antiques, 1902 (É.A.R.).

GA 9 Théosophie, 1904 (É.A.R.), (N), (T).

GA 10 Comment acquiert-on des connaissances sur les mondes supérieurs, ou l'initiation, 1904-1908 (É.A.R.), (N), (T).

GA 11 Chronique de l'Akasha, 1904-1908 (É.A.R.).

GA 12 Les degrés de la connaissance supérieure, 1905-1908 (É.A.R.).

GA 13 La science de l'occulte, 1910 (É.A.R.), (T).
GA 14 Quatre Drames-Mystères, 1910-1913. (T). L'épreuve de l'âme, 1911 (T. A.).
GA 15 Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité, 1911 (É.A.R.).
In GA 40 Le calendrier de l'âme, 1912 (É.A.R.), (T. A.).
GA 16 Un chemin vers la connaissance de soi, 1912 (É.A.R.).
GA 17 Le seuil du monde spirituel, 1913 (É.A.R.).
GA 18 Les énigmes de la philosophie, 1914 (É.A.R.).
GA 21 Des énigmes de l'âme, 1917 (É.A.R.).
GA 22 L'esprit de Goethe, 1918 (É.A.R.).
GA 23 Éléments fondamentaux pour la solution du problème social, 1919 (É.A.R.).
In GA 24 Treize articles commentaires, 1919-1921 (É.A.R.).
GA 27 Données de base pour un élargissement de l'art de guérir, 1925, en collaboration avec la doctoresse Ita Wegman (T).
GA 28 Autobiographie, 1923-1925 (É.A.R.).

Achevé d'imprimer en novembre 1997
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : novembre 1997
Numéro d'impression : 711064

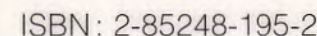
Imprimé en France

C'est l'esprit qui crée la matière.

Pour concevoir que l'esprit, en se brisant, projette hors de lui la matière, il faut se défaire des habitudes de la pensée matérialiste et apprendre à se libérer de l'appui des sens.

Steiner propose ici une méthode d'approche de la réalité qui, partant de l'observation extérieure des faits, conduit peu à peu à une compréhension en profondeur de l'activité des esprits créateurs.

On découvre avec lui comment les dieux qui ont conçu notre univers et ceux qui, en se révoltant, ont provoqué la Chute hors du Paradis, ont collaboré pour qu'apparaisse le monde physique dans lequel nous vivons.


ISBN : 2-85248-195-2



100 f